

**CANDASSE OU LE HUITIÈME PÉCHÉ CAPITAL  
HISTOIRE D'OUTRE-TEMPS**

**Paul Rassinier**

**Éditions de l'AAARGH  
2002**

Aux ÉDITIONS BRESSANES :

- Passage de la ligne (1948). Épuisé.

- Le Mensonge d'Ulysse (1950). Épuisé.

NOTA. - Un jugement de la Cour d'Appel de Lyon ayant, sur requête d'associations de déportés-résistants, condamné l'auteur à 15 jours de prison avec sursis, 100.000 francs d'amende et 800.000 francs de dommages et intérêts assortis de la saisie et de la mise au pilon de l'ouvrage, Le Mensonge d'Ulysse avait été retiré du commerce. Mais, la Cour de Cassation ayant annulé ce jugement singulier, il vient d'y être remis par Buguet-Comptour, Éditeur à Mâcon, et l'Amitié par le Livre qui l'a sélectionné pour ses adhérents.

Aux ÉDITIONS DE LA VOIE DE LA PAIX :

- *Le Discours de la dernière chance.*  
(Introduction à une doctrine de la Paix.) 1953

*EN PRÉPARATION.*

*Le Troisième Testament.*

*Partis et politiciens devant la guerre.*

"Amicus Plato, sed magis amica veritas".

*La sagesse antique.*

"That is the question".

*La sagesse contemporaine.*

A Albert CAMUS pour être versé au dossier de *l'Homme révolté*.

P. R.

## AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Notre Sainte Mère l'Église reconnaît sept péchés capitaux : l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse.

Ils ont ceci de particulier qu'ils peuvent cohabiter : on peut être tout ensemble orgueilleux, avare, luxurieux, envieux, gourmand, coléreux et paresseux.

Et qu'ils sont rémissibles.

Le huitième ne peut cohabiter avec aucun d'entre eux : il est exclusif de tous, ensemble ou séparément.

Il n'est pas rémissible : on l'apporte en naissant, on l'emporte en mourant.

Et il ne se définit que par ses manifestations.

C'est pourquoi notre Sainte Mère l'Église n'en fait pas état : *non possumus*, - elle n'a pas réussi à lui donner un nom.

Les hommes non plus, d'ailleurs.

Et pas davantage l'auteur.

D'où cette histoire tirée de l'Histoire dans le dessein d'illustrer à défaut d'avoir pu définir et baptiser.

P. R.

## CHAPITRE I

### DES AMOURS DE LA DEMOISELLE ET DU TONKINOIS

L'était une fois, dans un petit village de Bourgogne, une jeune personne de très modeste origine que des circonstances exceptionnellement favorables semblaient avoir promise aux plus belles réussites et à de très grands bonheurs.

La Bourgogne était profondément différente de la Westphalie qu'elle prolongeait cependant naturellement de ce côté-ci du Rhin: rattachée à la Franconie, agglomérat de populations hétéroclites en perpétuelle effervescence, les institutions s'y étaient révélées beaucoup moins stables. Quelques [14] guerres accompagnées d'invasions et de reconquêtes savamment mises au point, harmonieusement combinées avec quelques révolutions d'une logique très subtile, trois républiques et les interrègnes, y avaient, en moins de deux siècles, complètement bouleversé l'étiquetage des fortunes et, plus ou moins brutalement, remplacé le Baron par le marchand. Des châteaux, il ne restait que de rares ruines dans l'ombre desquelles proliféraient le taudis, la villa et l'hôtel particulier dans les villes, la mesure et la maison de maître dans les campagnes.

Cet aspect particulier des choses de ce temps explique que la jeune personne en question ne pouvait, ni être la sœur d'un Baron, ni vivre dans un château: ses parents, aux prises avec quelques arpents médiocres et rebelles d'une terre de louage, n'arrivaient que grâce à l'appoint du grappillage et de la mendicité, à maintenir en vie dans le pire dénuement les cinq ou six morveuses et morveux dont elle était l'aînée. Son avenir eût été celui qui découlait de sa condition misérable si, aux environs de sa dixième année, un sien oncle d'une aisance relative n'avait providentiellement surgi dans sa vie.

L'homme, un perspicace qui ne se sentait, au surplus, pas de vertus spéciales pour le destin qu'avec une certaine appréhension, il voyait fondre sur lui, avait su être de son époque. Tout jeune encore et tandis que son frère s'installait mollement dans l'indigence héréditaire, il avait tout planté là dans un coup de tête, et, comme on se jette à l'eau, quitté le pays pour l'aventure. On [15] l'avait perdu de vue, on le croyait mort quand, soudain, il réapparut.

Ainsi apprit-on qu'il avait réussi à s'insérer harmonieusement dans la longue suite des brassements sociaux prétendus idéologiques et culturels, républicains et révolutionnaires. Successivement trimardeur, soldat, colporteur, marin puis agent de ville, il avait d'abord risqué la prison, la maladie et la mort en maintes tribulations. Approchant la cinquantaine, il avait enfin tâté de l'épicerie en gros et, en quelques années, réalisé des bénéfices assez substantiels pour acheter une ferme importante des revenus de laquelle il se proposait désormais de vivre en la donnant à bail.

Sa réinstallation au pays à peine terminée, il dut se rendre à une première évidence: l'état de sa femme qui - faute d'héritier, disaient les médecins - se consumait à égale distance de la langueur et de la neurasthénie, empira sensiblement. Et à une seconde: entre son frère et lui, la progéniture était aussi mal répartie que les éléments du bien-être, ce qui pouvait l'entraîner à des générosités forcées indéfiniment répétées et par conséquent coûteuses. Alliant un peu de décence à beaucoup d'égoïsme, le madré paysan qu'il était resté trouva

le moyen de concilier les choses au moindre prix : il adopta son petit torchon de nièce et se décréta en règle avec la famille, le monde et sa conscience.

L'Histoire ne dit rien du comportement du petit torchon dans sa nouvelle situation, sinon qu'elle s'en accommoda très vite et fort bien. Aux yeux de tous, elle devint la Demoiselle et, après avoir, pendant un certain nombre d'années, partagé son [16] existence, dans le respect des Saintes Écritures, entre la tante qui reportait sur elle sa tendresse refoulée de femme stérile, la servante du curé qui l'utilisait au mieux dans la propagation de la foi et les Petites Sœurs qui lui apprirent les bonnes manières, elle arriva en âge de prendre époux.

Les plus beaux partis se présentèrent, des plus sérieux aux mieux nantis. Elle leur préféra, - point n'eût été fille - un mauvais garçon, grand coureur et beau diseur qui lui faisait des billets à mettre la folie en tête : le Tonkinois ainsi nommé parce qu'il revenait de je ne sais quelle expédition guerrière contre des Bulgares dont on avait découvert la trace en Extrême-Orient.

Entre-temps, l'oncle et la tante avaient pris le sage parti de mourir. Malheureusement, les recors dont la race commençait à proliférer s'étaient jetés sur la succession et, le plus naturellement du monde, l'avaient amputée d'une bonne part. La glèbe saisit cette occasion unique de reprendre ses droits : il fallut congédier le fermier, en lieu et place de qui, le jeune couple s'installa et se mit au travail.

La race des fées, moins favorisée que celle des recors, s'étant depuis longtemps éteinte - faute d'historiographes qualifiés, dit-on - ils eurent beaucoup d'enfants mais ne furent point heureux.

Leur aîné ouvrit encore les yeux dans une atmosphère d'optimisme et de confiance que, les illusions d'un amour tout neuf aidant, les premiers soucis matériels n'avaient pas réussi à troubler. Ils eurent pour lui de grandes ambitions et, donnant dans une superstition alors très courante en Bourgogne, pour lui porter chance et forcer le [17] destin, ils voulurent qu'il portât le nom d'une tête couronnée. S'ils le placèrent sous la protection de la reine Candace, bien qu'il fût un garçon, c'est que la résonance du nom l'emporta sur la précision du souvenir quant au sexe de son premier propriétaire, jadis rencontré par la Demoiselle, dans un fort joli conte. A une méconnaissance encore plus grande de l'Histoire de l'Éthiopie, le Secrétaire de la Mairie joignait un amour aussi inconscient qu'immodéré de l'orthographe phonétique : ainsi naquit Candasse de l'union très légitime de la Demoiselle et du Tonkinois, dans un petit village de Bourgogne.

Tous les protagonistes de l'événement sont morts sans se douter jamais que, mettant involontairement l'accent péjoratif sur un héros jadis magnifié par un certain Voltaire<sup>1</sup>, ils avaient si judicieusement baptisé l'Honnête Homme de leur demi-siècle.

---

1. Vague littérateur de la Franconie préhistorique. (Note de l'auteur.)

## **CHAPITRE II OÙ IL EST QUESTION DES GUELFE, DES GIBELINS ET DES BULGARES**

LE parc et le salon, les exercices d'investigation dans les fourrés de l'un et les jeux de paravent dans le confort de l'autre, ne pouvaient figurer au programme des réjouissances possibles, ni de l'enfance, ni de l'adolescence de Candasse.

Par définition.

Les premières notions du comment et du pourquoi des choses, il les acquit en compagnie de sa longue et marmailleuse théorie de frères et sœurs, au contact des poules, des canards et des oies sur [20] le fumier et dans la cour de la ferme, des lapins du clapier et des autres animaux de l'étable, de l'écurie et de la soue. Dans les travaux des champs, il apprit, au fil des saisons, les vertus de l'effort des hommes.

Tandis que la Demoiselle s'épuisait à force de se dédoubler, le Tonkinois s'acharnait à faire mentir sa réputation. Étonnant tout le monde, il avait, dès le départ, pris la direction de la ferme d'une main sûre et il la conduisait vent debout. Malgré toutes ces naissances, il avait réussi à se donner les apparences d'un paysan aisé. A forcer la considération aussi : le complexe d'infériorité dans lequel il vivait à part soi, l'avant enclin à une extrême serviabilité, il ne refusait à personne les ressources d'une expérience qu'il avait bien fallu lui reconnaître. A les entremettre dans les innombrables chicanes sans lesquelles la vie des paysans ne se conçoit toujours pas, il acquit même une telle notoriété qu'un jour, il fut maire du village. Comme il était d'usage en ces circonstances, on dit de lui qu'il avait été porté à la plus haute dignité de la commune par l'estime et la confiance de ses concitoyens. On y croyait : il y crut.

Toute la Franconie était justement en émoi.

A l'intérieur des frontières, les Guelfes et les Gibelins s'entre-déchiraient à nouveau et, à l'extérieur, il y avait toujours des Bulgares.

Les Guelfes et les Gibelins offraient un spectacle curieux. Pendant de longues années, ils pouvaient vivre mêlés les uns aux autres et s'exploitant les uns les autres, sans se préoccuper de savoir qui d'entre eux était Guelfe et qui était Gibelin. Soudain, un colonel jetait un papier dans sa [21] corbeille, un général montait sur un cheval noir, un banquier levait le pied, un canal crevait à la bourse, et les deux camps reconstitués au hasard des affinités personnelles nées de la trêve, se retrouvaient face à face. La guerre s'installait dans tous les villages de toutes les provinces. Quand le conflit menaçait de dégénérer au point de compromettre leurs privilèges, les gens du gouvernement découvraient des Bulgares aux frontières : ils les représentaient aux antagonistes comme un peuple barbare, sans scrupule et sans foi, prêt à venir égorger leurs fils et leurs compagnes, s'emparer de leurs biens et mettre toute la Franconie sous le joug. Généralement, ils n'avaient aucune peine à faire prévaloir cette doctrine : Guelfes et Gibelins redevenaient franconiens et, avec un bel ensemble, reportaient leur hostilité réciproque sur l'ennemi commun qu'on leur désignait. Il arrivait que cette diversion ramenât le calme. Il arrivait aussi qu'il fallût se jeter sur les Bulgares, soit qu'ils accueillissent

mal la plaisanterie et répondissent en prenant les armes, soit que les gens du gouvernement, ayant dépassé le but, y fussent acculés par la seule raison qu'ils ne voulaient pas perdre la face. Dans l'un et l'autre cas, Guelfes et Gibelins réconciliés y allaient d'un fort bon cœur.

Cette fois, le sujet de la dispute avait été choisi à des hauteurs inattendues: le logement de Dieu dans la société des hommes. Il y eut ceux qui le trouvaient trop grand et ceux qui le trouvaient trop petit. Personne ne resta indifférent. Personne non plus ne s'avisait que, si Dieu lui-même ne revendiquait rien et ne protestait pas contre une [22] limitation éventuelle de son espace vital, c'était sans doute qu'il se jugeait au large...

De puissantes lames de fond soulevèrent l'opinion et jetèrent les Franconiens les uns contre les autres. En Bourgogne et dans plusieurs provinces, il fallut l'intervention de la force armée, ce qui obligea les gens du gouvernement à prendre parti. Politiques avisés, ils le firent en mettant prudemment en réserve et en les désignant avant la lettre, des Bulgares à la mesure du débat: les Germaniens avec lesquels un Lorrain éminent prétendait depuis près de quarante années qu'il y avait un important compte à régler et qu'ils étaient l'ennemi héréditaire des Franconiens.

Le Tonkinois prit les choses avec une désinvolture assez étudiée pour réserver lui aussi des possibilités de conciliation. Il prétendit que tout ce remue-ménage était sans objet. Au cours de ses voyages, il avait, disait-il, rencontré beaucoup de dieux à plus mauvaise enseigne, qui ne possédaient pas, comme celui de Franconie, près de cinquante mille maisons parmi les mieux bâties et les plus solides, et dont les représentants sur la terre ne faisaient pas tant d'éclats. Il ajoutait que, Dieu étant Dieu, ubiquitaire et tout puissant, il était à la fois ridicule et vain de vouloir légiférer sur le nombre, la nature ou la répartition de ses appartements. Enfin, il lui semblait plus important et plus urgent de faire leur place parmi les hommes, à certains d'entre eux qui, loin d'être aussi favorisés que Dieu, étaient au surplus, moins bien armés pour assurer leur défense personnelle. On ne l'entendit point: sacrilège aux uns, il parut timoré aux autres et, aussi violemment désavoué [23] par les uns que par les autres, il perdit son écharpe de Maire dans l'hostilité générale.

Ses chances de la perdre étaient, il faut le dire, d'autant plus grandes que, sur les rapports des Germaniens et des Franconiens, il avait des idées très personnelles et qu'il les exprimait dans un tour catégorique.

A l'exception de quelques vieillards dans la mémoire défaillante desquels une littérature abondante estompait le tragique de l'événement, au village, il était le seul qui eût une expérience de la guerre, pour l'avoir faite, à vingt ans, contre les Indochinois qui étaient alors les Bulgares à la mode. Et, si on lui parlait des intérêts supérieurs de la Patrie, à son expérience personnelle se superposait alors une expérience familiale qui se concrétisait dans une philosophie: outre son père qu'on avait successivement excité contre les Bulgares de Crimée, puis contre ceux de Prusse, il y avait, dans sa généalogie, un arrière grand-père qui s'était distingué contre tous ceux du monde, au temps d'un certain Napoléon et il trouvait que les conducteurs de peuples manquaient par trop d'imagination.

Les aventures de cet arrière grand-père étaient arrivées jusqu'à lui par le canal de la légende, au cours des longues soirées d'hiver. Recruté sous le Consulat, au moyen de la soûlographie d'usage, il était, paraît-il, devenu soldat de métier, et, fait qui ne se reproduisit jamais dans sa descendance, il avait réussi à conquérir des

grades dans l'armée. En Bulgarie polonaise, il fit la connaissance d'une jeune autochtone de petite bourgeoisie qui était [24] sa logeuse et qui se consumait auprès d'un très vieux mari.

Ils s'aimèrent éperdument. Au point qu'ils ne purent se résoudre à se séparer : il trouva le moyen de la dissimuler dans ses bagages quand il fallut les plier avec toute la Grande Armée en déroute. En fin d'épopée, mis en demi-solde par la nouvelle dynastie, il estima qu'il n'avait plus de comptes à rendre à personne, l'épousa et vint se retirer en Bourgogne où, modeste Cincinnatus, il se remit à la terre. La légende précisait encore qu'il n'eut qu'une fille et que ses affaires prospérèrent étonnamment.

Le hasard voulut qu'un autre recruté, originaire de la Bourgogne autrichienne celui-ci, se trouvât parmi les soldats d'un Prince de Schwarzenberg qui fit à ce Napoléon la conduite que l'on sait et qui vint prendre, pour deux hivers, ses quartiers en Bourgogne. Or, si peu vraisemblable que ce soit, ce Bulgare n'avait pas de vertus guerrières et, depuis le lendemain de son enrôlement, n'attendait que l'occasion propice de s'évader de son sort. Il jugea qu'il la tenait le jour où un traité décida que les troupes du prince de Schwarzenberg devaient évacuer la Bourgogne et rentrer chez elles : il y resta et – en ces temps vraiment primitifs, l'amour ne se souciait pas des frontières et le crime de collaboration horizontale n'était pas encore inventé - s'y maria.

Dans la suite des événements, le Tonkinois voyait le symbole de la Patrie future : une vingtaine d'années après un fils du recruté bulgare et la fille du recruté franconien engagèrent les pourparlers d'une paix dont il était le fruit répercuté par trois générations.

[25]

- J'ai du sang bulgare dans les veines, concluait-il chaque fois qu'il racontait cette histoire qu'il trouvait merveilleuse, la terre de mes pères s'étend fort loin...

Candasse grandit dans l'ombre de ces idées. Très tôt, il leur trouva la clarté des évidences et les jugea d'un entendement facile.

Il admirait son père qui paraissait si sûr de lui et qui savait tant de choses.

Et il brûlait de savoir aussi.

### **CHAPITRE III DE MADAME PANGLOSSE ET DU MEILLEUR DES MONDES POSSIBLES**

LE Docteur Pangloss était une institution nationale: pas le moindre petit village qui n'eût le sien. Sur tout le territoire franconien, des milliers et des milliers de Docteurs Pangloss sévissaient. Non plus comme autrefois et comme en Westphalie, sur les familles seulement qui pouvaient recourir à leur coûteux ministère, mais, pour la pauvre et pour le riche, publiquement, collectivement, officiellement, gratuitement et obligatoirement. Leur enseignement lui-même se distinguait par un [28] sens plus poussé des nuances: ils ne disaient plus que tout était au mieux dans le meilleur des mondes possibles, mais que tout *serait* pour le mieux, si... Par quoi se mesurait la supériorité du nouveau régime sur les anciens et sur les Bulgares fort éloignés, ceci ne souffrait pas de discussion, à la fois de ce standing et de cette finesse d'esprit.

La philosophie nouvelle avait ceci de très appréciable que, par un enchaînement de propositions extrêmement simples, elle apportait des solutions radicales et du meilleur bon sens, à tous les problèmes de la vie. Tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles parce que les Bulgares existaient: tout le serait donc, s'ils n'existaient pas. D'où la nécessité de supprimer les Bulgares, - à commencer par les plus proches qui s'étaient, jadis, lâchement emparés de la Lorraine. Si on décrétait qu'il n'y aurait plus de chevaux noirs dans les armées, il devenait possible de multiplier sans danger les généraux et tout serait encore pour le mieux car on augmenterait ainsi les chances de succès contre les Bulgares. S'il y avait des pauvres, la raison en était que la plupart des gens ignoraient les voies qui conduisent à la richesse: on enseignait donc que le travail est un trésor.

Le Docteur Pangloss de l'endroit était une jeune veuve très dynamique et très fière de la "Lettre d'obédience" qui l'accréditait. Chargée, d'une mission dont la nécessité, l'importance et la noblesse constituaient les articles essentiels de sa foi, elle l'accomplissait avec une conviction et une régularité qui tenaient du sacerdoce. A ses yeux, le bonheur des sociétés reposait sur le degré de la con[29]naissance chez les individus et, ce degré, elle avait pour ambition de l'élever au niveau de la lecture courante, de l'écriture bien moulée et du mécanisme des quatre règles de calcul. Pour atteindre plus aisément son but, elle enrobait le tout dans quelques notions de géographie, de civisme et de morale, agrémentées des lois de l'orthographe et d'une longue liste de dates historiques. Que ces choses eussent quelque rapport avec la vie dans les fermes et fussent de nature à la modifier en mieux, ne tombait pas sous les sens des patients qui lui étaient livrés. Mais ceci ne tombait pas sous ses sens à elle. Peu soucieuse de ces menues contingences, imperturbable et inaccessible, elle poursuivait son chemin vers les sommets: tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si... Et les hypothèses les plus astucieuses se pressaient dans sa pensée.

Son système de vulgarisation des conditions du bonheur frappait plus encore par son originalité. Comme tout système pédagogique, il s'articulait sur deux maîtres moyens : l'éloquence de l'enseignement et le contrôle des résultats acquis. Mais, si elle assumait elle-même la responsabilité de la pratique du second, l'exclusivité du premier appartenait aux murs de son sanctuaire de la connaissance et elle avait la sagesse de ne la leur disputer point.

Des tableaux noirs, des cartes murales, des diagrammes, des synopsis, etc. hurlaient dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, des vérités révélées sur lesquelles, de sa chaire, M<sup>me</sup> Panglosse promenait inlassablement la pointe menaçante d'une très longue baguette. Aux arrêts, un [30] chœur d'une vingtaine de moutards des deux sexes et de tous les âges scolaires, assis à leurs bancs, bras croisés, immobiles, raides, les yeux fixés sur la pointe de la baguette, entonnaient :

*"Il-y-a-deux-mille-ans-no-tre-pays-s'ap-pe-lait-la-Gau-le-et-ses-ha-bi-tants-les-Gau-lois.-Les-Gau-lois-é-taient-des-bar-ba-res-in-cul-tes-qui-vi-vaient-en-pe-ti-tes-tri-bus-en-nemies-les-u-nes-des-au-tres."*

Ou bien :

*"L'ad-jec-tif-qua-li-fi-ca-tif-est-un-mot-qui-ac-com-pagne-le-nom-et-qui-dit-com-ment-sont-la-per-son-ne,-l'a-ni-mal-ou-la-cho-se-dont-on-par-le."*

Ou encore

*"La-di-vi-sion-est-u-ne-o-pé-ration-qui-a-pour-but-é-tant-don-nés-deux-nom-bres-l'un-ap-pe-lé-di-viden-de-et-lau-tre-di-vi-seur-d'en-trou-ver-un-troi-qiè-me-ap-pe-lé-quo-tient-qui-mul-ti-plié-par-le-di-vi-seur-re-pro-duit-le-di-vi-den-de-moins-le-res-te."*

Deux véritables litanies, plats de résistance du programme, figuraient chacune à une des deux séances quotidiennes d'ingurgitation. La première, prévue pour la séance du matin était chiffrée et représentait une sorte de calendrier à l'échelle du temps. Elle commençait par :

[31]

*- 59 - 50 - A - vant - Jé - sus - Christ - conquête - te - de la Gau - le par - les - Bul - ga - res - Ro - mains ;  
- 52 - A - vant - Jé - sus - Christ - Ver - cin - gé - to - rix - or - ga - ni - se - la - ré - sis - tan - ce - con - tre - les - Ro - mains ;  
- 44 - A - vant - Jé - sus - Christ - Ju - les - Cé - sar - fait - é - tran - gler - Ver - cin - gé - to - rix - dans - sa - pri - son ;  
- I \* r - et - 2 \* - siè - cles - le - chris - tia - nis - me - se - ré - pand - en - Gau - te ...*

Elle occupait environ une heure et se terminait à un certain traité de Francfort.

La seconde qui nécessitait autant de temps était axée sur l'espace et réservée à la séance de l'après-midi :

*L'I - sè - re - chef - fe - lieu - Gre - no - ble - sous - pré - fec - tu - res - Vien - ne - Saint - Mar - cel - lin - la - Tour - du - Pin ; Le - Nord - chef - fe - lieu - Lil - le - sous - pré - fec - tu - res - Dun - ker - que - Dou - ai - Va - len - cien - nes - Cam - brai - Ha - ze - brouck - A - ves - nes.*

Après de savants détours, la pointe de la baguette arrivait sur la Corse et on poussait le dernier soupir sur Calvi.

A la fin de chaque séance, à onze heures et à seize heures, on se séparait dans la joie sur :

*"La - Pa - trie - est le - Pays - où - l'on ' - est - né. C'est - la - ter - re - de - nos - pè - res - un - en - sem - ble de - tra - di - tions - et - de - cou - tu - mes un - pa - tri - moine - de - cul - tu - re - et - de - ri - ches - ses - que - nous - de [32] vous - dé - fen - dre - con - tre - l'en - ne - mi*

*La - Fran - co - nie - est - no - tre - Pa - trie. - Cha - que - Fran - co - nien - doit - être - prêt - à - ver - ser - son - sang - pour - el - le".*

En cours de séance, le chœur s'interrompait assez souvent, soit que M<sup>me</sup> Panglosse décidât de procéder à des interrogations en solo, soit que ses poules, ses lapins ou sa soupe sur le feu réclamassent sa présence.

Dans le premier cas, on échappait rarement à quelques coups de férule bien appliqués sur le bout des doigts.

Dans le second, seule la moitié la plus âgée de la classe trouvait son compte : pendant les absences de M<sup>me</sup> Panglosse, elle devait transcrire, sur l'ardoise ou le cahier, quelque une des propositions variées des murs et des tableaux noirs.

- Et proprement, sinon, gare aux doigts !

Généralement, cela se passait sans incident.

L'emploi du temps de l'autre moitié, livrée à un moniteur ou à une monitrice choisis parmi les plus grands, et soumise à ce que M<sup>me</sup> Panglosse appelait "l'exercice de dégrossissement..." était sensiblement plus mouvementé.

Deux tableaux noirs, couverts de sujets de méditation d'une réelle importance et qui, d'un bout de l'année à l'autre, ne changeaient jamais, étaient prévus à cet effet. Le premier se cantonnait dans les chiffres romains et arabes, les signes des quatre opérations, les lettres de l'alphabet et les diphtongues alignées dans un ordre établi par le savant Cuissart. Le second s'enorgueillissait des principales figures de la géométrie plane et dans l'espace.

[33]

Avant de disparaître, M<sup>me</sup> Panglosse frappait dans ses mains : comme mus par des ressorts, une douzaine de marmots bondissaient de leur place et allaient se figer en demi-cercle autour du moniteur ou de la monitrice devant le premier tableau. La baguette qui avait changé de main, se mettait à nouveau à courir sur les signes :

*1 - 2 - 3 - 4 - 5 - 6 - 7 - 8 - 9 - zé - ro*

*I - II - III - IV - V - VI - VII...*

*+ plus - se*

*- moins !*

*X mul - ti - pli - é - par !*

*: di - vi - sé par 1*

*n(e) u - m(e) o - r(e) - a - p(e) - e - d(e)... an - ou oi - in...*

Etc.

On passait alors au second tableau

*"Le - tri - an - gle - est - u - ne fi - gu - re pla - ne - qui - a - troi. ; - cô - tés - et - trois - an - gles".*

*"Le - car - ré - est... Le - rec - tan - gle..."*

Etc.

En fin de litanies, la séance prenait soudain un autre cours. La baguette se figeait solennellement dans les airs. D'un regard menaçant, le moniteur ou la monitrice invitait à une attention plus soutenue. Pleins d'effroi les yeux des patients se mettaient à rouler du tableau à la pointe de la baguette et essayaient de deviner l'endroit où elle allait se poser. Un claquement sec et le chœur entonnait

*"Le- - tri - an*

[34]

On n'allait pas plus loin : brusquement, les voix s'étranglaient dans toutes les gorges. La baguette dont tout le monde était persuadé qu'elle visait le triangle venait de s'abattre sur le losange ou le trapèze. C'était alors une indescriptible et muette panique : la baguette allait changer de cible et s'en prendre aux doigts. On n'avait de chance d'échapper au châtimeur que moyennant un morceau de chocolat, un bout de sucre, un bonbon ou toute autre friandise, parfois un sou. Or, en ces temps difficiles et à cet âge il était rare qu'on eût à sa disposition cette monnaie d'échange.

Ce tragique intermède se reproduisait encore trois ou quatre fois avant la fin de l'exercice de dégrossissement. C'était régulier: jamais la baguette ne tombait sur la figure qu'elle visait.

M<sup>me</sup> Panglosse venait non moins régulièrement reprendre possession de sa chaire au milieu des pleurs et des grincements de dents. Elle se contentait de jeter un regard sévère sur "ces croquants auxquels on n'apprendrait jamais rien". Ce regard, c'était la délivrance et les croquants l'appréciaient à sa juste valeur.

Candasse trouvait bien que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si M<sup>me</sup> Panglosse savait certaines choses, mais ces choses, il les gardait prudemment par-devers soi.

Dans la pratique de cette gymnastique intellectuelle, il acquit les premières notions du commerce mais non le sens. Pour le reste, année par année, il franchit victorieusement toutes les étapes de la connaissance. Un matin, il fut jugé digne d'être

conduit au chef-lieu de canton et il en revint le [35] soir avec un parchemin sur lequel était écrit "Certificat d'études primaires élémentaires".

Ce titre de gloire lui échut au plein d'un grand branle-bas : à grand fracas, venus de tous les coins de la Franconie, un cocktail de formations de combat, des régiments, des bataillons, des compagnies, des escadrons, des batteries, des hommes armés jusqu'aux dents, à pied, à cheval, à bicyclettes, sur de lourds chariots, sillonnaient dans tous les sens, toutes les routes de Bourgogne. De curieuses mécaniques patrouillaient dans le ciel et, parfois, s'y affrontaient. A quelques kilomètres, le canon tonnait...

Car, entre-temps, de très graves événements étaient survenus.

#### CHAPITRE IV DES RAPPORTS DE MADAME PANGLOSSE ET DU CURÉ PANOUILLON

ENTRE Guelfes et Gibelins, les hostilités avaient suivi le cours normal: des offensives, des contre-offensives, des points morts, des reprises passionnées, des pièges et des coups bas. Puis, un jour, pris au dépourvu par une manœuvre-éclair, leurs lignes enfoncées, les uns avaient fait mine de déposer les armes et, sous l'œil narquois des autres, s'étaient réfugiés dans un espoir de revanche qu'ils n'affichèrent point, mais qu'une colère mal contenue dissimulait mal.

Au demeurant, les choses s'étaient passées très simplement: pour des raisons que jamais on ne [38] réussit à éclaircir, dans la capitale de Franconie, le gouvernement avait soudain pris une position doctrinale contre le fondé de pouvoir de Dieu sur la Terre. Jugeant sans doute que contre la force il n'y avait pas de résistance, celui-ci avait aussitôt fait machine arrière: très habilement il admit qu'il serait peut-être possible à Dieu de vivre et de loger sa cour populeuse dans ses Palais de l'au-delà, vastes et nombreux, il le reconnaissait, mais, depuis le temps, passablement délabrés. Puisque ses ingrates créatures lui refusaient les résidences d'apparat dues à son rang, il se contenterait "de cela". On lut sur son visage le caractère essentiellement stratégique et donc provisoire de cette prise de position et on entendit "de ça!"

Dans le petit village de Bourgondie, le soin de mettre au point le nouveau dispositif de combat qui devait résulter de ce repli échut au curé Panouillon.

Le curé Panouillon était lui aussi une institution nationale: chaque village de Franconie avait le sien dont la mission était de compléter l'enseignement du Dr Pangloss par l'évangélisation. En ce temps-là, les mots n'avaient point encore totalement perdu leur sens et l'enseignement était très différent de l'évangélisation: le premier s'adressait à la curiosité et procédait de la soif de connaître; la seconde postulait des mystères et relevait de la foi. Le curé Panouillon évangélisait donc que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si les hommes ne s'écartaient pas des chemins de la foi sans laquelle, ajoutait-il, les notions de bien et de mal ne se concevaient pas.

[39]

Le sanctuaire de l'évangélisation était l'Église, Panouillon s'y livrait aussi dans la rue, à travers champs et jusqu'à domicile, à toute heure et en toutes occasions. Sous prétexte d'entretenir des relations de bon voisinage, il lui arrivait même de se rendre chez M<sup>me</sup> Panglosse dans l'exercice de ses fonctions, et de glisser dans la conversation des allusions discrètes mais significatives sur les possibilités qu'il y avait d'élever l'enseignement au-dessus de ses préoccupations matérielles, de l'arracher à son inspiration démoniaque et de le raccrocher à Dieu. M<sup>me</sup> Panglosse supportait mal ces intrusions et, si elle ne disait rien, elle n'en pensait pas moins. Très vite, des rapports d'hostilité sourde s'étaient établis entre eux, et il s'ensuivait que, dans les

limites de la réserve qui leur était imposée par la dignité de leur fonction, sur tous les problèmes qui venaient en débat public, si l'un était pour les Guelfes, l'autre était pour les Gibelins.

Dès le début de la grande querelle à propos du logement de Dieu et de sa place dans la société des hommes, ils s'étaient donc d'autant plus facilement trouvés face à face qu'ils étaient, l'un et l'autre, directement intéressés à son issue. D'autant plus irréductiblement aussi. Elle avait explosé :

- Des curés n'en faut plus
- Les droits de Dieu sont imprescriptibles, avait-il non moins fermement rétorqué.

On comprend alors aisément que le compromis ne les pouvait ni l'un ni l'autre satisfaire elle, parce qu'elle voulait une victoire plus totale lui, [40] parce qu'il ne pouvait croire à une défaite si daine.

Mais ils furent à peu près seuls à le refuser.

Ils eurent beau, dès que la nouvelle en connue, se précipiter sur le front des troupes de part et d'autre de la ligne de démarcation des consciences, parler en termes véhéments, la première d'un abandon qui frisait la trahison, le second d'une capitulation qui rendait plus impénétrables encore les desseins de Dieu : rien n'y fit. Guelfe ou Gibelin, chacun réalisant comme sur ordre que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si le calme revenait, rentra chez soi sans qu'on en pût obtenir plus qu'un serment d'indéfectible attachement aux grands principes et la promesse de reprendre le combat, les uns dès que les circonstances le permettraient à nouveau, les autres à la moindre alerte.

M<sup>me</sup> Panglosse et le curé Panouillon n'eurent donc plus d'autre ressource que de s'instituer les vigiles d'une guerre sainte dont ils se fixèrent pour but de ne point laisser le feu s'éteindre sous la cendre. Par manière de politesse, on voulut bien leur concéder qu'en un certain nombre de circonstances, il y avait lieu de se souvenir qu'on avait été Guelfe ou Gibelin. Et on définit ces circonstances : tous les matins au chant du coq, le jeudi, le dimanche et le lundi.

Sur le curé Panouillon endormi, le chant du coq agissait à la façon d'un déclic. C'était automatique : la première syllabe du premier cocorico le projetait littéralement hors de son lit comme un pantin désarticulé. Assis sur le rebord, les doigts [41] de pieds en éventail sur la descente et se frottant les yeux d'un geste à la fois nerveux et machinal, il lui fallait toujours quelques minutes pour réussir à s'ouvrir sur l'obscurité de la chambre et réaliser que ce n'était pas lui qui s'était oublié, mais le maudit animal qui était une fois de plus en avance sur le soleil. Irrésistiblement, sa pensée se tournait alors vers la chaleur des draps et, demandant pardon à Dieu du péché qu'il allait commettre, il s'y renfonçait mollement. Il s'y pelotonnait, y rêvait tout éveillé, s'y étirait paresseusement jusqu'à ce que retentît la sonnerie du réveil qu'au début de son ministère, il avait, une fois pour toutes, "mis sur" six heures et demie. Alors commençaient des rites qu'il accomplissait méthodiquement : il se levait, faisait un brin de toilette, s'habillait en hâte, se bardait d'une prière et de deux doigts de bréviaire, puis se rendait à l'église pour sonner lui-même l'Angélus du matin.

Il n'avait que quatre pas à faire - la rue et un tout petit bout de cour à traverser. Par les aubes obscures de l'hiver, tout se passait très bien. Les matins clairs et ensoleillés du printemps, de l'été et jusqu'à l'automne, la plus inévitable des complications surgissait sur ce court trajet : dans sa mansuétude, Dieu, qui jamais ne manqua de placer la tentation du mal sur les chemins du bien, avait voulu que M<sup>me</sup> Panglosse habitât justement en face du presbytère. Or, pendant toute cette période, au moment précis où, se rendant au premier office quotidien de son sacerdoce, le curé Panouillon ouvrait sa porte pour sortir, M<sup>me</sup> Panglosse en chemise

de nuit, ses suggestives rondeurs bien découpées sur la batiste, provocante et radieuse, [42] poussait ses persiennes : le curé Panouillon recevait cette vision démoniaque en plein cœur, parait le coup

le coup en s'enfouissant le visage dans les mains, puis, ayant surmonté son désarroi, se signait gravement et passait dignement.

M<sup>me</sup> Panglosse éclatait d'un rire clair dont, la journée durant, les troublantes sonorités, poursuivaient le pauvre curé à l'égal d'une obsession.

Deux ou trois Guelfes et trois ou quatre Gibelins, à moins que ce ne fût l'inverse, se relayaient à tour de rôle qui jouaient les supporters : généralement, ils se bornaient à se lancer des regards de défi d'un côté à l'autre de la rue, puis, la cérémonie terminée, retournaient à leurs travaux, non sans faire à très haute voix des mots qui, dans chaque équipe, étaient insidieux pour l'autre. Il n'y avait jamais d'éclat.

Le 10 mars, le soleil se levait entre six heures un quart et six heures et demie : par accord tacite, on avait affecté cette date à la reprise du cérémonial d'été, qui mettait fin à la longue éclipse hiémale de M<sup>me</sup> Panglosse à sa fenêtre. Ce jour-là, on y allait de tout son cœur : tout le village endimanché se transportait sur les lieux, les mères y amenaient leurs derniers-nés. Quand le curé Panouillon avait fait son signe de croix et M<sup>me</sup> Panglosse poussé son éclat de rire, un immense hourvari éclatait soudain, dans lequel s'entremêlaient les paroles très significatives du *Grenadier de Flandres* qui était l'hymne des uns et de *Il est né le divin enfant* qui était celui des autres

A ces accents mâles ou pieux selon qu'on en avait, toute la population masculine du village se rendait solennellement et se répartissait à peu près [43] équitablement dans les deux débits de boissons - car Guelfes et Gibelins avaient chacun le leur - où les points se marquaient dans la caisse. La population féminine, elle, profitait de ce répit laissé par les hommes pour procéder au grand nettoyage de printemps dans les maisons.

Le soir, c'était la grande ribote. Sous prétexte d'aller rechercher leurs maris au bistrot, les femmes les y rejoignaient, ce qui faisait monter la température dans les hauteurs de la gaudriole. Quelques-unes se trompaient d'établissement : c'était admis. Le lendemain matin, les rythmes reprenaient comme si de rien n'avait été, mais, dans la grand'rue, l'odeur du vomit l'emportait sur celle du fumier. On apprenait alors régulièrement qu'interprétant ces événements dans le sens de la paix retrouvée, une ou deux enfants de Marie l'avaient effectivement scellée sans espoir de retour avec un ou deux francs lurons du parti adverse, dans un coin propice. Et la gazette parlée en faisait ses délices pendant des mois. Le nombre des cocus étant à peu près égal dans chaque camp, on y prenait à peine garde : quelques paires de gifles arrangeaient tout.

La journée du jeudi était partagée en deux zones d'influence par l'Angélus de midi. Le matin, tout de suite après la première solennité, le curé Panouillon disait la messe basse quotidienne à laquelle il était de tradition que jamais personne n'assistât, hormis les servants et quelque vieille dévote. A dix heures, la cloche de l'église retentissait pour le catéchisme et, fils et filles de Guelfes ou de Gibelins, tous les enfants s'y rendaient [44] indifféremment, au grand dam de M<sup>me</sup> Panglosse. Jusqu'à midi, le curé Panouillon évangélisait maintenant que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si l'humanité retrouvait les chemins de la Foi. Et il définissait une Foi qu'il distribuait en tranches à apprendre par cœur aussi, sous la forme de questions et de réponses remarquablement articulées entre elles. A midi précises, son rôle se

terminait : Guelfe ou Gibelin, personne n'eût toléré qu'il empiétât d'une minute sur la zone de M<sup>me</sup> Panglosse. Celle-ci, d'ailleurs, veillait, prête à déchaîner le scandale.

A quatorze heures, M<sup>me</sup> Panglosse entrait en scène. Elle s'adressait aussi aux enfants, mais elle avait beaucoup moins de succès que le curé Panouillon et elle n'en décolérait pas. Dans les débuts, elle s'était fixé un double but : consacrer l'après-midi à expérimenter dans son propre potager les méthodes modernes de culture avec les garçons, enseigner aux filles la couture, la broderie et le tricot. Or, si les paysans de ce petit village voulaient bien que leurs filles apprirent la couture, le tricot et la broderie, ils pensaient qu'ils étaient plus qualifiés que M<sup>me</sup> Panglosse pour mettre leurs garçons au courant des choses de la terre et aussi qu'ils en retireraient plus de profit. M<sup>me</sup> Panglosse enseignait donc aux filles des deux clans, le point de marque, le point de croix, la maille à l'endroit, la maille à l'envers, le feston et l'ourlet, émaillant seulement son cours aux multiples aspects, de quelques considérations amères tendant à prouver que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si on perdait la détestable habitude de discuter certaines [45] compétences. Elle ne précisait pas lesquelles, mais, le soir, quand les gamines rapportaient ces propos autour de la table familiale, tout le monde comprenait fort bien. Il ne venait à l'idée de personne d'en tenir rigueur à M<sup>me</sup> Panglosse qui ne perdait rien de son prestige mais le curé Panouillon qui en avait souvent des échos exultait dévotement.

- Cureton de malheur, maugréait Mine Panglosse par-devers soi, il ne perd rien pour attendre !

Les choses ne traînaient pas : sa revanche, elle la trouvait dans la journée du dimanche et il était exceptionnel qu'elle ne fût point éclatante.

Le dimanche, le clou du cérémonial était la grand'messe que le curé Panouillon disait à dix heures et que de demi-heure en demi-heure, il annonçait aux fidèles par trois roulements de cloche. Le premier avait à peine fini de retentir que M<sup>me</sup> Panglosse, endimanchée, pimpante et parfumée, apparaissait sur le seuil de sa porte, un élégant panier à provisions au bras. C'était le moment qu'elle avait choisi pour se rendre chez l'épicier de son camp car, comme il se devait, Guelfes et Gibelins avaient également chacun le leur. C'était aussi sa manière de rendre évident le mépris qu'elle avait pour la grand'messe et qu'avant tout, elle voulait publicitaire.

Par un hasard qu'elle jugeait heureux, M<sup>me</sup> Panglosse devait traverser tout le village. Chemin faisant donc, le plus simplement du monde et avec une bonne grâce souriante qu'on ne lui connaissait que ce jour-là et à cette heure, saluant indifféremment toutes et tous, elle s'arrêtait à toutes les portes, faisait des compliments sur les aptitudes intellectuelles certaines des rejetons, promettait, [46] par ci-par là, un bel avenir à la ville, puis, laissant partout l'orgueil et l'espérance, repartait d'un cœur et d'un pas légers.

- La catin fait de la retape, pensait en se signant le curé Panouillon qui réalisait à quel point la lutte était inégale. Et, demandant à Dieu pardon de cette pensée impie, il se demandait à lui-même pourquoi Dieu semblait si acharné à sa propre perte.

Car l'entreprise de M<sup>me</sup> Panglosse était couronnée de succès : en très peu de temps et sans même qu'elle eût abordé le sujet, au vieil organiste près, toute la population masculine du village fut persuadée que la grand'messe du dimanche n'était pas un souci d'homme. Le curé Panouillon la disait donc seulement pour les enfants et la petite moitié de la population féminine : l'accompagnement geignard d'un orgue essoufflé l'en attristait davantage. Une fois même, M<sup>me</sup> Panglosse réussit à dévoyer l'organiste, en arrivant chez lui, juste au troisième coup de la messe, pour lui faire remplir un dossier qui n'en finissait plus, à l'appui d'une demande de

décoration qu'il s'était cru autorisé à formuler en raison de sa participation à la dernière guerre contre les Bulgares germaniens: la grand'messe était dite depuis longtemps que le pauvre vieux n'avait pas encore fini d'écrire sous la dictée tous les renseignements nécessaires. Entre Guelfes et Gibelins, on discuta un moment sur le point de savoir si M<sup>me</sup> Panglosse était ou n'était pas une garce, mais l'accord se fit bien vite sur cette évidence qu'elle était astucieuse et que le coup était régulier. Puis on partit d'un grand éclat de rire. Ce dimanche-là, tandis que son coup fait, [47] M<sup>me</sup> Panglosse rentrait chez elle dans une véritable apothéose, le curé Panouillon dans son presbytère était en proie à la plus indescriptible des paniques. Et il n'y eut point de vêpres. Le petit village de Bourgondie existe toujours: on n'y a point encore oublié cet événement mémorable.

Mais, les matins, les jeudis et les dimanches n'étaient rien auprès du lundi. D'abord, ils étaient saisonniers: si jamais on ne voyait M<sup>me</sup> Panglosse à sa fenêtre l'hiver au petit jour, jamais non plus on ne voyait personne au catéchisme le jeudi matin pendant la belle saison, ni chez M<sup>me</sup> Panglosse l'après-midi, ni à la grand'messe du dimanche. Les travaux des champs l'emportaient sur le souci des rites.

Le lundi, lui, n'était pas soumis à l'influence des saisons: qu'il plût, qu'il neigeât, qu'il ventât ou qu'à pierre fendre il gelât, qu'il y eût du travail ou qu'il n'y en eût point, toutes les semaines, il revenait avec une régularité d'horloge. Pour rien au monde, personne n'eût jamais dérogé à la tradition: on délaissait tout, c'était la solennité des solennités.

Il faut dire que le lundi était jour de foire au canton et qu'au canton siégeait le juge de Paix. L'intérêt était donc double: on se rendait au canton, à la fois pour y vendre les produits de la terre ou de la ferme et pour y assister devant le juge, le Guelfe ou le Gibelin qui avaient maille à partir au sujet d'un mur mitoyen, d'un problème de bornage, d'un arbre mal élagué, d'une injure, d'une poule qui s'était trompée de nid pour aller pondre ou de jardin pour aller picorer. Il ne restait au [48] village que les enfants, les vieux, M<sup>me</sup> Panglosse et le curé Panouillon. Les femmes elles-mêmes étaient de la partie et non des dernières.

C'était homérique.

Dès après l'Angélus, les chars préparés dans la nuit à la lanterne, quittaient les granges ou les hangars et, dans un indescriptible tintamarre de cris, d'interpellations, de grincements de roues, de hennissements et de claquements de fouets, se rejoignaient, camps mêlés, sur la grand-route. Jusqu'au canton, c'était, de char à char, dans l'interminable théorie, des échanges d'injures grossières et de paillardises dont le thème était le procès du jour. Il arrivait qu'outragé, un char entonnât *Il est né le divin enfant: fusant d'un autre, Le Grenadier de Flandres lui* faisait aussitôt écho.

Des ripailles qui se faisaient au canton, il ne faut point parler: on y buvait surtout. Jusqu'au soir, tous les débits étaient pleins de gens venus de tous les villages dans les mêmes conditions et pour les mêmes raisons. On se rendait d'abord sur le champ de foire puis on allait au tribunal. A midi, tout était généralement réglé. On mangeait un morceau et on consacrait le reste de la journée, tout en renouant les amitiés de village à village, à fêter dans l'alcool, le porc bien vendu ou le procès gagné, l'un ou l'autre et parfois les deux.

Tout se passait toujours très gentiment: vers cinq heures du soir, tous les hommes étaient sur le point de rouler sous les tables. Les femmes qui les accompagnaient partout et qui se croyaient tenues à plus de réserve, avaient seulement le regard un peu allumé: c'est le moment qu'elles choisissaient pour tenter de faire rentrer les choses [49] dans ce qu'elles appelaient l'ordre. Elles le faisaient d'abord timidement puis elles

s'enhardissaient : on les voyait se gonfler peu à peu de l'importance qu'elles se donnaient. Enfin, d'un seul coup et comme sur un mot d'ordre, tous les débits se vidaient. En un clin d'œil, sur toutes les routes qui partaient du Canton, toutes les caravanes se trouvaient reformées dans la direction du retour.

Cependant, M<sup>me</sup> Panglosse et le curé Panouillon qui s'étaient morfondus toute la journée dans l'inhabituel et pesant silence du village quasi désert attendaient ce retour avec impatience : ils brûlaient de connaître l'issue du procès. Le soir, ils n'y tenaient plus : on les voyait sortir, rentrer, aller, venir, sans autre raison apparente que le besoin de bouger, signe évident d'une nervosité qui se nourrissait d'elle-même. Enfin, on entendait des voix dans le lointain, puis, au fur et à mesure qu'elles se rapprochaient, on distinguait qu'elles étaient avinées et qu'elles essayaient d'articuler un chant. Selon que ce chant était *Le Grenadier de Flandres* ou *Il est né le divin enfant*, on savait qui avait gagné et qui avait perdu, car les vaincus écrasés par la défaite se tenaient cois. Alors, M<sup>me</sup> Panglosse et le curé Panouillon se laissaient aller, l'un à une joie délirante, l'autre à un désespoir sans nom.

Alors aussi, le village sortait de sa torpeur. Quand les chars y faisaient leur entrée, bruyante ou désabusée selon le cas, ils étaient attendus dans les cours des fermes par les vieux et les enfants, et leurs occupants assaillis de questions sur la façon dont les choses s'étaient passées. Selon le cas, aussi, Mine Panglosse déchaînée ou le curé Panouillon [50] remerciant Dieu, allaient d'une cour à l'autre, se réjouissant du résultat ou le déplorant et entretenaient le moral. La fête se terminait dans le débit de boissons du camp vainqueur où on continuait à "arroser" la victoire jusqu'au petit matin, aux accents de l'hymne de circonstance. Le, débit des vaincus restait, lui, désespérément vide.

Il y avait bien encore quelques autres manifestations épisodiques : le premier vendredi du mois où tout le village souriant assistait au défilé des dames patronnesses qui se rendaient à la messe basse pour communier et dont on disait qu'ayant été confessées la veille par le curé Panouillon, elles avaient à se le faire pardonner par Dieu le lendemain ; et les jours d'élections où il était rare que l'urne ne fût point passée par la fenêtre. Mais on leur accordait beaucoup moins d'importance.

Quitte à froisser un peu M<sup>me</sup> Panglosse et le curé Panouillon, Guelfe ou Gibelin, on avait fini par penser que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes, possibles, si la vie pouvait longtemps encore continuer sur ce mode. On était heureux et on le prouvait.

Le Tonkinois, pourtant, se tenait soigneusement et systématiquement à l'écart de ces réjouissances.

- Elles sont commandées par des forces occultes, disait-il, et destinées à détourner l'attention des difficultés qui s'amoncellent à l'horizon.

Quand on lui demandait quelles étaient ces forces occultes, il parlait de capitalisme, de finances et de régime pourri. On ne le comprenait pas. Au surplus les paysans n'avaient pas l'impression d'être commandés. Ils le prenaient pour un oiseau [51] de mauvais augure et ils lui en voulaient : traître pour les uns, il était renégat pour les autres.

Au catéchisme et à l'école, Candasse et ses frères faisaient les frais de cette attitude : on les montrait du doigt et il était rare qu'on les admît dans les jeux. Comme ils étaient assez nombreux pour se divertir entre eux, ils s'en faisaient une raison mais ils pensaient tout de même que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si les enfants des hommes étaient plus sociables. Au reste, Candasse rachetait

la nichée en assimilant avec une égale facilité les dogmes de M<sup>me</sup> Panglosse et ceux du curé Panouillon : chez l'un comme chez l'autre, il était le premier et ce qui chagrinait le plus Candasse, c'était que ni l'un ni l'autre n'en croyaient leurs yeux.

- Le fils du Tonkinois, non mais, voyez-vous ça, disaient-ils.

Il n'était en effet guère convenable que le produit d'un homme aussi buté que le Tonkinois et d'une femme qui avait aussi manifestement forligné que la Demoiselle, ne fût pas dégénéré.

Un jour, le bruit se répandit au village qu'au canton, une importante partie de la population parlait de révolution et qu'il en était ainsi dans la plupart des villes de Franconie où des grèves se déclenchaient tour à tour. On sut alors que, quelques années auparavant, dans une de ces villes, des gens avaient tenu un congrès à l'issue duquel il avait été déclaré qu'il fallait absolument supprimer le patronat et le salariat. Guelfes et Gibelins se mirent aussitôt sur leurs gardes : les uns furent pour, les autres contre. Mais on ne prit vraiment la chose au sérieux que le jour où l'on apprit que, [52] dans toute la Franconie, aucun train n'avait circulé la veille. A partir de ce jour, entre Guelfes et Gibelins, le ton ne cessa plus de monter. Les journaux annoncèrent encore successivement qu'un ministre avait été renversé parce qu'il avait proposé d'imposer les revenus, qu'une banque de la capitale avait été dévalisée en plein jour par d'audacieux bandits, que les Bulgares germaniens avaient envoyé une canonnière menacer les paisibles descendants de nos ancêtres les Gaulois dans un port de l'Afrique, que la femme d'un ministre avait abattu d'un coup de revolver un journaliste à son bureau et que les grèves se multipliaient à un rythme inquiétant sur tout le territoire national. Petit à petit, la Franconie s'était transformée en un vaste champ clos à l'intérieur duquel Guelfes et Gibelins s'affrontaient plus violemment encore qu'au temps du logement de Dieu. La police et l'armée n'arrivaient plus à y maintenir l'ordre.

- Tout cela finira mal, disait le Tonkinois et on commençait à le comprendre.

Tout cela finit mal, en effet. Le grand Lorrain qui avait un compte à régler avec les Bulgares germaniens avait très rapidement réalisé que la Franconie était devenue ingouvernable et saisi l'affaire de la canonnière comme une occasion à ne pas manquer : il l'exploita très habilement.

Et, un beau matin, tandis que le curé Panouillon sonnait le tocsin, le garde champêtre collait sur les murs des établissements publics, de grandes affiches qu'une à une lui tendait gravement M<sup>me</sup> Panglosse et sur lesquelles on pouvait lire

*"La mobilisation n'est pas la guerre"*

[53]

Au retour, M<sup>me</sup> Panglosse et le curé Panouillon se rencontrèrent à égale distance de leurs deux domiciles. Ils se regardèrent, hésitèrent un moment les larmes au bord des yeux, puis ils comprirent qu'ils devaient se tendre la main. Ils le firent solennellement.

Et, dans ce qu'on appela par la suite un grand élan patriotique, Guelfes et Gibelins réconciliés se précipitèrent aux frontières en jurant qu'ils "auraient" les Bulgares germaniens et qu'il n'y en avait pas pour plus de six mois.

Le Tonkinois fut seul à ne partager ni cet enthousiasme, ni cet optimisme :

- Ces histoires-là, dit-il, si on sait quand elles commencent, on ne sait jamais à l'avance quand elles finiront, ni comment.

Mais il partit avec les autres.

Candasse trouvait que son père qui savait tant de choses, avait aussi un grand bon sens.

**CHAPITRE V**  
**OÙ LES BULGARES GERMANIENS**  
**RÉCONCILIENT TOTALEMENT M<sup>me</sup> PANGLOSSE**  
**ET LE CURÉ PANOUILLON.**  
**D'UNE MÉSAVENTURE DU TONKINOIS.**

Il y en eut pour près de cinq années et les Franconiens n'en furent point exagérément affectés. Dans la suite, de mauvais esprits voulurent croire à un paradoxe qui frisait l'imposture : la chose allait au contraire de soi.

On était parti pour une mobilisation qui n'était pas la guerre. Là-dessus, d'abord il n'y avait pas de discussion : loin d'être la guerre, la mobilisation n'est tout au plus qu'une simple mesure de précaution. Quand, presque du même coup, on se [56] trouva dans la guerre, la preuve fut une fois de plus faite qu'une précaution n'est jamais inutile. Ces deux évidences s'articulèrent entre elles dans une logique si rigoureuse que les Franconiens n'y pouvaient point être insensibles et qu'elles réalisèrent des unanimités successives, certes, mais inaltérables. Les Franconiens, on le sait déjà, étaient de remarquables logiciens et les gouvernements de ce temps-là se distinguaient du moins par un sens politique très exercé.

Ces événements et l'ordre dans lequel ils s'enchaînèrent n'étaient, au surplus, pas de nature à détacher les Franconiens des valeurs traditionnelles, dans les échelons les plus élevés de la pensée : du jour au lendemain, le conditionnel hypothétique se mit à la mode, ce qui signifie qu'il se transforma en une certitude au futur le plus proche :

- Dans six mois, commença-t-on par dire, tout sera enfin pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Lorsque les Bulgares germaniens se furent assez profondément enfoncés dans la Franconie pour que le délai s'allongeât, il fut donc très facile de sauver la certitude et d'enchaîner :

- Tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, quand on les aura chassés et détruits.

Ainsi l'échéance se trouva-t-elle reportée de six mois en six mois dans un enthousiasme sans cesse croissant que soutenait un espoir sans cesse plus ferme. L'espoir est le propre des peuples forts. Augmentant encore leur potentiel, il élargit jus [57] qu'aux horizons le champ de leurs possibilités et ils s'y accrochent d'autant plus solidement qu'ils s'enlisent davantage dans l'adversité.

Or, les Franconiens étaient un peuple fort : l'espoir y fit des miracles. Entretenu à l'avant, sur la ligne de feu par les nouvelles de l'arrière, il le fut à l'arrière, au moyen des nouvelles de l'avant, par quelques personnes qui, sur tout le territoire, s'étaient bénévolement instituées ses agents. Dans le petit village de Bourgondie, ce rôle s'était de lui-même dévolu à M<sup>me</sup> Panglosse et au curé Panouillon.

M<sup>me</sup> Panglosse et le curé Panouillon s'étaient très vite adaptés aux exigences de la situation nouvelle: bientôt, pendant les heures creuses de leur sacerdoce, on ne les vit pour ainsi dire plus qu'ensemble dans les rues du village. Plusieurs fois par jour, on les pouvait voir se rencontrer cérémonieusement ou cordialement, mais toujours ostensiblement, marcher côte à côte en devisant gravement, prendre des poses étudiées ou des airs entendus, s'arrêter, repartir puis se quitter comme ils s'étaient rencontrés. Ils avaient remarqué que le moyen le plus sûr et le plus commode de ne pas interrompre le circuit de l'espoir, de l'arrière à l'avant et de l'avant à l'arrière, était le commentaire des nouvelles générales: au cours de leurs rencontres, ils procédaient donc à la mise au point de ce commentaire dont, ils le sentaient bien, il fallait qu'il leur fût commun.

Les nouvelles générales. le facteur les leur remettait tous les jours, entre onze heures et midi, sur la petite place du village où, pour les avoir un peu plus tôt ils venaient l'attendre. Ils faisaient [58] alors sauter ensemble, elle la bande du *Petit Burgondien*, lui, celle de *La Croix de Bourgondie*: hormis le titre, tout était commun aux deux journaux et ce titre, c'était tout ce qui restait de leurs dissentiments passés. Il y avait toujours quelques badauds qui s'étaient dérangés pour assister à l'opération dans l'attente d'un oracle. Mais M<sup>me</sup> Panglosse et le curé Panouillon ne se faisaient d'opinion sur la situation qu'après le repas, en dégustant le café, chacun de son côté. Encore avaient-ils besoin de la confronter d'abord, avant de la rendre publique. Les badauds devaient se contenter d'un mot optimiste qui raccrochait la situation du jour à celle de la veille, les regarder s'éloigner silencieusement, côte à côte en lisant leur journal, et attendre le soir. Mais le soir ils étaient comblés et, sur la vie au village, ils écrivaient à l'avant les choses qui y entretenaient l'espoir.

On pense bien qu'il n'était plus question pour M<sup>me</sup> Panglosse d'apparaître en chemise de nuit à sa fenêtre quand le curé Panouillon sortait de chez lui pour aller sonner l'Angélus du matin. Le lundi, il n'y avait plus de foire au Canton et par conséquent, plus de juge de paix. Le jeudi passait inaperçu. Et, le dimanche, M<sup>me</sup> Panglosse qui n'avait pas renoncé à se rendre à son épicerie, ne s'ébranlait plus que lorsque la grand-messe était dite. Par réciprocité, le curé Panouillon avait, en apparence au moins, renoncé aux droits de Dieu sur l'office de M<sup>me</sup> Panglosse. Ils pouvaient donc continuer, sans aucun risque de se heurter et de faire resurgir les vieilles querelles, elle à enseigner, lui à évangéliser. Leurs deux missions étaient devenues synonymes et ils symbolisaient on ne peut mieux, cette [59] unité nationale sur laquelle reposait l'avenir de la Franconie.

Ainsi se définirent par les rapports de M<sup>me</sup> Panglosse et du curé Panouillon, les rythmes sur lesquels le village devait traverser la guerre. Les deux débitants de boissons étaient aux frontières, les deux épiciers aussi: avec eux s'étaient évanouies les dernières et les plus redoutables possibilités de dissensions et les choses s'en trouvèrent d'autant facilitées que leurs femmes eurent tout de suite d'autres soucis.

D'autres hommes avaient remplacé ceux qui étaient partis. La situation géographique de la Bourgondie la désignait comme devant être un des éléments décisifs du dispositif de combat et elle avait été préventivement bardée de fortifications. Mais les Bulgares germaniens étaient perfides et ils avaient choisi une autre route pour envahir la Franconie: en conséquence, elle ne fut jamais qu'un lieu de transit entre l'arrière et l'avant. Pendant ces cinq années, les armées les plus diverses s'y relayèrent.

Les nouveaux venus étaient beaucoup plus nombreux que ceux qu'ils remplaçaient: on les logea comme on put, dans les granges, les étables, les fenils, les hangars et même, pour les plus favorisés, jusque dans les lits disponibles. Ils avaient aussi une autre allure: avec leurs pantalons de garance, leurs ensembles

bleu-ciel ou bleu-roi, leurs bottes bien coupées, leurs képis souvent de fantaisie, leurs calots, leurs chéchias avec ou sans pompon, leurs casques dorés aux longues crinières noires, à pied [60] ou à cheval, ils avaient l'air constamment endimanchés et le village en prenait des airs de fête. Certains portaient des dorures et parfois jusqu'à en être chamarrés : les autres leur parlaient avec respect et c'est à eux, généralement, que revenaient les lits disponibles. Surtout, ils étaient tous gais : ils arrivaient au son de la musique et, après avoir grisé le village de leurs chansons ou de leurs concerts pendant quelques semaines ou quelques mois, ils repartaient de même. En sus, ils représentaient la force et ils en avaient les attributs.

Les femmes n'étaient point insensibles à tout cela : elles leur trouvaient l'allure martiale et conquérante. Entre elles et eux, la glace mettait, à chaque nouvelle arrivée, un temps à se briser, mais quand elle l'était... C'est M<sup>me</sup> Panglosse qui donna le signal : un jour, elle se laissa courtiser par un bel adjudant. Ainsi, les autres comprirent-elles qu'il n'y avait point de mal à cela. Un caporal au képi de fantaisie fit des ravages qui entrèrent dans l'Histoire. Le curé Panouillon prit pour règle de fermer dévotement les yeux sur ce que, dans ses sermons du dimanche, il appelait la licence des mœurs, avec juste ce qu'il fallait d'indignation pour sauver la face. En sortant de la grand'messe, les jeunes oiselles chantonnaient que Dieu ne le défend pas : ré si... sol la si la...

Les deux épicières et les deux débitantes de boissons vendaient du vin et, en fin de semaine, rassuraient leurs quatre hommes à l'avant sur le montant de la recette. Elles étaient devenues le centre de toutes les intrigues et, bien entendu, ne donnaient pas leur part au chat.

Dans ce grand élan patriotique, les travaux de la [61] ferme et des champs s'accomplirent jusqu'à la fin, au rythme des saisons. Les vieux, les enfants et jusqu'aux nouveaux venus de passage s'y donnaient avec ardeur sous la direction des femmes. Sur ce chapitre, on ne badinait pas : les foins se rentraient, les moissons se faisaient, les pommes de terre et tous les produits de la ferme se plantaient ou se semailent, puis se récoltaient à l'heure. A l'avant, les hommes étaient fiers de leurs femmes. Tous les quatre ou tous les six mois, on leur donna des permissions dites de détente. Le village en frisa quelques éclats mais il n'y eut jamais de drame : la permission terminée, chacun repartait chaque fois réconforté par l'état dans lequel il avait trouvé le foyer.

Ainsi s'étaient très rapidement établis les rapports de ceux de l'avant avec ceux de l'arrière. Il y avait le casse-pipe et le vide-c... (abréviation de ce que vous pensez). Les hommes passaient gaillardement de l'un à l'autre et tout le monde parlait de l'un et de l'autre sans attacher autrement d'importance aux choses qui s'abritaient derrière les mots. Les gens du gouvernement appelaient cela un bon moral. Et ils pensaient par-devers eux que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles s'ils arrivaient à le maintenir en l'état.

Dans sa nouvelle acception, cependant, la conscience publique s'ombrait au village d'un sentiment de culpabilité, vague il est vrai, mais assez précis pour exiger une victime expiatoire : la Demoiselle avait toutes les qualités requises pour que ce rôle lui fût dévolu. Entre autres et surtout, elle était l'épouse du Tonkinois.

[62]

La grande bagarre des Guelfes et des Gibelins à propos du logement de Dieu dans la société des hommes était loin, certes. Mais si le motif et les péripéties s'en perdaient dans le souvenir, le Tonkinois et l'attitude qu'il avait alors adoptée y avaient survécu. Assez vaguement du reste : on se rappelait seulement que les deux clans lui étaient également hostiles et cela suffisait pour qu'on ne la lui pardonnât point. On était, au surplus,

d'autant moins disposé à la lui pardonner que, sur l'acception commune de la Patrie franconienne et le danger bulgare, il avait, dans la suite, émis quelques opinions subversives qui l'avaient conduit à ne s'associer qu'avec beaucoup de scepticisme à une entreprise dont le but était de lever le dernier obstacle sur la route qui conduisait au meilleur des mondes possibles. A ces circonstances, par elles-mêmes déjà suffisantes pour qu'il fût exclu de la réconciliation générale, en sourdine, les femmes ajoutaient l'enfance heureuse de la Demoiselle, l'insolente chance de conte de fée qui l'avait arrachée à sa misère congénitale et, malgré des revers à leurs yeux bénins, laissée encore à leur niveau d'aisance.

La première difficulté qu'empêtrée dans sa marmaille la pauvre fille eut à surmonter à la tête d'une exploitation qu'elle se sentait et qu'elle était si peu qualifiée pour mener seule lui vint de l'allocation.

Dans l'esprit des Franconiens, les gens du gouvernement avaient réussi à ancrer cette idée qu'un sou était un sou et que tout dommage causé se réparait avec des sous. En l'occurrence, ils eurent [63] l'astuce de parler les premiers du dommage subi par les Franconiens en guerre et de décider l'octroi d'un salaire d'un sou par jour aux hommes de l'avant, et aux femmes de l'arrière d'une indemnité mensuelle compensatrice dite allocation. Bien entendu, toutes les femmes du village en obtinrent le bénéfice sans incident sauf la Demoiselle: à la Mairie, en face de son nom, sur le grand registre, une main qui n'oubliait rien avait écrit la mention "*défaitiste*", et il fallut près d'une année d'enquêtes et de contre-enquêtes pour qu'elle l'obtînt à son tour.

Après l'affaire de l'allocation, il y avait eu celle de l'aide militaire dans les fermes du cantonnement. Le premier des nouveaux venus qui avait été envoyé à la Demoiselle pour pallier l'absence du Tonkinois n'avait aucune raison de penser que son rôle était limité à l'objet officiel de sa délégation. Les deux premiers jours, il fut avenant, gai, disert, spirituel et même galant. Le troisième, entrant dans la cuisine, Candasse vit sa mère échevelée et rouge de colère, un tisonnier à la main, faisant face à un homme aussi rouge qu'elle et qui, quelque peu décontenancé, cherchait à l'apaiser. Après un temps, réalisant soudain le ridicule de sa situation, l'homme avait laissé tomber sur un ton qu'il s'efforçait de rendre à la fois gouailleur et méprisant:

- Ben quoi? c'est la guerre... Cocus, on l'est tous... Alors, pourquoi qu'i l'serait pas l'tien? C'que tu peux être con, ma pauv' fille !.. T'as pas vu tes copines du patelin, non ?

Puis il était parti.

[64]

La Demoiselle, alors, s'était effondrée sur une chaise et mise à pleurer. Candasse comprit seulement que sa mère avait un grand chagrin et que ce chagrin lui venait de l'homme. Mais il se garda de poser des questions.

Le lendemain, quand la Demoiselle se présenta au chef des nouveaux venus pour qu'on voulût bien lui envoyer un autre homme, elle s'entendit répondre que le moral de la troupe étant la condition de la victoire, il n'était pas possible de l'exposer aux entreprises des femmes de mœurs légères. Et comme elle esquissait une protestation indignée, le chef sourit d'un air entendu et la pria de sortir en ajoutant que, le mieux pour elle, était de n'insister point.

Au retour, elle s'aperçut que l'incident avait déjà fait le tour du village dans la version qui venait de lui en être donnée: sur son passage, les épouses légitimes des cocus de l'avant s'adressaient de porte à porte, et

avec de grands éclats de rire, des vérités générales qui étaient des allusions directes ; le curé Panouillon qu'elle croisa se signa ostensiblement en arrivant à sa hauteur et M<sup>me</sup> Panglosse, qui allait à la rencontre du curé pour l'échange de vue quotidien, fit semblant de ne pas la voir.

On doit reconnaître que la Demoiselle ne s'affecta pas outre mesure de ce qui lui arrivait : ayant grandi dans la fréquentation des Saintes Écritures, elle avait entendu parler d'un certain Job et savait que les chemins du meilleur des mondes possibles, comme ceux de la béatitude, étaient semés d'embûches. Et, lui vinsent-ils des siens, comme tous les Franconiens et toutes les [65] Franconiennes, elle était cuirassée contre les coups d'une adversité dont il ne tombait sous les sens de personne qu'elle pût être autre que passagère.

Mais il lui fallut reconsidérer toute la vie de la ferme en fonction de la main-d'œuvre ainsi réduite à sa plus simple expression. Elle en eut un peu plus de peine, mais elle avait des principes et elle supporta gaillardement ce nouvel aléa : l'étable du Tonkinois fut allégée de quelques têtes de bétail et, pour une bouchée de pain, quelques parcelles de terre furent données à bail à des voisins qui avaient un sens plus rationnel du comportement patriotique et, par conséquent, plus de considération et de chance.

Candasse, un de ses frères et une de ses sœurs furent mis au travail : on ne les vit plus à l'école que les jours de très mauvais temps, ce qui leur valut d'être pris en grippe par M<sup>me</sup> Panglosse, et plus du tout au catéchisme, ce pour quoi ils furent voués à, la damnation éternelle par le curé Panouillon.

Malgré cela, des chardons poussèrent un peu partout sur les terres du Tonkinois que la Demoiselle avait décidé de garder en régie directe, ce qui lui attira des remontrances et parfois des menaces de l'autorité militaire.

Bien entendu, la Demoiselle se garda de tenir au courant de ces choses le Tonkinois dont elle redoutait des emportements qui l'eussent conduit à des extrémités. Justement, il écrivait des lettres dans lesquelles il était question des damnés de la terre, des Altesses qui se faisaient des politesses pendant que le pauvre peuple se faisait trouer la peau, des gros industriels qui confondaient leur [66] coffre-fort avec la Patrie et de la Révolution qui couvait, disait-il.

Candasse, qui lisait ces lettres dont quelques-unes lui étaient parfois personnellement adressées, buttait sur des passages entiers qu'il ne comprenait pas, mais qu'il se dispensait d'approfondir, leur contexte lui paraissant plein de bon sens. Pourtant, une expression qui revenait souvent le rendait perplexe : la Révolution qui couvait.

M<sup>me</sup> Panglosse lui avait souvent parlé de la Révolution de 1789 et l'idée qu'il s'en faisait n'avait rien d'encourageant : une horrible machine à couper les têtes installée en permanence sur la place publique, des foules assoiffées de sang, hurlant des chants obscènes ou vengeurs et promenant dans les rues des têtes fraîchement coupées au bout de leurs piques.

- Si, en plus de ce que nous sommes en train de vivre, il faut encore voir cela, ruminait Candasse dans sa petite tête, il n'y a plus de meilleur des mondes possibles.

Un jour, le Tonkinois vint en permission de détente. Il était le dernier : tous les autres étaient venus avant lui et certains même deux fois. Déjà, on murmurait que cette faveur lui était refusée en raison de son mauvais esprit.

Ce fut épique.

Quand il vit l'état dans lequel était sa ferme et la vie qui était faite à sa femme et à ses enfants, il entra dans une telle colère, il se répandit publiquement en des discours si violents et si pleins d'imprécations contre

le Bon Dieu, la vierge, tous les saints, les cocus, les putains, le militarisme et les marchands de canons que le lendemain même, [67] sous les rires et les quolibets, entre deux gendarmes, il était reconduit à l'avant et que, de toute la guerre, on ne le revit.

Si la Demoiselle, Candasse, ses frères et ses sœurs pleurèrent, personne ne s'en aperçut.

Mais ce fut, en ces temps héroïques, le dernier grand éclat de rire du petit village de Bourgondie.

## CHAPITRE VI LE SORT LE PLUS BEAU

Dans cette atmosphère de marche triomphale en direction du meilleur des mondes possibles, à l'entrée du troisième hiver, on s'aperçut soudain que les Bulgares germaniens occupaient toujours un bon tiers de la Franconie.

C'était là une chose à laquelle on n'avait, jusqu'alors pas pris garde: les Franconiens, qui aimaient bien leur Patrie, - jusqu'à envier de mourir pour elle, précisait une chanson, - en ignoraient la géographie. Au village, les nouvelles [70] des opérations militaires qui arrivaient par le *Petit Burgondien* et la *Croix de Burgondie*, à travers les commentaires enthousiastes de M<sup>me</sup> Panglosse et du curé Panouillon, situaient indifféremment toutes les batailles "sur le front". De temps à autre, il y était bien question de villes dont les noms étaient à consonance franconienne, mais, dès le début des hostilités, les gens du gouvernement n'avaient pas caché que l'ennemi avait réussi à pénétrer en Franconie. D'autre part, cela n'impliquait pas que le front fût plus loin de la frontière par la topographie qu'il ne l'était par l'étymologie. Et ni M<sup>me</sup> Panglosse, ni le curé Panouillon n'avaient jamais jugé nécessaire ou simplement utile de donner d'autres précisions sur le sujet.

- Ils n'iront pas plus loin, avaient déclaré les gens du gouvernement.

- On les aura, n'avait pas manqué de ponctuer le grand État-major franconien.

- Ils n'iront pas plus loin, on les aura, s'étaient empressés de répercuter en chœur M<sup>me</sup> Panglosse et le curé Panouillon.

On ne les avait pas encore eus, certes, mais il était évident qu'ils n'étaient pas allés plus loin et ceci avait suffi à la fois pour entretenir la confiance dans les gens du gouvernement et pour prévenir toutes les curiosités. Quant au reste, on ne se posait pas de problème : si, en près de trois années, ils n'avaient pu aller plus loin, c'était bien la preuve qu'on les aurait un jour ou l'autre et que ce n'était qu'une question de temps.

Sur la mort pour la Patrie, on n'était guère mieux renseigné et pas plus inquiet. La chanson disait que c'était un sort enviable et on était d'au[71]ant moins porté à mettre cette opinion en doute que *La Croix de Burgondie* et le *Petit Burgondien* donnaient aux batailles de l'avant une physionomie en permanence fort rassurante: nos vaillants petits soldats mettaient régulièrement l'ennemi en déroute et, régulièrement, lui infligeaient de très lourdes pertes en matériel et en vies humaines. Des morts franconiens, jamais il n'était plus question que s'il n'y en avait pas. Étrange coïncidence: des combattants que le village avait fournis à l'avant, aucun n'avait encore été touché, ni mortellement, ni même légèrement. Sans doute n'en était-il pas de même dans tous les villages: on le pensait bien et, parfois, on l'entendait dire, mais, d'une part, c'était la rumeur et on savait le crédit qu'on peut faire à la rumeur; de l'autre, quand il était prouvé que la rumeur n'avait

pas menti, on pensait que certains villages avaient beaucoup de chance. Même, on avait un peu peur qu'autour du clocher, la mort pour la Patrie restât, jusqu'à la fin, une clause de style.

C'est vers le milieu du troisième été que s'était produit l'événement révélateur.

Depuis un certain temps, les Bulgares germaniens donnaient des signes évidents de lassitude et de découragement. M<sup>me</sup> Panglosse et le curé Panouillon, dont les sources étaient sûres, racontaient qu'outre les cuisantes défaites qu'ils subissaient sans arrêt, leur situation alimentaire était catastrophique: sur certains points du front, il suffisait que les soldats franconiens, de loin, leur montrassent des tartines pour obtenir leur reddition sans condition. C'est vraisemblablement de cette situation que s'émut leur grand État-Major [72] et sans doute voulut-il tenter d'obtenir une décision militaire avant qu'ils se fussent car, un jour, celui des Franconiens avaient appris qu'ils préparaient une grande offensive et massaient tous leurs moyens sur un point du front.

- Ils ne passeront pas, déclara énergiquement le général franconien qui reçut mission de parer à cette manœuvre du désespoir et dont on ne sut que vingt ans plus tard, au prix d'une autre guerre, qu'il était un félon d'une rare perfidie.

Et, sans perdre de temps, il mit en place le dispositif de protection: bardée de fer, toute la jeunesse franconienne fut portée sur le même point du front.

Ce fut une bataille de géants.

Ils ne passèrent pas, mais, des morts pour la Patrie, il y en eut pour satisfaire l'envie de toute la Franconie et le petit village eut enfin le sien: le Marcel.

Le Marcel était un tout jeune homme. Il venait d'avoir vingt ans, il n'avait pas encore eu le temps de décider s'il serait Guelfe ou Gibelin, et, comme on disait alors, il était sous *les drapeaux* pour le service, depuis quelques mois à peine, lorsque fut décrétée la mobilisation qui n'était pas la guerre. Il avait pris la chose du bon côté:

- Peut-être y en a-t-il pour plus de six mois, s'était-il dit, mais, de toutes façons, je suis ici pour trois ans. Et dans trois ans...

Pour le reste, tous les problèmes de la vie se résumaient à ses yeux dans une grande fille sombre, la Marie, qui était sa promise et sur laquelle les troupes de passage avaient réalisé l'unanimité [73] dans ce raccourci saisissant: bien roulée, mais couverte d'ardoises, hélas!

Les colères, les indignations, les emportements ou les enthousiasmes de son temps ne l'atteignaient pas et l'indifférence souriante qu'il affichait à leur endroit, on avait tout de même eu assez de perspicacité pour la mettre sur le compte de la Marie, ce qui faisait qu'on n'avait jamais songé à la lui reprocher et qu'on ne l'en aimait que mieux.

- Pêché de jeunesse, disait-on avec des airs entendus, ça lui passera.

Dans la guerre, il avait, au surplus, trouvé le moyen d'être aux premières loges depuis le premier jour, d'y conquérir des éloges et des décorations qui lui avaient valu la réputation de héros. A ce titre, il eût pu se permettre bien des licences avec les conventions et les usages: il ne le faisait que modérément, on lui en était reconnaissant et, à celles qu'il prenait, on trouvait toujours beaucoup de grâce.

Un soir, au cours de sa seconde permission de détente, quelqu'un ayant, pour lui faire plaisir, mis la conversation sur l'aventure encore toute chaude du Tonkinois, au milieu des commentaires unanimement désobligeants, il avait négligemment laissé tomber :

- Le Tonkinois, c'est entendu, c'est le Tonkinois, mais c'est quelqu'un.

Et personne n'avait insisté.

Pendant ses permissions de détente, d'ailleurs, il avait assez de ses vieux à aider et de la Marie à consoler: il ne recherchait pas d'autre compagnie et on ne le voyait jamais, ni dans l'un, ni [74] dans l'autre des deux débits de boissons, ou colporter ses exploits de maison en maison, comme faisaient les autres.

- Il n'y a vraiment pas de quoi être fier, il, si on lui en faisait la remarque, la guerre, m'en parlez pas.

Et il passait à autre chose.

Au curé Panouillon qui voulait à toute force le mettre sur le sujet, il avait un jour répondu

- A quoi bon ? Vous en savez plus que moi...

Et à M<sup>me</sup> Panglosse qui revenait à la charge :

- Si vous voulez que je vous dise, sans cette saloperie, la Marie et moi on serait mariés à l'heure qu'il est, c'est tout ce que je sais.

Ils se l'étaient l'un et l'autre d'autant plus volontiers tenu pour dit que ces boutades, dans lesquelles on avait voulu voir des allusions, avaient fait le tour du village dans un cortège de rires qui frisaient la complicité.

Pendant sa toute dernière permission, deux jours de suite, il était allé prêter la main à la Demoiselle vraiment débordée par le travail: c'était dans sa manière et personne n'en avait été surpris, ni choqué. Fut aussi déclaré dans sa manière quand on l'apprit, ce qu'il avait cru devoir dire affectueusement à Candasse en le quittant:

- T'en fais pas, va, ils te le redonneront, ton père: il a plus de chance que moi.

De fait...

Tombant sur le Marcel, la mort pour la Patrie prit tout de suite un sens qu'on ne soupçonnait pas. Le lecteur comprendra aisément qu'il en eût été [75] différemment s'il se fut agi d'un autre: du Tonkinois, par exemple.

Il n'y eut pas de funérailles: la Patrie ne rendant pas la monnaie, il n'y avait point de cadavre à porter en terre.

Mais il y eut une messe solennelle.

L'église, tendue de noir et abondamment décorée de drapeaux en berne, était pleine à craquer de toute la population civile et militaire du village. Au premier rang, écrasés par tant d'honneur, les deux vieux dont le Marcel était le fils unique, la parenté et, en bout, la Marie éplorée et plus sombre que jamais. Derrière, chamarré de décorations, le représentant du Préfet qui était venu pour apporter les condoléances des gens du gouvernement, des officiers en tenue d'apparat, puis, tout venant, le menu fretin.

Dans le transept, un catafalque géant avait été dressé, deux larges bandes tricolores faisaient une croix par-dessus le drap mortuaire aux larmes d'argent. Au pied, faisant face à l'assistance, deux petites filles, tout de blanc habillées, tenaient une énorme couronne de fleurs artificielles dont la suscription résumait la situation: "Mort au champ d'honneur".

On avait voulu que ce fût grandiose.

Figure de proue de ce funèbre vaisseau, droite, les yeux au ciel et comme défiant l'adversité, éclipsant le curé Panouillon et ses servants dans leur tenue de cérémonie, M<sup>me</sup> Panglosse se tenait dans le chœur, au milieu des enfants d'âge scolaire. Juste avant le *Libera me*, elle leur fit un signe et on entendit :

[76]

"Ceux qui, pieusement, sont morts pour la Patrie,

"Ont droit qu'à leur cercueil..."

C'était la maladresse à ne pas commettre -. instinctivement, la foule qui était là et qui priait voulut tourner les yeux vers le cercueil et, soudain, elle réalisa que ce qui était au rendez-vous c'était seulement un catafalque. Un silence lourd et gêné couvrit la voix des enfants.

Quand ils se furent tus, un clairon qu'un autre maladroit avait placé au fond de l'église modula d'abord trois sons longs, lugubres, qui déchirèrent les tympanes, puis sonna *Aux champs* : le silence en devint plus lourd encore, plus gêné, insupportable.

Pris de court, le curé Panouillon expédia le reste de l'office.

A la sortie, l'absence de corbillard souligna de nouveau l'absence de cercueil qui avait pesé sur toute cette cérémonie et le tragique de la situation atteignit à son paroxysme : on réalisa brusquement que les deux pauvres vieux n'avaient plus rien et pas même une tombe à fleurir. A cette seule pensée, on fut atterré et, en un clin d'œil, la place de l'église se vida, chacun, civil ou militaire, s'en étant comme sauvé pour échapper à une étreinte. Lorsque, quelques instants plus tard, M<sup>me</sup> Panglosse et le curé Panouillon y firent leur apparition après avoir tout remis en ordre, ils ne furent pas surpris de n'y plus trouver que les deux vieux et la Marie qui n'en pouvaient plus et n'arrivaient pas à se défaire du représentant du Préfet : celui-là n'avait rien compris.

[77]

Ils le reconduisirent à sa voiture : les deux vieux et la Marie purent enfin rentrer chez eux.

Restés seuls, M<sup>me</sup> Panglosse et le curé Panouillon se regardèrent :

- La cote du sort le plus beau est tombée bien bas, risqua timidement M<sup>me</sup> Panglosse.

- Elle remontera, répondit le curé Panouillon, la Franconie est la fille aînée de l'Église, le Dieu des armées y pourvoira.

- Hum, fit M<sup>me</sup> Panglosse.

Mais le temps était à l'orage et, dans la crainte de rompre l'unanimité qui avait, jusque-là, été la garantie de leur crédit commun, elle n'insista pas.

Elle ne croyait d'ailleurs pas si bien dire.

D'abord, on avait voulu savoir où se trouvait exactement ce fameux champ d'honneur sur lequel le Marcel était mort et, correctement placé sur la carte générale de la Franconie, le point noir n'avait rassuré personne.

Ensuite, à quelque temps de là, fier de son succès, le général qui, au prix d'on ne sait combien de Marcel, avait empêché les Bulgares germaniens de passer, s'était mis en tête de montrer son savoir-faire et avait organisé une contre-offensive. Ce fut une nouvelle bataille de géants. Il y eut une nouvelle vague de morts pour la Patrie qui, cette fois et fort heureusement, n'atteignit pas le village : ainsi fut-il surtout prouvé,

non seulement qu'ils occupaient en Franconie des positions fort avancées, mais encore que ces positions étaient inexpugnables.

[78]

Cette dernière aventure ruina irrémisiblement le crédit de Mine Panglosse et du curé Panouillon qui, dès lors, n'éprouvèrent plus le besoin de se rencontrer: si cela leur arriva encore, ce ne fut plus qu'accidentellement, et seulement pour bonjour-bonsoir.

Il n'y eut plus de commentaire commun.

Et c'est ainsi qu'au seuil du troisième hiver, les âmes livrées à elles-mêmes partirent à la dérive.

**CHAPITRE VII**  
**RUSSIENS, FRANCONIENS ET BULGARES**  
**GERMANIENS. - LA FIN DE LA GUERRE**  
**ET LE RETOUR DES GUERRIERS.**

On n'avait pas revu le Tonkinois, mais il écrivait des lettres: deux par mois, - plus, il n'avait pas le droit. Dans la toute première, il expliquait qu'on l'avait envoyé

dans un endroit - il ne précisait pas davantage mais l'enveloppe portait le timbre du Ministère de l'Intérieur, Direction de la Sûreté générale - où la vie était très dure, qu'il était étroitement surveillé, assez peu nourri, qu'il devait beaucoup travailler et qu'il en avait pour cinq ans, mais que, du moins, il était à l'abri de tous les accidents de la [80] guerre. Il demandait encore pardon aux siens de l'emportement qui l'avait conduit là, qui les avait placés dans une situation matérielle difficile en ce qu'il entraînait la suppression de l'allocation mensuelle et qui était d'autant plus impardonnable que, quelque temps après, les gens du gouvernement avaient décidé de renvoyer dans leurs foyers les pères de cinq enfants et plus, ce qui était son cas. Pour terminer, il demandait aux enfants d'être bien gentils avec leur maman et plus spécialement à Candasse de l'aider autant qu'il pourrait et de bien travailler en classe. Suivait une adresse compliquée où on pourrait lui écrire, - pas plus de deux fois par mois non plus et en évitant soigneusement toutes appréciations qui pourraient être considérées comme subversives.

La lettre était arrivée ouverte: sous le timbre du Ministère de l'Intérieur, deux cachets rouges attestaient que son contenu avait été lu, à la fois par la censure de l'administration pénitentiaire et par la censure militaire.

Candasse comprit que son père était en prison et la Demoiselle comprit qu'il avait compris: un ange passa qui emporta sur son aile le serment que, face à face et sans oser se regarder, ils échangèrent par la pensée, de garder chacun pour soi cette terrible découverte. Leur expérience des choses de ce monde n'allait pas jusqu'à se représenter que les journaux en avaient parlé et que, déjà, tout le village était fixé sur ce point. Une chose, cependant, inquiétait Candasse: s'il se référait aux discours qu'il avait entendu tenir par M<sup>me</sup> Panglosse, la prison était un lieu où on envoyait les malfaiteurs et, comme il ne pouvait [81] pas croire que son père était un malfaiteur, il en conclut qu'on y envoyait aussi les honnêtes gens et il douta de M<sup>me</sup> Panglosse.

Les lettres qui suivirent furent beaucoup plus laconiques: la vie est toujours aussi dure... je vais très bien... on en sortira... faites pour le mieux mais ne vous tuez pas au travail... les enfants doivent suivre attentivement et assidûment les cours de M<sup>me</sup> Panglosse, c'est important. Tenez-moi bien au courant de tout ce qui se passe à la maison.

On les eût dites stéréotypées.

Jamais il ne s'enquit des nouvelles de la guerre dont on savait pourtant qu'il n'était pas tenu au courant.

La Demoiselle lui ayant un jour demandé s'il fallait lui envoyer de l'argent ou des colis et ce qui lui ferait plaisir, il avait refusé en termes si catégoriques qu'elle les avait trouvés durs et n'avait osé insister: il était nourri, logé, blanchi, disait-il, ne manquait de rien et elle devait seulement veiller à ce qu'il en fût de même d'elle et des enfants.

C'est la mort du Marcel qui avait ramené l'intérêt sur le Tonkinois par les questions qu'on ne pouvait manquer de se poser sur les raisons pour lesquelles, au cours de sa toute dernière permission, il avait, deux jours durant, prêté la main à la Demoiselle: ce geste auquel personne, jamais, n'avait songé, prit très rapidement les proportions d'un reproche posthume et, sur ses mobiles comme sur sa signification, on se perdit en conjectures dont la plupart relevaient de l'ésotérisme.

[82]

Comme pour le maintenir dans l'actualité, tous les jours, les deux pauvres vieux qui n'avaient plus rien et quelquefois la Marie passaient à la ferme du Tonkinois: ils voulaient entendre, et ils ne se lassaient pas de faire répéter, tout ce que le Marcel avait dit et tout ce qu'il avait fait pendant ces deux longues journées. C'était leur façon de retrouver sa présence et de la perpétuer. La Demoiselle, qui le comprenait, recommençait tous les jours la même histoire: jamais elle n'y ajoutait un détail, mais ils y trouvaient chaque fois quelque chose de nouveau. Le vieux hochait tristement la tête, la vieille essuyait une larme et ils partaient. C'était devenu un rite.

Chacun avait voulu prendre toute sa part de cette grande douleur et c'est ainsi que, l'un ou l'autre, cherchant chaque jour à se rencontrer avec les vieux chez la Demoiselle, les ponts s'étaient rétablis entre elle et le village. En se multipliant, ces contacts firent qu'un peu d'aide lui vint d'un peu partout, sous une forme ou sous une autre, et qu'à la fin du troisième hiver, la protestation indignée du Tonkinois à l'occasion de sa seule et unique permission de détente était généralement considérée comme un acte de courage, téméraire et peut-être déplacé, mais qui, à coup sûr, ne méritait pas la prison.

Un jour, comme les travaux des champs allaient recommencer, l'État-major des troupes de passage lui envoya un homme qui lui était affecté pour la durée du séjour de la formation au village.

Les troupes de passage étaient, elles-mêmes, bien différentes de ce qu'elles avaient été. La contre-offensive du célèbre général avait consommé à peu [83] près toute la jeunesse de Franconie. On ne voyait plus monter vers l'avant ou en redescendre que des vieux, des mal bâtis, des mal portants récupérés au hasard des circonstances. Ils s'interrogeaient sur leur sort, ils étaient tristes et beaucoup moins entreprenants. Il y eut moins de cocus, le village tout entier rentra en lui-même. La Demoiselle put garder l'homme et, dans la suite, tous ceux qui lui succédèrent.

Candasse, lui, put de nouveau fréquenter assidûment le sanctuaire de M<sup>me</sup> Panglosse ainsi que le désirait son père. Il appréhendait mais, dès le premier jour, elle le prit en affection: il en fut surpris mais heureux. Pour qu'il n'y eût point de jaloux, la Demoiselle avait voulu qu'il retournât au catéchisme, mais le curé Panouillon fut beaucoup plus réservé: il avait ses raisons et ces raisons étaient nobles.

Dans les premiers jours de la guerre, un des princes de l'Église avait déclaré dans une tempête d'applaudissements: "*Je pense que ces événements sont heureux. Il y a quarante ans que je les attends. La Franconie se refait et, selon moi, elle ne pouvait se refaire que par la guerre qui Purifie.*" Le curé

Panouillon était alors bien de cet avis et, contre vents et marées, il l'était resté. Maintenant, il pensait que si tous les hommes étaient, comme le Tonkinois, passés du doute à la révolte, fût-ce sur des objectifs limités, il n'y eût peut-être pas eu de guerre et que la Franconie se fût trouvée à jamais exclue de toute possibilité de purification. Il voulait donc bien ne rien faire qui compromît le retour de la brebis égarée au bercail, mais ce retour supposait une absolution elle-[84] même conditionnée par le repentir et la pénitence. Or, si le Tonkinois faisait pénitence, rien n'indiquait qu'il était entré dans les voies du repentir. Ainsi s'expliquait sa circonspection à l'endroit de Candasse.

Les références de M<sup>me</sup> Panglosse étaient beaucoup moins solides : le bel adjudant était célibataire et elle s'en était éprise. Lui l'avait d'abord pris sur le mode badin et c'est encore sur le mode badin que, très longtemps après avoir quitté le village pour l'avant, il lui avait envoyé une carte commémorative sur laquelle on eût dit qu'il avait eu soin de ne pas mentionner son adresse. Elle en pleura. Un beau jour, il fut nommé lieutenant et, au cours de la permission de détente qui suivit, il voulut lui faire admirer ses galons fraîchement cousus. C'était quelque temps après que la contre-offensive du célèbre général eût échoué ; sur la tombe du Marcel, la terre était encore toute fraîche et cela créa une atmosphère : depuis, ils échangeaient, pour le bon motif, des lettres enflammées et M<sup>me</sup> Panglosse pensait que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si la guerre prenait fin. Avec le recul du temps, la figure du Tonkinois lui apparaissait sous les traits sympathiques des précurseurs et c'est à Candasse qu'elle le témoignait.

Ainsi les prises de positions de M<sup>me</sup> Panglosse et du curé Panouillon recommencèrent-elles à diverger. Ils n'éprouvèrent point le désir de se rencontrer pour en débattre et, pendant un certain temps encore, ils se comportèrent, l'un vis-à-vis de l'autre, comme si de rien n'était. Il n'y parut donc point.

[85]

A la fin de l'été, cependant, ils étaient en opposition irréductible et il ne fut plus possible de le cacher. A l'avant, les choses n'allaient pas mieux : les Bulgares germaniens paraissaient toujours aussi solidement installés sur leurs positions, mais, par contre, un bruit courait selon lequel des formations franconiennes entières avaient refusé de combattre. Contre ces formations, les gens du gouvernement avaient, disait-on, pris de terribles mesures de représailles, parmi lesquelles la décimation. On parlait bien d'une nouvelle contre-offensive, mais, de jour en jour, on la reportait. Au village, on n'en voyait plus la fin. Le Tonkinois l'avait bien dit en partant pour la guerre :

- Ces histoires-là, on sait quand elles commencent...

Et ces simples paroles prenaient les proportions d'une sombre prophétie.

Enfin, un grand personnage de la République parla d'une paix blanche.

M<sup>me</sup> Panglosse applaudit des deux mains.

- Dieu permet, rétorqua le curé Panouillon, que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se punissent les unes les autres du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité. Les Franconiens doivent profiter de cette permission pour punir les Bulgares germaniens. La Franconie reste la fille aînée de l'Église, on les aura !

...les pieds gelés, l'hiver prochain, répondit quelqu'un.

M<sup>me</sup> Panglosse marquait un point. Mais, quelques jours après, *Le Petit Burgondien* et la *Croix* [86] de *Burgondie* annonçaient que le grand personnage de la République avait été mis en prison et qu'on avait fusillé quelques espions.

A son tour, le curé Panouillon triompha.

- Les gens du gouvernement savent ce qu'ils font, se mit-il à colporter de maison en maison, les espions sont hors d'état de nuire, il faut maintenant se garder des défaitistes qui sont tout aussi dangereux.

Et on comprenait qu'il visait M<sup>me</sup> Panglosse.

- Le curé est un nécrophage, ripostait celle-ci dans un tour de village qu'elle faisait en sens inverse; depuis qu'il naît moins de monde, il voudrait bien rattraper en messes solennelles ce qu'il perd sur les baptêmes.

Cet argument était sans réplique et, à quelques rares exceptions près, on penchait discrètement mais ostensiblement pour M<sup>me</sup> Panglosse.

Le curé Panouillon en souffrait désespérément.

Ils ne se saluèrent plus.

On en était là, au seuil du quatrième hiver, et on ne savait plus à quel saint se vouer quand, par un de ces matins mornes comme ils l'étaient tous, à la manière d'une traînée de poudre, la nouvelle se répandit dans toute la Franconie: les Russiens, alliés des Franconiens dans la guerre, s'étaient révoltés contre les gens de leur gouvernement, et les avaient remplacés par d'autres dont le premier soin avait été de signer séparément la paix avec les Bulgares germaniens.

Au village, on se vit perdu.

Les Russiens étaient un grand peuple, mais un peuple singulier. A l'Est de la Bulgarie germa[87]nienne, ayant une frontière commune avec elle, ils vivaient sur un territoire grand dix fois comme la Franconie et ils étaient cent cinquante millions. Ils habitaient dans des maisons de bois et ils cultivaient une terre ingrate sous un climat rigoureux, avec des moyens rudimentaires, pour le compte de seigneurs dont ils n'avaient jamais réussi ou pensé à se débarrasser. L'industrie leur était à peu près inconnue et ils étaient pauvres. Ils avaient une armée d'un autre âge, mais ils n'avaient pas de chemins de fer et leurs routes étaient des pistes à peine praticables. Sur cette masse de paysans misérables, asservis, taillables et corvéables à merci, qui se souciaient assez peu de leur condition, une toile d'araignée de satrapes locaux, conseillés par des prêtres et coiffés par un despote absolu, exerçaient un pouvoir discrétionnaire et vivaient dans l'opulence en de confortables châteaux ou palais de bonne pierre.

Or, en Franconie, les gens du gouvernement avaient toujours été fortement impressionnés par ces cent cinquante millions de Russiens, et leur frontière commune avec la Bulgarie germanienne. Sur cette double considération, ils avaient échafaudé toute une stratégie: en cas d'attaque de ceux-ci contre la Franconie, ceux-là les pourraient prendre à revers et ils étaient cent cinquante millions!

- Un rouleau compresseur, disaient-ils.

Lorsque le Grand Lorrain lui expliqua que, dans une guerre de ce genre, la victoire était certaine, le despote de l'Est convint qu'il y avait beaucoup à y gagner, mais il émit un doute:

- Mes armées gagneraient à être modernisées [88], si j'avais de l'argent pour les mettre à la hauteur de la situation, la victoire serait plus certaine encore.

- Qu'à cela ne tienne, répondit le Grand Lorrain, de l'argent, nous en avons.

Et, sur un signe de lui, tous les journaux de Franconie proclamèrent le même jour que l'Empereur des Russiens était un grand ami des Franconiens, qu'en même temps il était aussi un grand ami du progrès et que, momentanément gêné aux entournures, il avait besoin d'un peu d'argent pour faire des routes, des chemins de fer et équiper son pays en usines qui extrairaient du sol de son immense pays les ressources dont il était d'une exceptionnelle richesse. La Franconie se devait... D'ailleurs, il paierait un gros intérêt.

- Drôle d'ami pour une République, dirent quelques-uns.

On ne les entendit point.

- Ses peuples l'appellent leur Petit père, tellement il est bon pour eux, leur avait fait rétorquer le Grand Lorrain par ses journaux.

C'est ainsi que les Républicains Franconiens se saignèrent aux quatre veines pour envoyer de l'argent au despote de l'Est.

Mais, au jour J, le rouleau compresseur était resté en panne. De l'argent des Franconiens, le despote de l'Est avait gardé pour lui la plus grosse part et il avait partagé le reste entre ses satrapes: de concert, ils avaient mené plus grand train encore et les cent cinquante millions de Russiens s'étaient jetés sur les Bulgares germaniens pieds nus, en loques et armés de simples bâtons. Il avait suffi à ceux-ci d'un mince rideau de troupes pour [89] les contenir et, le gros de leurs forces, ils l'avaient pu porter à l'Ouest contre la Franconie.

C'est seulement au seuil du quatrième hiver que les Russiens avaient réalisé le mécanisme de l'opération: dans un pays qui est grand et qui n'a ni routes, ni chemins de fer, les nouvelles vont forcément moins vite. Elles allèrent d'autant moins vite que les Russiens n'avaient presque pas de journaux et que, pour la plupart, ils ne savaient pas lire. Quand ils surent enfin ce que leur Petit Père et ses satrapes avaient fait de l'argent des Franconiens et qu'ils n'avaient cependant pas hésité à les jeter dans de telles conditions dans une telle aventure, ils les trucidèrent et se choisirent un gouvernement qu'ils chargèrent de demander la paix aux Bulgares germaniens.

Dans leur attitude, il y avait donc deux choses à considérer: la Révolution et la Paix.

M<sup>me</sup> Panglosse y vit surtout la Paix:

- Pas si bêtes que nous les Russiens, dit-elle, ils font cette année ce que nous avons refusé de faire l'an dernier. En plus, nous sommes maintenant dans de beaux draps car nous ne pourrions plus le faire. Et si les Franconiens se révoltent à leur tour... Même si une paix blanche n'est plus possible, ajoutait-elle, peut-être serait-il tout de même bon de s'enquérir si ce qu'il faudrait donner aux Bulgares germaniens ne serait pas, en définitive, moins coûteux, qu'au train où vont les choses, les vies humaines et les destructions en tous genres que suppose la poursuite des opérations dans un but de plus en plus aléatoire.

Le curé Panouillon ne voyait que la Révolution et il n'était pas de cet avis.

[90]

- Ils ont des couteaux entre les dents et ils mangent les petits enfants, disait-il. C'est à cela qu'on en vient quand on s'insurge contre l'ordre établi et c'est pourquoi Dieu ne le permet pas. Une poignée de bandits soudoyés par les Bulgares germaniens ont fait cela et, pour de l'argent, montent la plus vaste et la plus

criminelle entreprise de trahison de tous les temps. Il faut s'attendre à tout de la part des bandits. D'abord, ils ont annoncé qu'ils ne rendraient pas l'argent qu'on leur avait prêté. Que ceci nous serve de leçon: nous avons aussi en Franconie des individus qui s'abritent derrière le masque des honnêtes gens, et qui recevraient volontiers des Bulgares germaniens les trente deniers de Judas, ajoutait-il perfidement. Prions, mes frères, prions...

On l'écoutait mais on n'en pensait pas moins. Parfois même, on lui laissait entendre que s'il était possible de retrouver la paix comme le voulait M<sup>me</sup> Panglosse sans que les petits enfants fussent mangés, cela ferait une honnête moyenne et que l'ordre établi n'en souffrirait guère. Même si les Russiens ne rendaient pas l'argent prêté: on en était à un point où c'était la vie qu'il fallait sauver et, pour la sauver, on ne devait pas regarder à la perte d'un peu d'argent.

Alors, il s'énervait :

- On ne retrouvera la paix que par la défaite des Bulgares germaniens, s'entêtait-il. Jusqu'au bout, il faut maintenant faire la guerre jusqu'au bout !

Puis, après avoir marqué un temps

- Celle-là...

[91]

Celle-là, c'était M<sup>me</sup> Panglosse. Un soir, il la rencontra inopinément et, perdant tout contrôle de lui-même, il voulut la narguer

- Bolchevik, persifla-t-il.

- Va donc, eh, sale Corbeau, répliqua l'autre.

Et désormais ils furent à couteaux tirés comme aux plus beaux jours de la grande querelle.

Il se rendit compte de sa maladresse. Les troupes de passage étaient de plus en plus mal en point et démoralisées. Les permissionnaires en détente revenaient maintenant, hâves, sales, barbus, pouilleux, dépenaillés, et racontaient sur ce qui se passait à l'avant des choses horribles.

- Les Bulgares germaniens? Des types comme nous, disaient-ils parfois, quand on s'étripe pas, on se parle, on se passe du tabac d'une tranchée à l'autre...

Sur les Russiens, ils étaient catégoriques

- Ils ont su y faire. Et pourquoi qu'on ne la signerait pas nous aussi, la Paix? Qui sait maintenant pourquoi on se bat? Question de fric, y en a qui "se sucent", si on la crève! Et chez les Russiens, y en a plus, c'est toujours ça!

Les femmes et les vieux qui allaient encore au canton pour l'indispensable en rapportaient des sons de cloches analogues: dans toutes les villes de Franconie, des journaux de plus en plus nombreux circulaient clandestinement qui affirmaient que les Russiens étaient en train de construire le meilleur des mondes possibles, que cette guerre n'avait jamais eu de sens, que Franconiens et Bulgares germaniens se battaient surtout pour emplir les Coffres-forts des industriels et qu'il fallait de toute urgence rétablir des relations internationales [92] normales. Ils prétendaient même que dans certaines villes où d'importantes usines travaillaient pour la défense nationale, les affectés spéciaux s'étaient mis en grève à plusieurs reprises. Et qu'ils appelaient les ouvriers des villes et les paysans des campagnes à s'unir pour faire eux aussi la Révolution.

Au village, on se méfiait des ouvriers des villes et on n'était pas pour la Révolution qui risquait de conduire les petits enfants tout droit à la rôtissoire, mais on souscrivait de grand cœur à tout le reste et les exhortations du pauvre curé Panouillon tombaient dans le désert.

On ne signa pas la Paix : tout en disputant sur le point de savoir si oui ou non les Russiens étaient en train de construire le meilleur des mondes possible, on se battit encore pendant une longue année. Durant cette année, les gens du gouvernement firent une chasse impitoyable aux défaitistes et les prisons s'emplirent. Chacun se méfiait de son voisin et on ne discuta bientôt plus qu'en sourdine. Enfin, au seuil du cinquième hiver, alors qu'on ne s'y attendait pas et qu'on ne voyait plus de raison pour que cela finît, les Bulgares germaniens hissèrent le drapeau blanc et firent savoir qu'ils étaient prêts à déposer les armes sans conditions.

\_ Enfin! dit M<sup>me</sup> Panglosse en pensant à son bel adjudant dont une récente lettre lui avait appris qu'après ceux de lieutenant, il venait de gagner les galons de capitaine.

- Victoire! s'écria le curé Panouillon en se rengorgeant.

Enfin! soupira le village qui ne voyait pas bien de quelle victoire il s'agissait, tout le monde y étant, à l'exception des deux débitants de boissons, plus pauvre qu'avant.

Les hommes revinrent: à chacun, les gens du gouvernement avaient fait cadeau d'un bel habit marron:

- Pour être marrons, ça c'est sûr, disaient-ils, on l'est mais on le savait!

Et ils se répandaient en imprécations et en anathèmes contre le Grand Lorrain, les gels du gouvernement, les généraux, les officiers, les parvenus qui avaient bâti des fortunes sur leurs misères et leurs souffrances. Une autre chose était sûre aussi et c'est qu'on ne les y prendrait plus!

- Ah! les salauds, ajoutaient-ils en manière de conclusion, qu'ils y reviennent!

- C'est la der des der, leur répondaient les salauds en question, pour les apaiser. Maintenant rien ne s'oppose plus à la justice universelle, nous allons entrer dans le meilleur des mondes possibles...

- Pas dommage, firent-ils.

Et ils le crurent.

Le Tonkinois revint quelques six ou huit mois après les autres, à l'expiration de sa peine: on pressentait qu'il aurait des choses substantielles à dire et on l'attendait avec impatience.

Le soir de son arrivée, il y eut du monde à la ferme: personne ne manquait, pas même le curé Panouillon.

- C'est parce que les Bulgares germains ont suivi l'exemple des Russiens et se sont révoltés, dit-il, que les gens de leur gouvernement ont été [94] obligés de demander un armistice et que la Paix a pu être retrouvée. Il faut être reconnaissant aux Russiens d'avoir donné cet exemple. Pour le reste, je crois sincèrement qu'ils sont en train de construire le meilleur des mondes possibles et que notre devoir est de les soutenir moralement...

Candasse buvait les paroles de son père.

- Sainte mère de Dieu, s'écria le curé Panouillon épouvanté.

Dans l'assistance, il y eut un remous.

M<sup>me</sup> Panglosse éclata de son rire clair d'autrefois et il y eut un autre remous.

Puis on se sépara sans conclure.

Mais tout le monde avait compris qu'on ne tarderait pas à se retrouver entre Guelfes et Gibelins comme devant.

## CHAPITRE VIII LA VOCATION DE CANDASSE

On se retrouva, en effet, très vite face à face et plus irréductiblement que jamais : le temps de procéder à l'inventaire des dégâts et de remettre tout en ordre.

Tout le monde fut d'accord pour convenir que la mort du Marcel était le plus important de ces dégâts. Les gens du gouvernement ayant décidé que des monuments devaient être élevés dans toutes les communes de Franconie, à la mémoire de ceux qui étaient morts au champ d'honneur, on trouva l'idée heureuse et on en éleva un sur lequel on inscrivit le seul nom du Marcel. Il y eut encore [96] une messe solennelle pour l'inauguration, mais la moitié seulement du village entra dans l'église, tandis que l'autre moitié attendait sur la place la fin de la cérémonie. Puis, drapeau en tête, tout le monde se rendit au monument au pied duquel un homme politique venu du canton prononça un discours qu'on fut unanime à déclarer un peu trop patriotard, tout de même. Le soir, la moitié qui n'était pas entrée à l'église se donna rendez-vous dans l'un des deux débits de boissons où, jusqu'à une heure avancée de la nuit, elle maudit la guerre dans les vapeurs d'alcool et la fumée du tabac. L'autre moitié témoigna évidemment du même état d'esprit dans les mêmes formes, mais dans l'autre débit.

Le dispositif de combat était en place.

Quelques mois après le Marcel était oublié : toutes les fermes avaient repris leur allure d'avant la guerre et on pensait qu'au fond, le village s'en était tiré à bon compte. La Franconie avait laissé près de deux millions de morts dans la bagarre et on savait que, dans les autres villages, les listes étaient longues sur les monuments.

Entre temps, M<sup>me</sup> Panglosse avait régularisé sa situation sentimentale : civilement. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase : la moitié du village applaudit, l'autre cria au sacrilège. Le soir, il n'y eut de monde que dans l'un des deux débits de boissons, les habitués de l'autre ayant décidé de se recueillir chacun chez soi. Sur le coup de minuit, on entendit, pour la première fois depuis longtemps, *Le grenadier de Flandres* dans la rue principale. Et, le lendemain matin, ouvrant sa porte pour aller sonner l'Angélus, le curé Panouillon, [97] qui ne s'y attendait plus, faillit tomber de toute sa hauteur en apercevant M<sup>me</sup> Panglosse qui ouvrait ses volets dans la même tenue, avec les mêmes gestes et le même rire qu'autrefois.

L'unanimité se réalisa encore sur une constatation : M<sup>me</sup> Panglosse - on continua de l'appeler ainsi - avait beaucoup plus de chance que deux ou trois penelles du village qui avaient laissé leur innocence dans la bagarre et qui s'étaient retrouvées, chacune avec un bâtard sur les bras, pour fêter la victoire.

Après, ce fut fini, tous les ponts furent coupés.

Les foires du lundi reprirent : de nouveau, on y partit en fanfare et on en revint en ribote.

Sur cette toile de fond, la grande question qui opposa Guelfes et Gibelins fut, on s'en doute, de savoir si, vraiment, les Russiens étaient en train de construire le meilleur des mondes possibles, et s'il fallait suivre leur exemple. M<sup>me</sup> Panglosse et le curé Panouillon restaient au centre du débat, cela va de soi, et tout se ramenait à des slogans.

A ceci, pour les uns :

- Le cléricalisme, voilà l'ennemi !

Et pour les autres :

- A bas les partageux.

Entre les deux camps et bien que l'un des deux ne lui ménageât pas les preuves de sympathie, le Tonkinois se trouva de nouveau bien seul. Il eût voulu expliquer aux uns et aux autres à la fois que le cléricalisme n'était qu'un allié de l'ennemi et que, si les Russiens avaient pris la terre aux grands propriétaires de chez eux pour la donner à leurs esclaves, ce n'était, après tout, que ce qui [98] avait été fait en Franconie cent cinquante ans plus tôt, ce dont tout le monde se louait aujourd'hui.

- Ce n'est d'ailleurs pas ce qu'on a fait de mieux, ajoutait-il, car, aujourd'hui, les terres sont tellement partagées qu'il faudrait plutôt les rassembler que les partager à nouveau, - s'associer entre nous pour pouvoir acheter des outils et que tout ce que nous vendons soit moins cher pour les ouvriers des villes. Si on ne le fait pas, nous ne pourrons bientôt plus rien vendre et nous serons tous ruinés, ce que les gros propriétaires terriens attendent pour nous acheter nos terres à vil prix. Par-dessus le marché, les Russiens maintenus dans l'isolement par notre indifférence échoueront et une autre guerre viendra...

Expliquer à des paysans pour qui, après comme avant la guerre, un sou était toujours un sou, qu'ils pourraient un jour vendre leurs produits moins cher, n'était pas très adroit.

Il s'en rendait compte.

Alors, il parlait de coopératives de production, ce qui lui permettait d'enchaîner sur des problèmes qui se posaient dans les mêmes termes à propos de l'industrie, pour les ouvriers des villes.

- Si les ouvriers des villes font eux aussi, des coopératives de production, disait-il, ce qu'ils fabriquent, ils nous le vendront moins cher aussi puisque c'est le profit que leurs patrons s'octroient sur leur travail qui enchérit tout. Nous vendrons moins cher, mais nous achèterons moins cher, ce qui reviendra au même. Et eux recevront de meilleurs salaires avec lesquels ils pourront nous acheter plus, ce qui sera bien mieux, car quand nous [99] aurons des outils, nous produirons beaucoup plus...

C'était déjà plus solide.

Mais les passions étaient déchaînées et ces spéculations restaient sans écho : on ne les écoutait que par politesse et toujours on en revenait à M<sup>me</sup> Panglosse et au curé Panouillon, au cléricalisme et aux partageux.

Toutes les semaines, le Tonkinois recevait du canton une vingtaine d'exemplaires d'un nouveau journal, *La Bourgondie ouvrière et paysanne* : il les distribuait gratuitement ; parfois on les lisait d'un œil amusé et ça n'allait pas plus loin. Candasse était son lecteur le plus intéressé et même un lecteur fervent.

Il en allait autrement au canton et dans toutes les villes de Bourgondie : le journal que recevait le Tonkinois avait réussi à y convaincre les ouvriers des usines que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si, comme les Russiens, ils faisaient la Révolution. On y tenait presque tous les soirs

des réunions orageuses dans les cinémas, les théâtres, les brasseries, et souvent dans la journée aux portes des usines : la Franconie tout entière fut, un jour, littéralement submergée par une vague de grèves qui mit des mois à se retirer malgré que les gens du gouvernement eussent chargé l'armée "d'assurer la liberté du travail", c'est-à-dire d'y reconduire les ouvriers et de les y maintenir de force.

Au village, on était tenu au courant des événements par *La Croix de Bourgondie* et *Le Petit Burgondien*, qui étaient l'un et l'autre très sévères [100] pour les grévistes. Car, si *Le Petit Burgondien* continuait à prétendre que "le cléricalisme voilà l'ennemi" il n'en tombait pas moins d'accord avec *La Croix de Bourgondie* pour reconnaître que les ouvriers des villes étaient des partageux qui agissaient sur les injonctions d'émeutiers professionnels à la solde du nouveau gouvernement russe. *La Bourgondie ouvrière et paysanne*, que le Tonkinois continuait à distribuer gratuitement, prétendait bien que les grévistes voulaient seulement la justice sociale, complément nécessaire de la justice civile intronisée dans les mœurs par la grande Révolution franconienne, mais le curé Panouillon l'avait mise à l'index et M<sup>me</sup> Panglosse qui s'y était cependant abonnée ne la défendait que comme la corde soutient le pendu. Les paysans se méfiaient toujours des ouvriers des villes et elle n'avait qu'une audience très limitée.

- Un torchon, disaient les amis du curé Panouillon.

- Bien sûr, répliquaient ceux de M<sup>me</sup> Panglosse, les gens du gouvernement ont tort d'envoyer l'armée contre les ouvriers, mais eux, ils ont tort de se mettre en grève et de faire la pagaille. Faut de l'ordre !

- Ah ! faut de l'ordre ? triomphaient les amis du curé Panouillon.

- A bas la calotte, tranchait alors M<sup>me</sup> Panglosse.

- A bas la sociale !

Le débat était sans issue.

Un jour, il prit fantaisie aux grévistes du canton de venir au village et d'aller de ferme en [101] ferme solliciter un secours qui leur permettrait de continuer le combat contre leurs patrons. Ils furent très mal reçus : le Tonkinois, M<sup>me</sup> Panglosse et seulement un ou deux autres leur donnèrent quelque chose. Ailleurs, on les traita de fainéants ou on les éconduisit plus ou moins civilement. Le curé Panouillon leur dit qu'il les comprendrait dans sa prière du soir et que, sa messe du lendemain, il la dirait à leur intention.

- Puisse le Très-Haut, ajouta-t-il, exaucer ma prière et vous ramener à de meilleurs sentiments.

Les grévistes quittèrent le village en passant par les champs et ils emportèrent tout ce qu'ils purent.

Ce fut un beau concert.

- Leur cause est juste et leurs enfants ont faim, dit le Tonkinois. Si vous l'aviez compris, ils ne vous auraient pas pillés. Et, s'ils ont emporté plus que vous ne leur auriez donné, cela s'appelle seulement être puni par où l'on a péché...

C'était nettement subversif. Le curé Panouillon voulut intervenir.

- L'aumône est sœur de la prière, lui dit sévèrement le Tonkinois.

Le curé blêmit et resta coi.

Le coup avait porté. M<sup>me</sup> Panglosse eut le bon goût de ne rien dire et personne n'insista.

Mais, dans les jours qui suivirent, les grévistes firent de nouvelles incursions dans le finage et les champs du Tonkinois ne furent pas plus épargnés que ceux des autres.

- On est aussi puni par où l'on n'a pas péché, lui fit remarquer quelqu'un.

Il haussa simplement les épaules.

[102]

Pour en finir, les gens du gouvernement choisirent, dans toute la Franconie, les quelques centaines de personnes les plus représentatives du mouvement ouvrier, les accusèrent soit d'intelligence avec les Russiens, soit de complot contre la sûreté intérieure de l'État et les jetèrent en prison. Ainsi décapité le mouvement tourna court et tout rentra dans un ordre approximatif.

Candasse ne connut de ces événements que par les lettres de sa mère. Le Tonkinois pensait que les riches arrivaient à faire ce qu'ils voulaient des pauvres parce qu'en plus les pauvres étaient ignorants, et ce qui précède dit assez qu'il ne voulait pas que ses enfants le fussent.

- On se serrera un peu, disait-il, et puisque celui-ci est en âge... Après, on verra pour les autres.

- Il a une bonne tête, avait assuré M<sup>me</sup> Panglosse, on en fera quelque chose.

Candasse avait donc été envoyé dans la capitale de la Bourgondie pour y suivre les leçons du savant Pédantin dont le renom était national.

Au vrai, aller passer de longues années dans la capitale de la Bourgondie, fût-ce pour y suivre les leçons du savant Pédantin, ne l'enchantait guère: dans le sanctuaire de M<sup>me</sup> Panglosse, il avait entendu parler d'un certain Colas Breugnon qui travaillait le bois avec une telle passion et en tirait de si, belles choses avec tant de poésie qu'il avait rêvé d'être menuisier.

- Justement, il n'y en a pas au village, ça tombe bien pensait-il, car ses goûts étaient pastoraux.

Mais, son père l'avait mis en garde.

- Quand tu seras bachelier, il sera toujours temps d'apprendre le métier de menuisier et, si le cœur t'en dit, je n'y vois aucun inconvénient, au contraire. Tandis que, si tu apprends maintenant le métier de menuisier, après tu ne pourras plus être bachelier...

L'argument était sans réplique et il s'était incliné.

**CHAPITRE IX**  
**LE SAVANT PÉDANTIN ET LE COLONEL**  
**SABRETACHE. - LA VIA APPIA DU SÇAVOIR**  
**ET LA VERTU CARDINALE.**

Le savant Pédantin se distinguait de ses contemporains en ce qu'il prenait exactement le contre-pied de toutes les opinions dès qu'elles arrivaient à la notoriété. Par exemple, il pensait que rien, jamais plus, ne serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, mais que tout l'avait, jadis, réellement été.

- Au temps de Voltaire, précisait-il, si - ce qu'il adorait car il aimait à être contredit - on le poussait dans ses derniers retranchements, et c'est Voltaire qui a tout faussé.

[106]

Suivait alors l'exposé d'un système d'ailleurs, très cohérent et en tous points fort remarquable, dans lequel l'Histoire du Monde dont la Franconie, terre d'élection, était le centre, se divisait en deux grandes périodes: avant et après Voltaire. il disait cela comme d'autres auraient dit avant et après Jésus-Christ, et, fier de l'effet produit, se rengorgeant, doctoral, il enchaînait:

- Sur cette terre d'élection, jusqu'à Voltaire et depuis l'homme des Cavernes, les Franconiens, qui étaient à l'origine un peuple de pasteurs, doux, aimables et bons, accueillants, bucoliques et industriels, ont vécu comme jadis les Chaldéens sur le cours inférieur du Tigre et de l'Euphrate. Et, de même que les Chaldéens ont, en leur temps, donné Ur et Gêrimadeth pour modèle aux bâtisseurs de Babylone, de même, pendant des siècles, les Franconiens ont défriché le sol et en ont fait jaillir des châteaux dont les ruines font encore l'admiration du monde entier et des cathédrales qui défient toujours les injures du temps. A la fin, la Franconie était devenue une grande nation et on savait la défendre: il ne lui fallait pas comme aujourd'hui, quatre longues années pour venir à bout d'un ennemi fût-il le plus puissant. D'ailleurs, on ne l'attaquait pas: c'était elle qui disait le droit et, au besoin, l'imposait. Les peuples voisins enviaient sa force, ses institutions et son standing matériel et moral. En ces temps heureux, le souffle de Platon passait sur (*sic*) le corps d'Aphrodite et enrichissait sans cesse le patrimoine commun.

C'est précisément entre ce souffle et ce corps que, selon le savant Pédantin, s'était insinué Voltaire dont le hideux sourire avait discrédité toutes [107] les valeurs en les ridiculisant. Ainsi délivrées de leur contrepoids par ce sourire, les forces du mal avaient déclenché non seulement la grande, mais plusieurs révolutions en chaîne, qui avaient tout détruit et jusqu'à la moindre possibilité de replacer la Franconie dans les voies traditionnelles d'un destin jadis symbolisé par les casques aux grandes ailes des Gaulois nos fiers aïeux. Pour rendre sensible son raisonnement, il avait inventé une image: la pente savonnée qui était la loi historique de toutes les décadences. Sur cette pente savonnée, il y avait la Franconie qui glissait, glissait... Et comment l'empêcher de glisser puisque la pente était savonnée? Et comment empêcher le monde de glisser avec elle

puisqu'elle en était le centre ? Quant au phénomène russe, il n'était qu'un des aspects de ce glissement incoercible au terme duquel l'Humanité tout entière sombrerait dans le néant.

- C'est clair, s'échauffait-il, le sourire de Voltaire a livré les Franconiens aux forces du mal et les Russiens ne font que suivre l'exemple qui leur a été donné. Tout se tient. Et ce n'est pas fini, l'ère des révolutions dévastatrices est loin d'être close, d'autres peuples encore suivront cet exemple...

Puis, ménageant ses effets, invariablement, il concluait :

- L'homme est ainsi et on n'y peut rien *homo homini lupus!*

Et, après un temps

-- Depuis Voltaire, entendons-nous !

C'était la flèche du Parthe.

[108]

Si on lui faisait remarquer que, pour pertinente qu'elle soit, cette philosophie ne laissait que peu d'espoir, il devenait catégorique et même méprisant :

- Il n'est pas nécessaire, tranchait-il, d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. L'acte moral est essentiellement gratuit. Condamnées à l'échec, toutes nos entreprises seront gratuites, donc morales et l'honneur, du moins, sera sauf.

C'était inattaquable.

Par manière de reconnaître et de récompenser une si grande élévation de pensée les gens du gouvernement avaient confié au savant Pédantin l'éducation de la jeunesse dans toute la Bourgogne. Les gens du gouvernement, il ne les aimait pas, loin de là ; sans cesse, il leur reprochait en termes toujours véhéments et souvent incisifs, leur médiocrité intellectuelle et sa conséquence, leur manque d'autorité générateur d'un désordre qui accélérerait encore la décadence. Mais il n'était pas peu fier de cette marque d'estime dont ils l'avaient honoré et, afin que nul n'en ignorât, distingué par eux pour son savoir et ses compétences, il avait décidé qu'il se devait de se distinguer lui-même par son maintien.

- L'habit ne fait pas le moine, convenait-il, mais le moine doit porter l'habit.

En vertu de quoi, en toutes circonstances, il portait jaquette et chapeau melon. Dans toute la Franconie, ces habitudes vestimentaires étaient, depuis longtemps tombées en désuétude et il n'y avait pas moyen de s'y tromper : comme il était par surcroît très grand (1 m. 92) et très maigre [109] (il s'enorgueillissait de ses 53 kgs, tout habillé, qui lui permettaient de brocarder sans indulgence le matérialisme sordide des rondouillards), dans les rues de la capitale de Bourgogne, on le voyait venir de loin, et on savait que c'était lui. On se murmurait son nom sur son passage, il le lisait dans tous les yeux, le devinait sur toutes les lèvres, ce qui lui confirmait à lui-même qu'il était Lui. Et il passait, bombant le torse et portant haut la tête, comme indifférent à cette considération qui montait vers lui par vagues successives, ne se départant de sa raideur que pour donner, çà et là, quelques très rares coups de chapeau que, par amour du paradoxe, il avait à la fois larges et condescendants.

Le savoir infus, la pratique et l'expérience de la spéculation intellectuelle, l'urbanité et la dignité personnifiées, tel était le savant Pédantin. La leçon des exemples étant, ainsi qu'il aimait à le souligner, bien

supérieure à celle des préceptes, il avait choisi d'être un exemple vivant de toutes les vertus de l'espèce et comme un reproche cinglant à une Nation et à une l'humanité qui les avaient irrémédiablement perdues.

Cette profession de foi quotidiennement affirmée et réaffirmée qui transformait le moindre geste de son existence en un rite solennel et qui faisait l'émerveillement de toute une ville incapable de se mettre à son diapason, prenait tout son sens de la cave aux combles, dans les couloirs, les innombrables salles, les coins et les recoins de l'Établissement aux destinées duquel le savant Pédantin présidait de la même façon qu'il faisait tout, c'est-à-dire brillamment.

[110]

Là, il était Monsieur le Directeur et en toutes lettres.

L'établissement lui-même était une de ces nombreuses et merveilleuses créations de l'esprit franconien qui faisaient, dans leur ensemble, l'admiration du monde entier et le savant Pédantin en avait fait un modèle du genre. Le lecteur sera suffisamment informé si on lui dit que, reporté à l'échelle de sa situation géographique, de ses moyens qui étaient considérables, de son personnel plus nombreux, de ses méthodes plus étudiées et de son but, il était en grand ce qu'était en tout petit le sanctuaire de M<sup>me</sup> Panglosse. Il appartenait au secteur des industries de transformation et la matière première sur laquelle on y travaillait, c'était ces émanations du corps humain pendant son adolescence, précisément impossibles à matérialiser et à isoler, qu'on appelle toujours, on ne sait trop pourquoi, les qualités de l'esprit. Le, savant Pédantin disait volontiers que sa mission était de façonner des âmes et, quand il le disait, il ne manquait jamais d'ajouter que cette mission était pleine d'embûches et des plus redoutables, les qualités de la matière qu'on lui livrait s'amointrissant à vue d'œil, à mesure qu'on s'enfonçait dans le futur.

- Signe des Temps, soupirait-il.

En fait, tous les ans à l'automne, l'Établissement recevait, venant de tous les, villages de Bourgondie, un contingent de lascars dans leur onzième on leur douzième année et, six ou sept années après, il les rendait à la liberté, bourrés de parchemins attestant qu'ils étaient aptes à remplir les nobles fonctions de Dr Plangloss. Était prévu un séjour sup[111]plémentaire de deux, trois, quatre ou cinq années, pour les ambitieux oui se destinaient aux fonctions plus nobles encore de Dr Diafoirus, de Dr Pathelin ou de Superpangloss. Mais à l'inverse, les modestes dont la vocation visait beaucoup plus bas et savait pouvoir se satisfaire de postes, tout aussi considérés d'ailleurs, comme ceux de gendarme, de percepteur ou de soldat, pouvaient quitter l'Établissement après une, deux ou trois années de présence seulement, selon le cas. Il y avait aussi ceux dont les parents étaient substantiellement rentés et ceux qui attendaient de prendre la suite des leurs dans le négoce ou dans une de ces sinécures héréditaires confortables et sans grandes exigences quant au niveau intellectuel, dont le régime foisonnait. Ceux-là étaient relativement rares, ils n'avaient d'autre souci que de lustrer des fonds de culottes sur les bancs de l'établissement, ils représentaient la décadence ainsi achevée, et, comme on jette un voile pudique sur une tare qu'on n'ose avouer, la ville entière et toute la Bourgondie, faisaient semblant de les ignorer.

Au savant Pédantin, les gens du gouvernement avaient adjoint d'autres savants de moins tapageuse réputation mais qui étaient, eux aussi, des maîtres d'élite et qui travaillaient au façonnage des âmes sous sa haute direction. L'Histoire a retenu les noms de trois d'entre eux: Maître Ponocraton qui enseignait les sciences exactes, Maître Théobald Holophernet à qui incombaient les disciplines des lettres et Maître Jobelin

Toucourt, plus spécialement chargé de la connaissance de l'homme et du monde, qui s'honoraient tous trois, d'une [112] noblesse pédagogique remontant jusqu'à Rabelais. En outre, vers leur seizième année, les âmes à façonner entraient en contact avec un quatrième personnage dont l'Histoire a aussi retenu le nom - le colonel Sabretache, gardien vigilant des traditions de la Patrie, qui enseignait les vertus militaires.

M. le Directeur s'était réservé l'essentiel, c'est-à-dire l'enseignement de la morale: chaque semaine pendant une heure, dans toutes les classes, il étirait tout au long de l'année un cours en trois têtes de chapitres dont les thèmes respectifs étaient l'ordre, la discipline et l'autorité. Le reste du temps, il était l'œil du maître et il faisait passer la théorie dans la pratique, ce qui signifie que, de la première à la dernière heure de chaque jour, tiré à quatre épingles, jaquette et melon à l'alignement, un regard d'aigle jaillissant du plus haut de sa personne, il faisait la chasse à la poussière, au bruit et, d'une manière générale, à tout ce qui évoquait le désordre à partir du moindre laisser-aller.

M. le Directeur était partout à la fois : au dortoir pour s'assurer que les lits étaient au carré - au détour d'un escalier pour surprendre un frémissement de lèvres sur un visage ou deux bras décroisés dans les files d'âmes à l'occasion de leurs déplacements d'une salle ou d'un étage à l'autre ; au réfectoire où il se tenait debout pendant tout le repas et veillait à la fois à ce que chacun tînt bien sa fourchette de la main gauche et ne prononçât pas un mot ; dans les salles d'étude où il était interdit de lever la tête pendant le travail et dans les salles de classe où il était interdit de la baisser [113] pendant les cours. il fallait le voir, ici ou là, tomber en arrêt devant une toile d'araignée oubliée dans quelque recoin de plafond mal éclairé, se baisser comme en se démultipliant, passer le doigt sur une plinthe et en ramener un imperceptible grain de poussière, ou, prenant du recul, désigner d'un geste vengeur, un coin de parquet qui ne brillait pas comme un miroir ! Un soulier mal lacé, une blouse mal boutonnée, un cheveu un tant soit peu récalcitrant sur une tête, le mettaient dans tous ses états.

En un seul endroit de l'établissement, un peu de relâche était permis: la cour de récréation. Ici, on pouvait parler, rire, marcher, jouer, s'ébattre, sans prendre trop de précautions, mais malheur à qui s'oubliait jusqu'à y laisser tomber un papier

qu'il ne ramassait pas aussitôt. Partout ailleurs, il fallait se taire, marcher à pas feutrés, éviter tout geste qui eût déplacé trop d'air. La moindre infraction à ces règles entraînait automatiquement la privation de sortie le jeudi, ou le dimanche, ou les deux.

Les après-midi du jeudi et du dimanche étaient en effet réservés à des sorties, en groupe et sous la surveillance de M. le Directeur soi-même pour les moins de seize ans, individuelles et libres au-dessus de cet âge. Les premières consistaient en une marche de trois ou quatre heures à travers la campagne: au pas cadencé et en chantant La *Franconienne*, hymne national. Elles se passaient généralement sans incident et même elles faisaient l'admiration de la capitale burgondienne qui se déplaçait pour assister à ces défilés dont l'allure martiale lui mettait le cœur en émoi. Le savant [114] Pédantin prenait sa part de cette admiration: sa jaquette et son chapeau melon en frémissaient d'aise.

Il n'en allait pas de même des secondes: les yeux et les oreilles du monde rapportaient à Monsieur le Directeur les menus faits et gestes des bénéficiaires des sorties individuelles et libres si bien qu'avant même qu'ils fussent rentrés, il était fixé sur leur emploi du temps. Naturellement, dans cet emploi du temps, il y

avait toujours une chose ou l'autre qui ne lui plaisait pas et cela se traduisait par une sanction qui était la mise au régime des sorties en groupe. Le système avait cet avantage qu'avant la fin du premier mois de chaque année scolaire, être libre et en jouir signifiait généralement pour tout le monde, marcher au pas cadencé en chantant *La Franconienne*, Monsieur le Directeur battant la mesure.

- Comme cela, disait le savant Pédantin, il n'y a pas deux poids deux mesures, la loi est la même pour tous, ce qui prouve qu'elle est bien la loi et il n'y a pas de jaloux.

Et personne ne niait que la logique fût de son côté.

A le voir conduire son affaire avec cette maestria, les gens bien-pensants - à cette époque ils étaient encore nombreux - se confiaient entre eux que si ceux du gouvernement lui ressemblaient, pas de doute, nous serions gouvernés.

Et c'était la chose dont il doutait le moins.

Dans cette atmosphère, dirigé en seconde main par Maîtres Ponocraton, Jobelin Toucourt et Théobald Holophernet dont les procédés pédagogiques s'inséraient merveilleusement dans les principes généraux de Monsieur le Directeur, Candasse passa six années à recenser toutes les vieilleries du monde, en compagnie d'une trentaine de ses semblables.

Ces maîtres éminents avaient construit et mis au point un Univers filiforme qui commençait à Homère et, sans que la plus petite entorse aux règles de la logique en vînt troubler l'ordre, finissait à Déroulède. Bien entendu, cet étrange Univers ne pouvait être habité que par des morts et qui plus est, triés sur le volet: une sorte de *Via Appia* du savoir tracée dans le Temps, bordée de tombeaux plus ou moins importants et plus ou moins bien entretenus, chacun portant en épigraphe le pédigree détaillé et complet de son occupant.

Candasse, que ses origines et son genre de vie antérieure disposaient plutôt à la fréquentation des vivants, fut fort navré qu'on lui imposât de vivre quasi en permanence dans ce cimetière si visiblement sophistiqué, fût-ce sous le prétexte d'un inventaire personnel nécessaire dont il ne voyait, au surplus, guère l'utilité. Mais, puisqu'il fallait absolument être bachelier et faire cela pour l'être, il en prit son parti. Il le prit d'autant plus facilement qu'à tout prendre, si ce n'était pas plus intéressant que de tenir les mancherons de la charrue, c'était, de toute évidence, bien moins pénible.

Sur cette *Via Appia* du savoir, deux tombeaux, précisément érigés face à face, tranchaient sur tous les autres: leurs dimensions tenaient du pharaonisme; les lettres de leurs épigraphes étincelaient comme si elles avaient été burinées la veille dans la pierre; au pied, des monceaux de [116] fleurs fraîches, souvent et sans cesse renouvelées. On voyait bien que, de tous temps, leurs occupants avaient été l'objet d'une vénération particulière. De fait et probablement pour ne pas rompre avec la tradition, dans l'établissement du savant Pédantin, on ne jurait que par eux.

L'un de ces tombeaux était celui de ce Platon qui soufflait sur le corps d'Aphrodite<sup>1</sup> dont Candasse apprit, non sans quelque surprise, qu'il avait droit à tous les honneurs dans la République franconienne parce qu'il avait inventé un système social dans lequel tout le monde était esclave, sauf lui et quelques-uns de ses amis. Quant à l'autre, il abritait les restes d'un sous-officier de carrière, un certain Descartes qui avait fait les quatre cent dix-neuf coups sur différents champs de bataille du monde connu en son temps, s'était attiré

---

1. De là vient, sans doute, l'expression : Amour platonique. (*Note de l'auteur.*)

l'amitié d'une Reine célèbre dont l'ambition était seulement de se trouver un jour, comme Aphrodite, sous un souffle du type Platon, puis, sur le tard, pour occuper sa vieillesse, s'était amusé à construire un système philosophique dans lequel tous les êtres vivants, à l'exception de l'homme, étaient des mécaniques animées mais insensibles, du type, horloge. Candasse ne fut pas davantage séduit par ce panégyrique. Comme il avait remarqué que le dénommé Descartes avait omis de dire qui remontait ces horloges, un jour, il ne put se retenir de poser la question à Maître Théobald Holophernet du ressort de qui elle était, mais il ne reçut qu'un [117] froncement courroucé du sourcil pour toute réponse.

Il se le tint pour dit et continua d'inventorier en faisant mine de s'extasier à l'unisson des autres. Mais, à partir de ce jour, chaque fois qu'il le put, il s'échappa vers les tombeaux les plus mal entretenus. Il en trouva même que personne ne s'était jamais soucié d'entretenir ou qui n'avaient pas été jugés dignes d'être érigés sur la Via Appia du sçavoir.

C'est au cours de ces investigations buissonnières qu'il découvrit, sur de vagues tumulus, cachés par la ronce ou complètement recouverts de terre, sur des morceaux de pierres disséminés à l'écart et qu'il fallait reconstituer comme des puzzles, des noms tels que ceux d'Aristophane, de Villon, de Verlaine ou de Baudelaire, d'Hésiode, Érasme, Apulée ou Boccace, de Michel Servet, Paracelse, Guillaume Budé, Thomas Morus ou Montesquieu, d'Anacréon, de La Boétie, du Marquis de Sade ou de Restif de la Bretonne, de Spartacus, Diderot, Godvin, Gracchus Babœuf, St-Simon, Fourier, Proudhon, Nietzsche ou Wagner, etc. et de tant d'autres qui avaient appartenu à des gens auxquels on ne rendait que peu ou pas d'honneurs, ou dont la postérité avait fait des êtres conventionnels ou méconnaissables.

C'est aussi de cette façon que, pour son malheur, il entra en contact posthume avec un certain Karl Marx qui lui donna le goût à la mode de rechercher, lui aussi, ce qu'il faudrait faire pour que tout fût pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles et qui entrouvrit pour lui les portes du paradis de l'Espoir. Il se rendit compte [118] dans la suite, mais alors qu'il était déjà un homme, c'est-à-dire fort longtemps après, que si cette rencontre n'avait pas hypothéqué toute sa vie intellectuelle et constitué une catastrophe irrémédiable, c'était uniquement parce que, chemin faisant et tout à fait par hasard, il avait rencontré quelques vivants qui, comme lui, erraient librement en ce macabre Univers et surtout au dehors, à la recherche d'une vérité personnelle dont ils semblaient avoir un besoin d'autant plus pressant qu'elle était insaisissable et leur échappait sans cesse. Parmi eux, des hommes comme Élisée Reclus ou le Prince Kropotkine et, plus particulièrement, le Comte Tolstoï et le Mahatma Gandhi lui furent d'un très grand secours: avant de consoler l'homme de sa rencontre avec Karl Marx, ils aidèrent l'adolescent à comprendre le savant Pédantin et ses adjoints, à leur trouver des mérites à leur mesure et à s'assimiler leurs théories sans trop d'ennui.

C'est sans doute à la fréquentation de ces vivants qu'il dut aussi de passer à travers ces six années sans le moindre incident et pas même à l'occasion de sa prise en charge par le Colonel Sabretache dans le courant de sa dix-septième année.

Le colonel Sabretache ne s'intéressait aux âmes en formation qu'à partir du moment où elles avaient atteint seize ans révolus: de nombreux chapitres d'universitaires et de hauts dignitaires de la République franconienne avaient en effet établi et souventes fois réaffirmé qu'avant cet âge, toute tentative de préparation au noble métier des armes était prématurée. Encore était-il convenu [119] qu'après seize ans, nul ne pouvait être astreint à cette préparation, s'il n'y consentait expressément, l'obligation n'intervenant qu'à partir de vingt

ans, âge auquel elle était pratiquée en grand dans des établissements spéciaux et réputés pour leur urbanité : les casernes.

Candasse qui ne se sentait pas de vertus militaires bien caractérisées, essaya bien de profiter de cette latitude. Mais le Colonel Sabretache ne l'entendait pas ainsi :

-- Nom de Dieu, tonitrua-t-il. Qu'est-ce que c'est ? De quoi ? Mauvais esprit ?

Et M. le Directeur vint à la rescousse

- D'accord, mon ami, d'accord, fit-il sèchement, nous sommes en Démocratie et vous êtes entièrement libre.

Puis comme si cela coulait de source

- Mais je crois utile de vous informer qu'il ne me sera pas possible d'accorder le bénéfice des sorties libres à un jeune homme qui a une si mince notion du Devoir.

Car, dans l'esprit du savant Pédantin, le goût des armes était la vertu cardinale. En cas de guerre toujours possible, une nation ne pouvait être forte que si son élite intellectuelle était à la tête des troupes. Et, s'il avait fallu près de cinq années à la Franconie pour venir à bout des Bulgares germaniens, c'était justement parce qu'il n'en était pas ainsi. Le colonel Sabretache ayant été attaché à son Établissement pour renverser la situation et former des officiers à la mesure des besoins, le Devoir était implicite.

Et tout s'enchaînait : il ne se voyait en conséquence pas prendre la responsabilité de lâcher en [120] liberté dans les rues de la ville, un garçon assez dénué de jugement pour prétendre à entrer dans l'élite tout en se déroband au Devoir. Car, à quelles excentricités ne pourrait-il pas s'y livrer ?

Or Candasse qui était décidément vicieux, avait une indigestion de pas cadencé sous la surveillance directe et jamais en défaut du savant Pédantin soi-même et, depuis le premier jour de son entrée à l'Établissement, aspirait à cette liberté. Pour en bénéficier deux après-midi par semaine, fût-ce avec toutes les restrictions qui allaient de pair, il accepta de se laisser préparer au noble métier des armes.

Même il fit mine de s'y intéresser et il s'y distingua.

Ainsi s'évanouit le dernier prétexte à incident : à la fin de la sixième année, il était bachelier et admis à la dignité de Dr Pangloss.

Cunégonde ? C'est Cunégonnette qu'il rencontra, un jeudi ou un dimanche après-midi. En ces temps heureux, la mode était aux diminutifs : Cunégonnette, Yvette, Odette, Ginette, Lopette...

Il lui envoya des vers. Elle attendait mieux ou plus, car elle avait de la branche. Il le prit assez mal. Elle aussi.

Fort heureusement, elle avait des sœurs et, à la longue, celles-ci le consolèrent de celle-là.

**CHAPITRE X**  
**DES PREMIERS CAS DE CONSCIENCE**  
**DE CANDASSE ET DE LA FAÇON DONT IL**  
**LES RÉSOLUT. - LES PREMIÈRES ARMES.**

A vingt ans, Candasse était un Franconien accompli, à ceci près qu'à rencontre de la plupart de ses compatriotes, il avait une claire conscience les contradictions qui l'habitaient, en particulier de la contradiction mère: il ne voyait autour de lui rien qui ne fût Prétexce à la révolte, et il avait horreur de la violence. Il en résultait qu'en rien il ne réussissait à définir, pour son usage personnel, un comportement qui eût son entière approbation. Et il en était réduit à une recette que lui avait donnée le Tonkinois:

[122]

- Quand tu seras dans l'embarras, écoute d'abord le juge, le prêtre et le soldat, puis, sans plus te poser de questions, pense exactement le contraire et agis en conséquence.

Ce n'était pas si mal, mais ce n'était qu'une recette: les prises de position qui découlaient de son application, toujours pratiques, étaient, au surplus, de compromis et, d'autre part, Candasse avait un faible pour les principes.

Il avait donc assez mauvaise opinion de lui.

Sur cette toile de fond, il y avait en outre, dans son comportement, quelques petites choses qu'il considérait comme de véritables trahisons de soi-même et que, sans avoir le courage d'en renverser le cours, il ne se pardonnait cependant pas. Parmi ces petites choses, la plus petite de toutes, la façon qu'il avait choisie de gagner son pain n'était pas la moins lancinante.

Au terme des six années qu'il avait passées dans l'établissement du savant Pédantin, Candasse n'avait plus aucune envie d'être menuisier. Entre autres méfaits, malgré ses efforts pour maintenir sa personnalité hors d'atteinte, l'enseignement qu'il y avait reçu avait réussi progressivement à dépouiller dans son esprit le travail de toute la poésie qui en suscitait le goût, au profit d'une notion nouvelle: le niveau de vie qu'il conférait. Il avait donc sollicité et obtenu d'être envoyé dans un petit village tout semblable à celui de son enfance pour y tenir le rôle de Dr Pangloss. Mais, sans cesse, il se reprochait de s'être soustrait à un destin qui lui paraissait tracé depuis toujours en ce qui le concernait, comme [123] une concession à des impératifs étrangers au mouvement général de sa pensée.

- La concession initiale, pensait-il.

Et, chaque fois qu'il se trouvait en difficulté avec lui-même, il la rendait responsable de tout.

Qu'il n'aimât pas du tout le genre d'occupations auquel son choix le condamnait, ceci allait de soi: c'était mécanique, mesquin et parfois grossier, une évocation permanente de M<sup>me</sup> Panglosse et de son sanctuaire dont il n'avait pas non plus gardé le meilleur souvenir et, surtout, il s'en trouvait placé entre Guelfes et Gibelins comme le doigt entre l'arbre et l'écorce. Son tempérament ne se prêtait guère à ces

exercices. Aussi, persuadé qu'il était nécessaire et urgent de sortir de cette situation en porte-à-faux, avait-il imaginé d'occuper les loisirs de la profession à la préparation de nouveaux parchemins qui lui permettraient d'accéder à la dignité de Super-Pangloss et, par là même, de retourner à la ville dont tout contribuait à lui donner la nostalgie.

A la ville, grâce à la plus grande liberté dont il jouissait dans les dernières années de sa scolarité, Candasse avait pu nouer de solides amitiés intellectuelles dans de petits groupes passionnés de ce qui serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

C'était le sujet d'un autre drame.

Comment les choses étaient arrivées tient en peu de mots: un jour, le Tonkinois l'avait envoyé faire une course aux bureaux de *la Bourgondie ouvrière et paysanne...* On devine le reste. Les bureaux n'étaient pas des bureaux, les rédacteurs n'étaient [124] pas des rédacteurs et les employés pas des employés: au fond d'une cour populeuse et malsaine du vieux quartier, dans une mansarde d'un immeuble délabré et menaçant ruines, une demi-douzaine d'hommes se donnaient rendez, vous tous les soirs après le travail pour rédiger le journal. Le mobilier était ce qu'il y a de plus rudimentaire, les visages rudes, les mains calleuses: on portait le sarraut et la casquette. Chacun avait son rôle et le tenait le plus naturellement du monde. En bas, dans la cour, une imprimerie de fortune qui s'enorgueillissait d'avoir été "montée avec les gros sous des travailleurs" composait le journal au fur et à mesure qu'il se rédigeait en haut. Dans un coin, on faisait des comptes, dans un autre on répondait à des lettres, ailleurs on pliait des journaux et on les mettait sous bandes. Un petit rouquin, maigre et sec, qui parlait avec autorité et était partout à la fois, semblait diriger les opérations et recevait les visiteurs. On se disait camarade et on trouvait le Mayen de rire en travaillant. Un parfum de conspiration, léger mais assez marqué pour qu'on le sentît démodé, flottait dans l'air. C'était cordial, sympathique et accueillant.

Le petit rouquin se déclara heureux de faire la connaissance de Candasse et demanda aimablement des nouvelles du Tonkinois. Puis, sans transition:

- Les étudiants, quels sentiments nourrissent-ils à l'endroit du phénomène russe ?

C'était la grande question, il allait droit au but.

Candasse répondit qu'il ne lui semblait pas que les étudiants se souciaient fort de ce phénomène, [125] et que si, d'ailleurs, telle eût été leur préoccupation, le savant Pédantin y eût mis bon ordre et que s'il en avait personnellement quelque idée, c'était seulement pour ce qu'il en avait entendu dire par son père.

- Hélas, fit simplement le petit rouquin.

Six mois après, Candasse était un des plus fidèles habitués de la mansarde. Dès le jeudi suivant, il y était retourné et, cette fois, il avait été étonné que ces gens en casquette, apparemment sans culture, connussent l'Histoire de la Franconie dans ses moindres détails, les discours de Robespierre et de Danton, Camille Desmoulins, les théories de Marx, de Bakounine, James Guillaume et Kropotkine, Spartacus, Savonarole et Malatesta, Hegel, Tolstoï et Gandhi. Auprès d'eux, les Ponocraton, Jobelin Toucourt, Théobald Holophernet, Sabretache et même le savant Pédantin lui avaient paru n'être que de grotesques Pygmées. A sa troisième visite, il faisait partie de l'équipe.

Une chose pourtant l'avait heurté: tous ceux qui fréquentaient la mansarde ne juraient que par la Révolution et, quand ils prononçaient le mot, c'est-à-dire souvent, on sentait d'abord qu'ils lui mettaient la majuscule de droit, ensuite qu'ils en rêvaient dans le sens et dans les formes de tout ce qui s'était jusqu'alors fait dans le genre. A l'appui, ils invoquaient les Russiens qui, étant passés aux actes, construisaient une société où tout était réellement pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Or, Candasse avait déjà horreur de la violence et, s'il était persuadé de la nécessité de la Révolution, il ne l'entendait que non-violente.

[126]

Mais ces gens étaient de bonne foi. Ils représentaient à ses yeux l'effort de l'homme pour s'élever au-dessus de sa condition et donner une signification à sa vie. Il se sentait des leurs comme l'était son père, et, parmi eux, il se trouvait enfin à l'aise quelque part.

Le petit rouquin leva ses derniers scrupules et ses dernières hésitations:

- La Révolution moderne ne pose plus de problème à l'égard de la violence. Elle est universelle et n'a rien de commun avec celles du passé. Envisagée sur ce plan, les Russiens l'ont plus qu'à moitié faite et, pour en rester là comme pour défaire ce qu'ils ont fait, il faudrait autant de violence qu'il n'en faut pour achever la tâche. Le choix n'est donc pas entre la violence et la non-violence, mais seulement entre deux violences, D'autre alternative, il n'y a pas.

C'était astucieux.

Candasse pensait bien que ce n'était pas si simple, mais, unanimes, le juge, le prêtre et le soldat étaient d'un avis diamétralement opposé; l'aspect pratique de la question l'emporta sur son aspect spéculatif et, de ce jour, son parti fut pris: le soir même, l'Établissement du savant Pédantin était inondé d'une littérature établissant péremptoirement que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si on achevait la Révolution commencée par les Russiens.

Le savant Pédantin entra en transes, jura, tempêta, menaça: il ne découvrit tout de même pas le coupable de ce méfait, et comme, à part lui, personne n'avait été ému par l'argument, Candasse n'avait pas renouvelé le geste.

C'est seulement à sa sortie de l'Établissement et dûment parcheminé qu'il était entré ouvertement dans la lice: à partir de là, Guelfe parmi les Gibelins et Gibelin chez les Guelfes, il fut de toutes les controverses qui opposaient les Burgondiens entre eux; sa signature figurait régulièrement et en bonne place dans la *Burgondie ouvrière et paysanne*, et il ne se tenait aucune réunion publique sans qu'il y parût flanqué du petit rouquin et qu'il s'y fit remarquer. Son thème central était: la Révolution par la grève générale et l'extension au reste du monde de l'expérience que les Russiens étaient victorieusement en train de faire chez eux. Il ne réussissait généralement qu'à provoquer des mouvements divers et à se faire vilipender dans *le Petit Burgondien* et la *Croix de Burgondie*, qui plaignaient la jeunesse confiée à ce "triste éducateur" et réclamaient à grands cris des sanctions contre lui.

De ce résultat, il se souciait assez peu, mais, le soir, toujours très tard, quand il se retrouvait seul avec lui-même, il lui arrivait très souvent de penser que la Révolution était fort loin d'être "plus qu'à moitié faite", qu'elle était à peine commencée et que, dès lors, le premier et le plus important des problèmes qu'elle posait était celui de la violence.

Alors il s'effrayait de ses propos.

Un troisième drame, enfin, l'habitait.

D'avoir suivi les cours du Colonel Sabretache, lui avait valu d'être admis dans un établissement spécial où l'on formait "les officiers à la mesure des besoins", c'est-à-dire de réserve, chers au [128] savant Pédantin : au mois d'octobre de l'année en cours, il devait s'y présenter pour y accomplir ce qu'on appelait alors le service militaire obligatoire. On était en février et sa convocation qu'il avait déjà reçue stipulait : le 10 octobre.

Sur le moment, il n'avait pas accordé autrement d'importance à cette affaire, mais, au fur et à mesure que la date fatidique approchait, elle avait pris des proportions sur le plan du scrupule.

Quand il y pensait, voici comment elle se présentait dans son esprit : pour sauver sa liberté deux jours par semaine, il avait d'abord accepté de suivre les cours du Colonel Sabretache et, maintenant, il allait être obligé de donner l'exemple d'une vertu non seulement qu'il n'avait pas, mais encore qu'il avait en horreur.

- Faire le service militaire, passe encore, se disait-il, puisqu'on ne peut y échapper. Mais donner l'exemple !

Car il n'avait pas envisagé de se soustraire à cette obligation. Il savait, certes, que d'aucuns n'hésitaient pas à le faire : on les mettait en prison jusqu'à l'âge de cinquante ans. Or, Candasse, pas plus qu'il n'avait eu le courage de se priver de deux jours de liberté par semaine pour échapper au Colonel Sabretache, n'avait celui de passer toute une vie en prison pour échapper à dix-huit mois de caserne : entre deux maux, il choisissait le moindre, ce qui est la loi même de la concession.

- Mais, ne cessait-il de se reprocher, de concession en concession, c'est à quoi on arrive.

Et c'était intolérable parce qu'il avait, là encore, non seulement l'impression de sacrifier son confort intellectuel à son confort matériel, ce qui lui [129] semblait vulgaire et bas, mais aussi parce qu'il se voyait dans son rôle en cas de guerre.

Un jour qu'il s'était ouvert de ce drame au petit rouquin, celui-ci lui avait répondu :

- La Révolution aura besoin d'officiers, c'est aussi un problème qui ne se pose pas.

Mais ce raisonnement ne lui avait pas paru très convaincant.

Parfois, il songeait bien que rien n'était plus facile que d'envoyer au Directeur de l'Établissement en question une lettre par laquelle il l'informait qu'il renonçait à devenir officier.

Mais comment ce geste serait-il interprété et quelles conséquences n'entraînerait-il pas ?

A y bien réfléchi, Candasse eût vu que cette solution représentait un minimum et qu'il ne risquait pas grand'chose à l'adopter.

Il ne le vit pas.

Vers ces temps-là, se produisit un événement qui relégua momentanément tous ces drames intérieurs à l'arrière-plan : un des députés de la Bourgogne mourut et il fallut le remplacer.

Les Guelfes eurent leur candidat et les Gibelins le leur.

L'un des deux, peu importe lequel, était une sorte de forban du journalisme qui, ayant vendu sa plume à un puissant groupe financier, avait été plusieurs fois ministre. Son principal titre de gloire était de s'être engagé dans le sillage du Grand Lorrain, d'avoir brillamment contribué à rendre la guerre inévitable en jetant, pour le compte de ceux qui le payaient, tout ce qu'il pouvait d'huile sur le feu qui couvait entre les Franconiens et les Bulgares germaniens, puis, la guerre [130] finie, d'avoir réussi à se faire désigner pour

dicter les conditions de la paix aux vaincus. Un des mieux entendés parmi les requins de la finance. Il était le candidat des hautes cheminées et ses idées politiques avaient la puissance d'attraction que confère l'argent. Il avait la possibilité de distribuer des prébendes et il le fit en grand seigneur qui ne lésine point.

Son concurrent était un de ces microcéphales petit-bourgeois, rose ventru et redondant, qui prônait la vertu des idées bien qu'il n'en eût point et qui avait exposé tout son programme quand il avait dit que la Franconie était la plus belle des Patries, la République le plus social, par conséquent le plus humain des systèmes, le russianisme - il disait le bolchevisme - une survivance des rites orientaux les plus barbares, le cléricalisme voilà l'ennemi et que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles s'il était élu.

C'était à la fois sordide et pitoyable.

- Les Burgondiens, pensèrent le petit rouquin et son équipe, ne peuvent manquer de remarquer qu'ils n'ont le choix qu'entre la médiocrité et le banditisme politiques. Peut-être serait-il indiqué de leur proposer une troisième éventualité...

Ainsi fut fait.

Sur ce thème, ils invitèrent les ouvriers et les paysans à nettoyer les écuries d'Augias et à voter pour un brave ouvrier dont le passé était impeccable et qui passait pour avoir été la cheville des grandes grèves qui avaient marqué les toutes premières années après la fin de la guerre. Candasse et le petit rouquin firent une campagne étincelante : ils étaient partout à la fois, s'accrochant [131] aux basques du forban, ridiculisant le petit-bourgeois microcéphale, portant à l'un et à l'autre des coups qu'ils croyaient imparables.

Le brave ouvrier eut un chiffre ridicule de suffrages. Le petit-bourgeois microcéphale en eut un nombre respectable. Et le forban fut élu à une écrasante majorité : trois mois après, il était de nouveau ministre.

Et, dans les quinze jours qui suivirent, Candasse reçut notification d'un décret présidentiel le déclarant indigne de faire partie du corps des officiers de réserve, le rayant des effectifs de l'Établissement y préparant, et le priant d'attendre une autre affectation.

- Ouf, fit-il, les circonstances sont venues à mon secours et, pour décevante qu'elle ait été quant à son issue, cette campagne électorale aura eu au moins un résultat positif!

Si cette indignité lui avait valu d'être totalement et définitivement rayé des effectifs de l'armée, Candasse pensait que le bénéfice eût été plus joli encore.

Mais, de cela, il ne pouvait - hélas - pas être question.

On le lui fit bien voir.

## CHAPITRE XI

### OÙ IL EST QUESTION DES BULGARES MAROCAINS. - PREMIERS AVATARS.

ENTRE temps, la Franconie avait eu de nouveaux ennuis.

Sur le front extérieur, les Bulgares germaniens se tenaient certes cois derrière leurs frontières. Le traité qui leur avait été imposé les avait écrasés : leur territoire national avait été très sensiblement amputé, ce qui les contraignait à nourrir une population presque double de celle de la Franconie sur une étendue plus petite et, d'autre part, au titre de la réparation des dommages causés par la guerre, ils devaient payer un lourd tribut à la Franconie, ce qui les avait accu [134] lés à la banqueroute. En Franconie, Guelfes et Gibelins s'étaient donc retrouvés face à face sur le caractère frauduleux ou non de cette banqueroute. Mais les choses n'allaient pas plus loin : une discussion après-coup qui occupait le temps. Il faut dire que, pour pallier ce manque à gagner, les gens du gouvernement avaient trouvé ailleurs de l'argent à emprunter, ce qui leur permettait de reconstruire les régions dévastées par la guerre et incitait les deux clans à ne se passionner point trop. On avait récupéré la Lorraine, le Grand Lorrain n'avait plus de comptes à régler et on pensait généralement que, du côté des Bulgares germaniens, il n'y avait rien à redouter avant longtemps, pourvu qu'on se tînt sur ses gardes et que, surtout, on ne leur fît pas remise de leur dette.

Sur le front intérieur, le parti des Russiens ayant été mis à la raison et réduit à sa plus simple expression, aucune cause de troubles ne subsistait plus. Les paysans, sous le régime de la propriété individuelle de plus en plus minuscule, et les ouvriers des villes, sous celui de la propriété féodale de plus en plus prospère, travaillaient pour des marchands qui revendaient aux uns trois fois le prix qu'ils les avaient payées les marchandises qu'ils achetaient aux autres. Dans la bonne société, on estimait généralement qu'étant donné le caractère féodal de la propriété industrielle, les ouvriers des villes avaient sur les paysans cet avantage qu'ils étaient dispensés de livrer eux-mêmes aux marchands les richesses qu'ils créaient : leurs patrons s'en chargeaient, moyennant quoi, le système, il allait de soi, ne devait pas être remis en cause. Les paysans partageaient cette manière de [135] voir. Et les ouvriers, pour qui elle participait de traditions fort anciennes, se comportaient comme s'ils la partageaient eux aussi. De temps à autre et par ci par là, une petite grève éclatait que les amis des Russiens tentaient régulièrement d'exploiter et d'étendre, mais sans y parvenir jamais : ces incidents ne dépassaient pas les proportions d'un mouvement d'humeur et, en quelques jours, tout rentrait dans l'ordre. Ce n'est donc pas non plus de ce côté que pouvaient venir les ennuis.

Guelfes et Gibelins se regardaient en se demandant s'ils n'allaient pas être réduits aux anciens sujets de querelle, quand, tout à coup, un motif sérieux leur tomba du ciel : les colonies franconiennes étaient entrées en effervescence.

\*\*\*

L'empire colonial franconien était un des plus beaux du monde : environ cent millions de gens plus ou moins colorés y étaient mis en coupe réglée selon les méthodes éprouvées des rois de l'Antique Assyrie, par les industriels et les marchands de la Métropole. Quant aux conditions dans lesquelles cet empire colonial s'était constitué au cours des âges, les gouvernements franconiens successifs n'avaient rien inventé : l'exemple leur avait été donné une fois pour toutes par un certain Guillaume le Conquérant et ils l'avaient toujours suivi. A ceci près, toutefois, que ce Guillaume le Conquérant s'était tourné vers le Nord et qu'ils avaient jugé plus prudent de se tourner vers le Sud.

Mais les choses se passaient aussi simplement - un jour, un marchand franconien se prenait de querelle avec un indigène d'un pays lointain, de [136] préférence en Afrique, et aussitôt les gens du gouvernement se déclaraient gravement offensés et réclamaient aux autorités de ce pays le droit d'assurer eux-mêmes la sécurité de leurs nationaux. Quelle que soit la réponse, l'armée franconienne se transportait sur les lieux : il y avait ou il n'y avait pas de bataille d'Hastings, on étripait plus ou moins ou pas du tout et, dans les deux cas, on imposait un traité qui créait un droit. Puis les industriels suivaient... Le reste se devine.

Après coup, on expliquait à l'opinion franconienne que ce pays n'était pas civilisé - c'était, en effet, l'être assez peu que d'oser résister aux prétentions d'un marchand franconien - et qu'il avait rapidement compris que son intérêt était de se placer sous la protection de la Franconie pour bénéficier des avantages de la civilisation. En moins de cent années de cette pratique, les marchands et les industriels franconiens avaient conquis une importante partie de l'Afrique, un peu de l'Asie, un peu de l'Océanie et, sur toutes ces possessions, le dernier des Nègres ou des Chinois connaissait sur le bout du doigt l'histoire héroïque de ses ancêtres les Gaulois.

Sans doute arrivait-il assez souvent que dans quelque coin de cet immense et magnifique empire, d'importantes fractions de la population n'apprécient pas à leur juste valeur les beautés de la civilisation et se révoltassent contre les marchands et les industriels franconiens. Les gens du gouvernement déclaraient alors qu'il s'agissait de quelques tribus vivant habituellement de la rapine, qu'elles s'étaient mises en état de rébellion ouverte contre le roi, l'empereur, le sultan, le caïd ou le [137] pacha de l'endroit et que celui-ci avait sollicité l'aide de l'armée franconienne pour rétablir l'ordre. Dans la plupart des cas, quelques exécutions sommaires, un petit carnage tout au plus arrangeaient tout. Exceptionnellement, il fallait de grands déploiements de troupes et l'affaire s'élargissait aux dimensions d'une guerre qui pouvait durer des années. Les rebelles devenaient alors des Bulgares.

Cette année-là, les difficultés de la Franconie lui vinrent des Bulgares marocains : un important caïd avait soulevé près de la moitié du pays contre les marchands et les industriels franconiens. L'armée s'en était mêlée selon les rites, mais plus elle massacrait de Bulgares marocains, plus il en restait pour continuer la lutte. Les choses traînaient en longueur. Et Guelfes et Gibelins s'étaient mis en tête de s'affronter, non pas sur le bon droit de la Franconie, car l'opinion générale était que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si l'ordre était rétabli, mais sur la façon dont les opérations de rétablissement de l'ordre étaient conduites. A l'écart des deux clans, les journaux du type *Burgondie ouvrière et paysanne* avaient aussitôt pris acte de l'ampleur du soulèvement pour invoquer le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et

réclamer le rappel des troupes franconiennes chargées de mettre les Bulgares marocains à la raison. Cet argument comme son corollaire avaient quelques chances d'être pris en considération par le canal d'un autre: le coût de l'opération.

Les gens du gouvernement étaient sur les dents car ils sentaient combien il leur était nécessaire [138] de pouvoir démontrer que l'opération rapportait plus qu'elle ne coûtait: un sou étant toujours un sou pour tous les Franconiens, il leur restait cette chance et elle n'était pas mince.

Ils avaient donc décidé une offensive éclair et un envoi massif de troupes contre les Bulgares marocains.

Cependant, pour Candasse, l'octobre fatidique était arrivé, au plein de la bagarre: pendant toutes les vacances il s'était démené comme un diable en faveur des Bulgares marocains, organisant avec le petit rouquin réunion sur réunion sur le thème du célèbre "Pas un homme pas un sou" et, le 1er du mois, comme si de rien n'était, il avait repris ses fonctions dans son petit village perdu. Il n'avait, du reste, pas reçu la nouvelle affectation annoncée dans le décret présidentiel et il s'en étonnait un peu. Le 10, il ne l'avait pas davantage reçue et tous ceux de son âge partirent sans lui, chacun en direction de la caserne qui lui était assignée.

Candasse soupçonna bien quelque sombre machination:

- La bureaucratie, mon ami, lui dit un vieux paysan madré. Un ordre et un contre-ordre, ce n'est pas une difficulté si aisément surmontable pour un bureaucrate, - militaire par-dessus le marché! Un simple retard.

Le 10 novembre, toujours rien.

Et rien encore le 10 décembre. Candasse s'était fait à cette idée que si oublié il y avait, cet oublié équivalait à une dispense définitive. Et il se réjouissait déjà.

Las! Il fallut déchanter.

[139]

Le 17 décembre, il était en train d'expliquer les fantaisies du participe à deux douzaines de moutards quand, sans même prendre la précaution de frapper, deux magnifiques gendarmes en tenue de campagne, jugulaire et casque, s'encadrèrent dans le chambranle de la porte.

Candasse comprit tout de suite, mais il ne s'attendait pas à ce que ce fût si expéditif.

Ils lui expliquèrent que, n'ayant pas rejoint sa caserne le 10 octobre, il était considéré comme insoumis et qu'ils avaient ordre de le conduire sur le champ à la capitale de la Bourgogne où il serait remis aux autorités militaires et d'où il serait acheminé, immédiatement et sans délai, sur le...<sup>o</sup> Régiment de Tirailleurs marocains, en garnison à Fez (Bulgarie Marocaine).

Candasse essaya bien de leur faire comprendre que n'ayant pas été convoqué, il ne pouvait avoir rejoint la caserne et que, pour l'instant, il ne faisait qu'attendre, c'est-à-dire exécuter un ordre qui lui avait été intimé par écrit et par la plus haute personnalité de la République.

Et il leur montra son décret présidentiel.

Peine perdue.

- La consigne est la consigne. Notre rôle n'est pas de chercher à comprendre l'ordre que nous avons reçu, mais de l'exécuter, dit l'un.

- Servir, servir toujours, les yeux fermés, la bouche close, chacun à son poste, quel qu'il soit, c'est le verbe fondamental de notre catéchisme du gendarme, enchérit l'autre.

Une voiture dont le moteur n'avait pas même été arrêté attendait devant la porte.

[140]

A la capitale, on l'informa qu'il était mis en prévention de Conseil de guerre, on lui enleva ses lacets de souliers et ses bretelles, puis, sans autre forme de procès, on le jeta en prison.

L'affaire fit quelque bruit. *La Bourgondie ouvrière et paysanne* s'en empara, tous les journaux de Franconie en parlèrent et la gêne créée dans l'opinion par la conduite de la guerre s'en accrut. C'est très probablement pour cette raison et les gens du gouvernement se rendant compte qu'ils risquaient d'aller à l'encontre du but poursuivi, qu'un beau jour on retrouva la convocation qui n'avait pas été envoyée.

La bonne foi de Candasse était établie.

Mais son indignité restait qui ne l'était pas moins.

- Ah! mon gaillard, lui dit un commandant, z'avez voulu jouer au c...! Z'avez d'la chance, cette fois, mais perdez rien pour attendre!.. On vous f'ra les pieds!

Les militaires avaient alors une manière de parler qui était bien à eux et qui disait bien ce qu'elle voulait dire.

On lui rendit ses lacets de souliers et ses bretelles. On y ajouta deux musettes et un bidon de soldat, un quart, une gamelle, une cuillère, une fourchette et un calot. Deux boîtes de conserves, une demi-boule de pain et un demi-litre de vin pour justifier les musettes et le bidon...

Ainsi paré et dans cet accoutrement, on l'achemina sur le...° Régiment de Tirailleurs.

On l'avait tout de même autorisé à prévenir ses parents: il les trouva sur le quai de la gare.

[141]

La Demoiselle pleura. Candasse sentit qu'elle était venue là comme poursuivant un Chemin de Croix auquel elle avait l'impression d'avoir été condamnée par une aveugle et inexorable fatalité. Et les larmes lui montaient au bord des yeux.

Le Tonkinois sauva la situation:

- C'est une tradition de famille, dit-il avec, sur sa figure, quelque chose qui s'efforçait de ressembler à un sourire. A vingt ans, ton grand-père est parti contre les Bulgares de Crimée et, à trente-quatre ans, contre ceux de Germanie. A vingt ans, on m'a envoyé contre les Bulgares chinois et, à trente-quatre, de nouveau contre ceux de Germanie. Voici qu'à ton tour tu as vingt ans et que tu pars contre les Bulgares marocains...

- Donc, dans quatorze ans, coupa Candasse...

Le vieux s'assombrit, puis il se reprit:

- Ce n'est pas cela que je voulais dire: il en est revenu, j'en suis revenu, jamais deux sans trois.

- C'est bien ce que je voulais dire, coupa de nouveau Candasse.

Ils éclatèrent tous deux d'un bon rire.

La Demoiselle pleurait toujours... Tout ce qu'elle avait pu apporter de gâteries. elle le bourrait dans les musettes et cela lui donnait une contenance.

- Fais quand même attention, lui cria encore le Tonkinois, alors que le train s'ébranlait doucement et qu'il était toujours sur le marche-pied. Avec les militaires... J'en sais quelque chose!

Il faisait un froid de canard.

Et le ciel était sombre.



**CHAPITRE XII**  
**LE TIRAILLEUR**  
**CANDASSE EN MISSION CIVILISATRICE**  
**RENCONTRE AVEC CHARLES MARTEL**

BIEN qu'elle eût été conçue et créée pour la mise au point de divertissements beaucoup moins pacifiques, à l'époque, il n'était rien de mieux que l'Armée, pour l'organisation des voyages. Sous ses auspices, Candasse en fit un merveilleux.

Rien n'avait été laissé au hasard. Tout au long de ce long parcours, de nombreux relais étaient, depuis fort longtemps, prévus comme à dessein pour son hébergement et il passa de l'un à l'autre [144] sans la moindre anicroche : un peu à la façon d'un ballon de rugby d'un extrême à l'autre d'une ligne d'avants. Un peu moins vite, toutefois : l'Armée savait par expérience que pour aller vite il ne faut se hâter qu'avec lenteur, et chacun des relais ne l'envoyait au suivant qu'en prenant tout son temps et selon les règles d'un rituel savamment élaboré.

Lorsque Candasse se présentait à l'un d'eux, il commençait d'abord et régulièrement par provoquer les rires : son calot qui faisait, avec sa tenue civile, ses musettes, sa gamelle, son quart et son bidon, un ensemble du plus joyeux effet.

Alors, il exhibait un papier et un adjudant surgissait :

- Ah !.. C'est vous l'Oiseau !.. Ben, mon lascar... Allez, ouste... Suivez-moi !

L'adjudant lui faisait faire le tour d'un certain nombre de bureaux où il était accueilli avec la même aménité. On lui désignait une paillasse pour la nuit et, pour le jour, on lui indiquait les heures auxquelles et l'endroit où il pourrait aller faire remplir sa gamelle et son quart. Puis on lui disait d'attendre.

Et Candasse attendait.

Dans certains relais, il lui arriva d'attendre trois, quatre et même cinq jours. Dans ce cas, il occupait le temps à traîner dans les cours, regardant d'un œil amusé les privilégiés qui avaient eu la chance de recevoir leur convocation à temps pivoter à droite et à gauche, présenter les armes, s'exercer à saluer, à mettre le petit doigt sur la couture du pantalon, etc. toutes opérations dont il était probablement le seul à ne pas saisir l'exceptionnel intérêt.

[145]

De temps à autre, un sadique chargé d'ans et de galons le faisait appeler à son bureau pour le voir de près, puis le renvoyait après l'avoir admonesté dans le vocabulaire d'usage.

Ou bien un adjudant l'interpellait

- Eh ! l' civ'lot !

Puis, ayant réalisé

- Vous croyez sans doute à l'hôtel?.. Prenez don' ç'balai, ça vous passera le temps... Vous en foutrai, moi !

Et Candasse prenait le balai.

Un matin, sans qu'il sût jamais à quelles graves raisons était subordonnée la durée de son séjour en un endroit, on l'appelait, on lui remettait des papiers et des vivres pour la route et on l'expédiait sur le relais suivant où les mêmes scènes recommençaient avec de légères variantes.

Enfin, après s'être fait traiter d'oiseau, de lascar, de gaillard et parfois d'individu, de salopard ou de corniaud dans une bonne douzaine de casernes, après avoir ramassé des papiers dans les cours par ci, balayé par là ou attrapé des poux ailleurs, il arriva au...° régiment de Tirailleurs: d'une durée normale de quatre à cinq jours, traversée de la mer comprise, ce voyage en avait nécessité une quarantaine.

Ici, changement de décor: on l'attendait depuis quatre mois; aussi, dans la liste des amabilités qu'on lui avait faites sur tout le parcours, le "Vous en foutrai moi !" ponctué de significatifs "z'apprendrez à m'connaître mon gaillard!" revenait très souvent. Et tout se terminait toujours par un vigoureux "Et qu'ça saute !"

[146]

Candasse vit tout de suite qu'il avait à faire à des militaires plus distingués et que, pour eux, tout était réellement pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Moins de deux heures après son arrivée, il avait décliné ses nom, profession et autres qualités dans une demi-douzaine de bureaux, - *Say lir, aicrire est compté*, avait écrit un caporal en face de son nom dans l'un d'eux, - essuyé le mépris ou la menace de toute la hiérarchie de la caserne, reçu une quarantaine de kilos de vêtements, lingerie et ustensiles divers, et il pivotait à droite et à gauche dans la cour en compagnie d'une vingtaine de garçons de son âge.

Et qu'ça saute !

Le lendemain, même jeu.

Et ainsi tous les jours: cela durait de sept heures du matin à cinq heures du soir. Après, on était libre jusqu'à neuf heures et on pouvait aller visiter la ville, mais on ne profitait pas de cette liberté: on avait été prévenu qu'il valait mieux ne s'aventurer dans la ville que par groupes de trois ou quatre et armé de la baïonnette à toutes fins utiles, les Bulgares marocains n'hésitant pas à y venir accomplir leurs méfaits à la barbe des autorités et s'attaquant de préférence aux militaires. Encore y avait-il des quartiers qu'il était absolument interdit de fréquenter même par groupes de trois ou quatre et en armes, ceux qui avaient enfreint l'ordre et s'y étaient aventurés y ayant régulièrement été retrouvés le lendemain matin à l'état de cadavres. En vertu de quoi, même si on avait d'indiscutables dispositions pour le noble métier des [147] armes, on préférerait ne pas courir le risque. A plus forte raison quand on n'en avait pas.

On restait donc à la caserne et, en attendant l'heure à laquelle le clairon annoncerait que "Marie- Margot, est tombée dans un lit", ce qui était une invitation à se comporter comme si on l'y allait rejoindre, on jouait aux cartes en buvant du vin acheté à la cantine. Car l'Armée avait tout prévu et il y avait une cantine. Il y avait même une cantinière dont les exploits érotiques avaient été mis en chansons qu'on braillait quand le vin avait fait son effet.

C'était la bonne vie.

Candasse, cependant, n'avait pas plus de goût pour les divertissements du soir que pour les si distinguées et si instructives occupations collectives de la journée. Il lui arrivait de, réaliser, comme si cela ne faisait pas de doute, qu'il était pris dans l'engrenage d'une gigantesque et effroyable entreprise d'abrutissement.

Et il en concevait de sombres pensées.

Le hasard, une fois encore, vint à son secours le quatrième jour. Un colonel s'était souvenu que le...° Régiment de Tirailleurs devait, quelques semaines après, participer à des opérations de rétablissement de l'ordre dans le Sud du pays.

- Les troupes en mouvement se déplacent, avait-il déclaré, chaque soldat ayant sur lui ses armes, ses munitions et la totalité de ses effets personnels.

Il avait donc décidé que, ce jour-là et à titre d'entraînement, les exercices de petit doigt sur la couture du pantalon seraient assortis d'un peu de plat ventre et se feraient chacun ayant sur le dos [148] sa quarantaine de kilos de vêtements, lingerie et ustensiles divers. Dans un faux mouvement, les lunettes de Candasse tombèrent et par mégarde son, voisin mit le pied dessus.

- C' qui m'a f... un troupière pareil ? hurla un adjudant à ses oreilles.

Puis :

- Ah ! c'est vous !.. Encore vous !.. Toujours vous !..

Puis enfin

- Allez, ouste !.. Allez en chercher une autre paire... Et qu' ça saute !

Candasse ne savait où aller chercher une autre paire de lunettes.

- R'gardez moi ça ! A l'hôpital, andouille

C'est à l'hôpital que se produisit le miracle le médecin qui l'examina était un réserviste qui n'avait, lui non plus, pas beaucoup de vertus militaires, qui était en froid avec ses confrères de la carrière, qui avait entendu parler de Candasse comme tout le monde et qui eut soudain l'idée d'un bon tour :

- Tu sais jouer au bridge ?

Candasse était perplexe. De plus il ne savait pas jouer au bridge.

- Ça ne fait rien, il nous manque un quatrième, tu apprendras.

Et, avec un sourire

- Ils vont faire une de ces gueules... Allez : en observation !

Candasse fit le quatrième au bridge tous les après-midi pendant deux grands mois. Le reste du temps, il l'occupait à lire : il s'était fait envoyer quelques livres par le Tonkinois et son [149] protecteur lui avait procuré une documentation assez importante et très correcte sur le pays et ses habitants. Et il se réjouissait qu'ainsi, tout ce temps ne fût pas totalement perdu.

Il nourrissait bien quelques craintes au sujet de sa présence à l'hôpital : quelqu'un ne finirait-il pas par la trouver insolite ?

- Dans l'Armée, lui avait répondu celui qui en avait eu l'idée, les services de santé jouissent d'une sorte de privilège d'exterritorialité. C'est d'ailleurs la seule chose qui soit bien. Sois tranquille : personne ne te demandera jamais de comptes et personne n'est qualifié pour m'en demander à moi.

C'était heureusement vrai.

Quand il remit les pieds à la caserne, les exercices de petit doigt sur la couture du pantalon étaient terminés et le...° Régiment de Tirailleurs se préparait fiévreusement à prendre la route du Sud. Personne ne fit mine de s'apercevoir de son retour: tout au plus fut-il gratifié d'un peu plus de réflexions désobligeantes que les autres, sa réputation de tire au flanc étant maintenant solidement établie. Mais, de cela, il se moquait éperdument.

On en était au 1er Mai.

- Bah! se disait-il, jusqu'à présent les choses ne se sont encore pas trop mal passées: deux mois pendant lesquels j'ai été oublié, presque deux mois pour le voyage et presque trois à l'hôpital, total sept, restent onze sur lesquels il faut déduire les deux mois et demi de permission libérable et [150] la durée du voyage de rapatriement en Franconie. Dans six mois...

En attendant, il avait échappé à tout ce que lui paraissait comporter d'avilissant: l'assimilation des principes essentiels du noble métier des armes, et il en augurait bien pour l'avenir.

Pour accomplir sa mission, le...° Régiment de Tirailleurs devait d'abord se transporter sur les lieux, c'est-à-dire parcourir environ sept cents kilomètres. A pied parce que les autres moyens de transports, au surplus rudimentaires et peu nombreux, n'étaient pas prévus pour les Tirailleurs. Et sac au dos parce que c'était dans la tradition. Quatre-vingt-huit cartouches dans la ceinture.

Il fallut traverser ainsi d'immenses étendues désertiques d'un sol aride parsemé de quelques touffes d'alfa. De loin en loin, une oasis avec quelques palmiers et quelques arpents de terre cultivable. Aux abords un monticule en pisé abritant quelques hommes dans un indicible état de dénuement: le village ou Ksar. On allait d'oasis en oasis vingt à trente kilomètres par jour, selon les fantaisies du fabricant souverain. Deux jours de marche, un jour de repos. Pas de route: une piste en terrain vague, à peine marquée. On marchait de cinq heures du matin à onze heures. A l'arrivée, on se désaltérait puis on dressait la tente. Il faisait une chaleur torride. C'est à peine si on avait faim. De temps en temps, on rencontrait un groupe d'êtres humains en qui on reconnaissait des hommes, des femmes et des enfants qui poussaient devant eux d'immenses troupeaux d'un bétail minuscule et famélique: ils allaient eux aussi d'oasis en oasis et plantaient, le soir, [151] des choses qui ressemblaient à des tentes. Il était difficile de les observer de près car ils prenaient grand soin de s'écarter sur le passage...

Candasse ne mit pas longtemps pour s'apercevoir qu'il faisait partie d'un dispositif stratégique particulièrement étudié.

Le...° Régiment de Tirailleurs était précédé de quatre ou cinq autos-mitrailleuses, toutes griffes dehors. En flancs-garde, des groupes de cavaliers, l'arme au poing. Suivaient: le train des équipages, une cantinière qui vendait surtout de l'anisette et du "gros rouge", la douzaine de femmes du B.M.C., encore des cavaliers, puis une formation d'artillerie prête à toutes éventualités. D'autres autos-mitrailleuses fermaient la marche. Dans les airs, des avions allaient et venaient. L'ensemble couvrait des kilomètres et s'appelait une colonne. On marchait, on marchait...

Candasse se demandait à quoi pouvait bien correspondre un si important et si coûteux déploiement de forces. La conquête? Même pas, car il ne lui paraissait pas que fût d'un grand bénéfice la possession de ces immenses et stériles étendues.

- Bien sûr, lui dit un jour son voisin, mais c'est à cause de ces gens qui poussent devant eux leurs troupeaux... Y vont n'importe où, ceux-là, et y ne s'occupent pas s'y sont sur le champ du voisin. Des sauvages que j' te dis !.. D'abord, c'est pas difficile: quand y s' rencontrent, tu sais c' qu'y font? Non ? Eh ben, j' vais te l' dire, moi, c' qu'y font: leurs troupeaux s' mélangent et, pour les séparer, y s' battent. Oui mon vieux, y s' battent: on peut tout de même pas les laisser faire, ça finirait par être un véritable danger Pour [152] le monde civilisé. Et si tu veux leur apprendre qu'y a d'autres moyens d' s'entendre, y s, tirent. T'as vu qu'y tiennent pas à nous rencontrer: z'ont pas la conscience tranquille, parbleu! Tiens, essaie un peu pour voir de leur acheter un mouton ou une vache: y t' laisseraient plutôt crever de faim! T'as beau leur montrer ton argent: y croient qu' c'est du papier... Non, parle-moi pas d' ces gens-là! Et puis, avec leurs manières d'aller où y veulent, mon vieux, si tu les laissais faire, y s'raient bientôt en Franconie: tu vois ça, toi, qu'un jour y s'amènent sur tes champs avec leurs bestioles?.. Tu ris! Ça s'est déjà vu: en 732, si y avait pas eu Charles Martel...

Candasse n'insista pas.

La colonne s'enfonçait dans les solitudes. On atteignit les sables. Puis les montagnes qu'on franchit. Puis un fleuve qui descendait des montagnes. Enfin une palmeraie couvrant des centaines de km2 qu'il fertilisait. Le long de ce fleuve, à une quinzaine de kilomètres les uns des autres, les quatre bataillons du...° Régiment de Tirailleurs dressèrent quatre campements protégés chacun par une batterie d'artillerie et une auto-mitrailleuse: il fallut d'abord faire une route pour leur permettre de communiquer entre eux et aussi pour amorcer un plan de plus grande envergure et de portée plus lointaine.

On se mit au travail, derechef.

Candasse apprit que le fleuve s'appelait l'Oued Ziz et qu'il arrosait le Tafilalet, région sur laquelle régnait un certain Belgacem, pacha rebelle à l'autorité du Sultan.

[153]

Cette rébellion se caractérisait essentiellement par le fait que, le Sultan ayant dû se mettre sous la protection des Franconiens dans les conditions habituelles, c'est-à-dire en cédant à la force, - ce que d'ailleurs il ne cachait qu'à peine, - lui Belgacem considérait que ce geste était sans valeur et ne l'engageait pas. C'était au surplus l'avis de toute la population qui, soumise ou pas, le considérait comme le seul libérateur possible et ne lui ménageait pas ses appuis, ouvertement ou en sous-main. Les Franconiens le chargeaient de tous les péchés du monde, lui attribuaient les pires actes de brigandage et disaient de lui qu'il n'était qu'un Chleuh - abréviation du mot Bulgare. Lui leur rendait la pareille et les appelait des Roumis.

Les choses en étaient là depuis des années et pour la première fois, les Franconiens, qui se sentaient bien plus visés que le Sultan lui-même par la doctrine de Belgacem, venaient camper à proximité de ses territoires avec des intentions dont le moins qu'on en pouvait dire est qu'elles lui pouvaient paraître peu rassurantes.

Il ne dit rien cependant.

La situation eût pu s'éterniser sur ce compromis implicite, n'eût été l'emplacement choisi par le bataillon le plus avancé du...° Régiment de Tirailleurs pour y dresser son camp: entre l'Oued et un Ksar tout proche, ce qui équivalait à le priver d'eau.

Le Cheikh du Ksar protesta: on lui répondit que tels étaient les ordres du Sultan.

Il n'en crut rien et se plaignit à Belgacem, c'est-à-dire à son suzerain direct.

[154]

Celui-ci envoya deux émissaires: on les fit prisonniers et le Ksar n'eut pas pour autant l'eau sur laquelle il croyait avoir un droit et qui lui était indispensable.

Quand il vit qu'il n'y avait plus d'autre solution, le Cheikh traita directement avec les Franconiens pour l'eau, niais prétendit rester dans la dépendance de Belgacem pour tout le reste - en échange du droit à l'eau, il s'engageait à vendre aux Franconiens tout le bétail nécessaire à leur alimentation. Mais la monnaie dans laquelle on le paya n'avait cours que dans la zone contrôlée par les Franconiens et les Franconiens n'avaient rien à lui vendre...

Ce fut la première raison de frictions.

Il y en eut d'autres: l'exigence, par les autorités franconiennes, d'un permis de circuler pour se rendre du Ksar à l'Oued, l'interdiction pour toute personne n'ayant pas ce permis de séjourner dans le Ksar, le droit de contrôle, un viol par ci, un vol par là, etc.

Et la plus importante: la personnalité du Commandant général des opérations dans les Territoires du Sud.

Ce Commandant en chef était ce qu'on appelait alors, d'un terme familier, une vieille culotte de peau. Il avait fait toute sa carrière aux colonies et il ne fallait pas lui en conter sur la manière de se comporter avec les Chleuhs: son inspiration en la matière, il la trouvait dans l'alcool. Il avait établi son quartier général à une centaine de kilomètres de là, - en arrière comme il se doit. Et il y menait joyeuse vie avec tout son État-major. Aucune question sur le meilleur des mondes possibles ne l'avait jamais effleuré: le meilleur des mondes, il y vivait.

Son rôle était de se tenir à l'affût de tous les incidents qui pouvaient surgir entre les populations du Tafilalet et les troupes franconiennes et de les exploiter au mieux. Quand il ne s'en produisait pas, il en fabriquait adroitement. C'est ainsi qu'il avait présenté l'affaire des deux émissaires de Belgacem à propos de l'eau comme une attaque des rebelles victorieusement repoussée par les troupes franconiennes et au cours de laquelle, en sus des lourdes pertes infligées à l'ennemi, plusieurs prisonniers avaient été faits. Cette version avait eu l'avantage de justifier un raid d'avions de bombardement sur le Tafilalet, par manière de représailles, et cela lui avait donné une idée: multiplier les raids de ce genre, si facilement justifiables.

A partir de ce jour, son plus grand plaisir, après une beuverie, fut de commander un raid et de monter lui-même dans l'un des avions. Au retour, il n'en finissait pas de raconter ce qui s'était passé, n'omettant jamais de souligner qu'il trouvait du plus haut comique l'effet des bombes sur les Chleuhs de Belgacem.

Tant et si bien que le dénommé Belgacem mit sa tête à prix: cinq cents douros hassanis.

Le nombre des malheureux qui s'efforcèrent de gagner ces cinq cents douros fut incalculable: tous furent, abattus avant d'arriver au Commandant en chef. On en abattit même qui n'avaient aucune intention malveillante, mais qui avaient le tort de se trouver à un endroit donné sans permis [156] de circuler ou sans alibi: pour faire bonne mesure et parce qu'il valait mieux abattre un innocent que laisser échapper un coupable.

Avec celui qui se présenta le 14 juillet, on décida de faire un exemple: parce que c'était le 14 juillet, que cette date était mémorable et l'occasion inespérée. Pendant une trentaine d'heures, le malheureux passa par les

tortures les plus raffinées, du coup de pied bien placé au coup de crosse de revolver ou de fusil, à la langue coupée et aux yeux crevés, en passant par la baïonnette enfoncée dans les biceps et les mollets. Finalement, on lui trancha la tête avec un poignard et on la ficha au bout d'une longue perche à l'entrée du quartier général où elle resta exposée quarante-huit heures durant à l'intention des pasteurs de troupeaux qui pourraient ainsi véhiculer la nouvelle jusqu'au Tafilalet. Le reste de son corps, on le jeta aux chacals qui infestaient la région.

Candasse, qui avait été désigné pour faire partie des services de protection armée d'un convoi venu se ravitailler au quartier général dans ce moment-là, assista à ces réjouissances. Il remarqua que toute la garnison y avait pris un très grand plaisir. Le soir, on distribua un quart de vin supplémentaire à tout le monde et une bouteille d'anisette pour dix.

Quinze jours après, la ligne téléphonique reliant les camps du Ziz au quartier général fut coupée, et une section du...° Régiment de Tirailleurs envoyée pour la réparer ne revint pas: à quelque temps de là, tous ceux qui la composaient furent retrouvés, dans un coupe-gorge, le ventre ouvert et rempli de pierres, émasculés et les parties [157] dans la bouche. Belgacem les avait attirés dans une embuscade et personne n'avait subodoré le piège.

Un autre raid de représailles suivit qui motiva une autre incursion de rebelles en Territoire soumis, de représailles aussi, évidemment. Puis d'autres raids suivis d'autres incursions.

Dans cette atmosphère, le...° Régiment de Tirailleurs poursuivit la construction de la route. Quelques habitants du pays avaient été réquisitionnés pour aider à ce travail: on leur donnait chaque jour 16 grammes de café, 30 grammes de sucre, 200 grammes de farine et deux francs. Quelques coups de bâton aussi quand ils ne travaillaient pas assez vite ou manifestaient un mécontentement que personne ne comprenait.

On piochait, on piochait. La dysenterie s'en mêlait, les poux, la soif. De temps à autre, une petite alerte. On piochait, on piochait toujours. Chacun ayant conscience de la grandeur de son rôle, personne ne se plaignait: ces Chleuhs, on les aurait!

L'anisette et, le gros rouge soutenaient les énergies.

Entre temps, d'autres Régiments de Tirailleurs étaient venus s'associer à la tâche et, en amont, prolongeaient les travaux le long du fleuve. Dans les mêmes conditions et avec le même zèle.

Au contact de ces réalités, la discipline s'était un peu assouplie: on avait fini par oublier Candasse.

En décembre, quand sonna pour lui l'heure de la permission libérable, les camps s'étaient en outre transformés en forteresse de pisé. Et c'est en [158] camions, sur une route un tantinet cahoteuse mais à double circulation, qu'en quatre jours il parcourut le chemin du retour à la caserne.

Tout était prêt pour la grande offensive contre les rebelles du Tafilalet: tout le long du parcours, des colonnes motorisées montaient en sens inverse se portant sur les positions qui leur avaient été assignées en vue de l'attaque.

Un mois après, Candasse était en Franconie, civil mais non démobilisé, un peu amer et fourbu, mais heureux de s'en être tiré à si bon compte.

Et s'en félicitant.

**DEUXIÈME PARTIE**

*La machine à fabriquer l'histoire*

**CHAPITRE I**  
**LA GRANDE DÉCEPTION DE CANDASSE**  
**LE MONDE DU LOPIN DE TERRE**  
**ET DE LA PETITE MAISON**

LE Tonkinois qu'il retrouva était un homme déçu ; - déçu et amer: il prétendait que la Révolution russe avait été détournée de ses voies par ses propres promoteurs ; que, sous le couvert de la dictature du prolétariat, ceux-ci faisaient peser sur le prolétariat, la plus effroyable des dictatures ; qu'ils avaient supprimé la liberté de parler et d'écrire ; que, reprenant les méthodes mêmes du despote qu'ils avaient chassé, ils envoyaient des millions de paysans et d'ouvriers dans des camps de concentration, rétablissaient la propriété privée, le droit d'héritage, [162] etc., etc. Il ajoutait encore qu'ils ne se maintenaient au pouvoir que grâce à l'appui de l'armée et de la police et, ce qui était à ses yeux le plus grave, qu'ils avaient tenté d'asservir le mouvement ouvrier du monde entier, de le transformer en une sorte d'agence à succursales multiples, de propagande en faveur du nationalisme russe.

- En conséquence de quoi, concluait-il, il n'y a plus de mouvement ouvrier, le Parti s'est vidé et les syndicats de même.

Candasse n'en croyait pas ses oreilles. Il dut en croire ses yeux : à l'appui de sa thèse, le Tonkinois lui montra les plus récents numéros de *la Bourgondie ouvrière et paysanne* :

- Ça ne paraît plus que deux fois par mois, et encore : faute de lecteurs !

Il y retrouva, en première page et présentées comme des réalisations socialistes, toutes les accusations formulées par le Tonkinois. Les autres pages étaient pleines de ragots des usines et des villages : ici, un contremaître était accusé de despotisme, là un curé courtoisait une fille, ailleurs un maire n'avait pas encore fait construire la pissotière commandée par les règles de l'hygiène etc. Rien sur les grands problèmes qui eussent été susceptibles de retenir l'attention des Franconiens dans leur ensemble, rien qui se rattachât directement au grand espoir qui, la guerre terminée, avait subjugué les ouvriers, aucune idée force, rien de substantiel.

Candasse fut bien obligé de se rendre à l'évidence : le meilleur des mondes possibles était présenté de telle sorte qu'il n'était qu'une tragique caricature de monde et on ne se donnait même [163] plus la peine de dégager les voies qui y conduisaient.

- Une feuille de chou, laissa-t-il tomber, le cœur gros.

- Hélas ! dit le Tonkinois.

Puis, après un temps :

- Parce que les Russiens ont été les premiers, après trois années de guerre, à montrer la nécessité du retour à la Paix et à en indiquer les voies, nous avons cru en eux aveuglément. C'est toujours ainsi, le

pouvoir pervertit tous ceux qui y accèdent et ils s'y conduisent toujours comme ceux qu'ils en ont chassés. L'exemple de la Franconie et de ses quatre Révolutions eût dû nous servir de leçon... La vraie Révolution ne se fera pas par la conquête du pouvoir, mais par sa destruction. Et elle n'empruntera pas les voies de la violence: qui vient par le tambour, s'en va par la trompette.

En attendant la fin de sa permission, date avant laquelle l'administration l'avait informé qu'il ne lui était pas possible de lui donner un poste, Candasse s'occupa des travaux de la ferme.

Il essayait de ne plus penser.

Un jour, pourtant, il résolut d'aller voir le petit rouquin et il se présenta au bureau de *La Burgondie ouvrière et paysanne*. Quelqu'un le reçut qu'il ne connaissait pas.

- Le petit rouquin? La Direction du Parti - on sentait qu'il mettait des majuscules aux mots - s'est aperçue qu'il était UN agent de la Bourgeoisie... Tu penses bien que ce n'est pas ici qu'il faut venir demander de ses nouvelles!

Puis, comme Candasse en restait perplexe

- Mais, qui es-tu ?

[164]

La question acheva de le désespérer. Il s'aperçut soudain que l'homme était seul et cette pièce qu'il avait connue si animée lui parut comme à l'abandon.

- Mon nom ne te dirait rien, fit-il.

Et il partit.

Il trouva le petit rouquin chez lui et ils eurent une longue conversation.

Il était désespéré, le petit rouquin. D'abord par son aventure personnelle:

- Ils ont voulu déclencher une grève pour obliger les gens du gouvernement à revenir sur une position qu'ils avaient adoptée dans le problème chinois. J'ai dit que cette grève était par avance condamnée à l'échec. Ils en ont quand même lancé l'ordre. Naturellement, une vingtaine d'ouvriers seulement les ont suivis qui ont été automatiquement jetés à la rue. Alors, ils ont dit que c'était moi qui avais torpillé l'affaire et ils m'ont exclu: un traître, un renégat, un vendu, voilà ce que je suis, maintenant!

Candasse ne comprenait pas que personne n'ait protesté:

- Protester? Mais c'était impossible: *La Burgondie ouvrière et paysanne* ne pouvait paraître régulièrement que grâce à une subvention du Parti dont les caisses étaient elles-mêmes alimentées par les Russiens. Pour emporter la décision, il a suffi au Parti de dire qu'il cesserait de subventionner un journal qui abandonnerait la lutte révolutionnaire: les gens ont suivi la direction du Parti pour sauver leur journal et maintenant, le journal est quand même condamné à mort parce qu'il a perdu tous ses lecteurs et que la subvention ne suffit pas.

[165]

J'imagine que les Russiens ont obtenu de la Direction du Parti qu'elle lance cet ordre de grève par le même procédé: en la menaçant de lui couper les vivres. C'est ainsi: qui paie commande...

- Mais ton exclusion ?

- Simplement parce qu'il fallait des responsables de l'échec. Quant aux motifs, qui veut tuer son chien... Ce n'était d'ailleurs pas difficile dans mon cas, puisque je m'étais déclaré contre la grève! Ici, les gens croient que si je m'étais déclaré pour, elle aurait réussi. Tu vois la suite...

Tout, en effet, était très clair dans cette explication.

- Et maintenant ? demanda Candasse.

- Maintenant ?.. Hélas !.. Avant longtemps il n'y aura rien à faire. Il nous faudra d'abord prendre conscience que changer les hommes au pouvoir, c'est seulement changer de maîtres et de chaînes, qu'il est plus facile - et surtout plus indiqué ! - de détruire le pouvoir que de le conquérir fût-ce par la tactique du cheval de Troie et que le responsable de tout ce qui nous arrive, c'est le dénommé Marx avec sa thèse de la conquête nécessaire, - par la violence, de surcroît. Cela demande un long et patient travail d'éducation...

Vois un peu, le Parti s'est vidé au profit du Parti socialiste cependant discrédité par la guerre et qui veut conquérir le pouvoir par le canal du parlementarisme. Le pouvoir, toujours le pouvoir: le mythe est bien enraciné. Il faudrait orienter l'opinion ouvrière vers le syndicalisme, mais là encore, il y a quatre ou cinq sortes de syndicalistes dont aucune n'est valable: les uns sont inféodés à l'Église, les autres à l'État, d'autres encore aux [166] Russiens... Conséquence: les ouvriers ne voient aucune raison de choisir entre les uns et les autres. De ce côté non plus, il n'y aura pas d'espoir avant longtemps.

- Et si on essayait d'arracher les uns à l'influence de l'Église et de l'État, les autres à celle des Russiens?

- D'ici à ce qu'on nous entende...

Ils se quittèrent sur des considérations très pessimistes mais en se promettant de se revoir.

Une circonstance tout à fait fortuite fit qu'ils se revirent plus souvent qu'ils ne l'eussent espéré: Maître Jobelin Toucourt étant mort prématurément, à l'expiration de sa permission libérable, Candasse fut désigné pour le remplacer à l'Établissement du savant Pédantin et vint s'installer dans la capitale de la Bourgondie. Dès lors, il ne se passa plus de jour qu'ils n'allassent l'un chez l'autre et qu'on ne les rencontrât sur les trottoirs, devisant côte à côte au pas de promenade. Eux lisaient sur tous les visages qu'on se souvenait de leurs campagnes virulentes et qu'on s'étonnait de ne plus entendre parler d'eux.

Il leur arrivait souvent de se trouver brusquement face à face avec des camarades de l'ancienne équipe, rentrés pour les mêmes raisons qu'eux, dans le train-train de la vie quotidienne. On s'arrêtait, on bavardait un peu, on échangeait des souvenirs sur les temps héroïques et on se séparait sur la conviction qu'il n'y avait rien à faire pour ressusciter le mouvement ouvrier tué par le Parti qui mourait lui-même de cet assassinat.

Cela créait une atmosphère lénifiante.

[167]

Après de telles rencontres, le petit rouquin était chaque fois plus pessimiste.

Candasse, cependant n'avait pas perdu le goût de rechercher les voies susceptibles de conduire au meilleur des mondes possibles.

Il n'acceptait pas cette défaite.

Un jour, il s'avisa qu'il n'avait pas été exclu du Parti et que, s'il devait le quitter, du moins n'avait-il pas le droit de le faire sans prendre correctement congé. Et puis, qui sait? Peut-être le Tonkinois, le petit rouquin et lui-même, s'exagéraient-ils l'étendue du mal. Il se présenta donc à une assemblée générale mensuelle de la section locale.

Moins d'une douzaine de personnes étaient réunies dans cette salle où dix-huit mois auparavant, Candasse avait encore parlé devant près de deux cents militants décidés et enthousiastes. Sur aucun de ces visages, il ne put mettre un nom. Il dut décliner le sien et il vit qu'il signifiait quelque chose seulement pour l'homme qui, quelques semaines plus tôt, l'avait accueilli au bureau de *La Burgondie ouvrière et paysanne*. Après l'avoir invité à s'asseoir et sans plus s'intéresser à lui, celui-ci déclara la séance ouverte et sortit une liasse de papiers de sa serviette.

- J'ai d'abord quelques communications à vous faire, commença-t-il.

Et il donna lecture d'une très longue note ronéotée sur un plan quinquennal que les Russiens conduisaient victorieusement à son terme au milieu des pires embûches dressées sous leurs pas par les pays capitalistes. Puis d'une autre presque aussi longue sur un général chinois qui avait paraît-il réussi à étendre le régime russe à presque toute [168] l'Asie. Enfin, d'une troisième et dernière sur les déviations de droite et de gauche à l'intérieur du Parti. Ici, il était question de la ligne et de la nécessaire autocritique pour rechercher ceux qui s'en écartaient afin d'en épurer le Parti, c'est-à-dire, de le renforcer et de lui permettre d'accomplir les tâches qu'il s'était fixées envers et contre toutes les oppositions. Sur ces tâches elles-mêmes, rien.

Il lisait tout cela sur un ton désespérément monocorde. Par moments, il éprouvait le besoin de faire un commentaire et il disait: c'est clair. Ou bien: c'est évident. Ou encore: vous me suivez camarades? Et il continuait. A la fin de la dernière note, il fut plus prolix et il dit: telles sont les directives du Parti. Puis

- Quelqu'un a-t-il des explications à demander ou des suggestions à faire?

Personne n'avait rien à dire.

Ce que voyant et bien qu'il fût très tard déjà, Candasse demanda si la section avait un point de vue sur la politique sociale des gens du gouvernement et sur les moyens pratiques de résorber le chômage à l'échelon local ou régional.

On lui fit remarquer que ces problèmes n'étaient pas à l'ordre du jour.

Il insista et ce fut la bagarre.

Six mois plus tard, après avoir assisté encore à quatre ou cinq réunions semblables au cours desquelles il tenta chaque fois mais vainement de ramener l'attention sur les problèmes actuels en fonction des données doctrinales et humaines, il fut à son tour exclu du Parti sous un flot d'injures des plus ordurières.

- C'est plus clair ainsi, dit-il au petit rouquin.

[169]

- Et maintenant? lui demanda seulement celui-ci.

Candasse comprit qu'il lui retournait une de ses questions et il ne dit rien. Mais il lui semblait qu'il avait levé un obstacle sur sa route et non des moindres. C'était comme si une nouvelle période de sa vie commençait. Il se sentait libre, maître de soi et il y entraît avec confiance.

Ce que fut cette période?

Dire que Candasse en garda des souvenirs qui fussent dignes d'être notés, serait exagéré: ce fut une période morne et plate, - sans âme.

Les gens du gouvernement avaient maintenant trouvé un prêteur attitré sous les espèces d'un peuple industriel, extrêmement riche, vivant sur un continent immense et lointain, au-delà des mers, le Peuple de

l'Autre-bout. De l'argent obtenu et qui leur arrivait à peu près régulièrement, ils avaient fait trois parts: l'une pour entretenir l'armée et la police, l'autre pour acheter la presse, ce qui leur permettait de façonner l'opinion, la troisième qu'ils distribuaient aux industriels et aux marchands, opération qu'ils appelaient l'investissement productif.

Les Bulgares marocains avaient été mis à la raison. Ici encore, les industriels et les marchands trouvaient leur compte.

Les Bulgares germaniens se relevaient lentement mais sûrement: ils payaient en nature, notamment en charbon une partie de leur dette, ce qui faisait l'affaire de nos industriels et leurs marchands passaient avec les marchands franconiens, de fructueux marchés ce qui faisait l'affaire de tout le monde. Il y avait bien le solde de la dette [170] qui restait en discussion: ils se bornaient à trouver ce solde beaucoup trop élevé ce qui était une manière de ne pas le reconnaître sans le renier. Mais, comme les industriels et les marchands franconiens ne disaient trop rien ou n'en parlaient visiblement plus que pour la forme, cela ne soulevait pas de grosses difficultés et, en tout cas, ne pouvait pas être un sujet de débat public.

De ce côté on se partageait des dépouilles et des prébendes: le vent était à l'euphorie, à une euphorie qu'on se gardait de troubler par des spéculations métaphysiques et, faute des sujets de s'affronter dont on se gardait, on avait fini par ne plus savoir exactement qui était Guelfe et qui était Gibelin.

La propagande russe était toujours nulle dans ses effets. Les ouvriers des villes étaient désarmés. Les paysans des villages aussi à qui les industriels ne fournissaient plus de sujets de zizanie et qui étaient incapables d'en trouver eux-mêmes. Chez les uns comme chez les autres, le vent était à la résignation.

Au lieu des Guelfes et des Gibelins, il n'y avait donc plus, dans toute la Franconie, que des euphoriques et des résignés.

Il arrivait encore qu'on entendît de loin en loin les anciens cris de ralliement "Le cléricalisme, voilà l'ennemi" ou "A bas les partageux" mais ils n'étaient plus poussés que par quelques fanatiques et on les considérait généralement comme de stupides provocations. De part et d'autre, ils restaient sans écho. Dans l'indifférence générale et grâce à une habile exploitation de la doctrine du sou qui était un sou, les gens du gouvernement, [171] les industriels et les marchands qui avaient maintenant partie liée, avaient même réussi un extraordinaire coup de maître.

Cette doctrine du sou qui était un sou était vraiment séduisante. Les gens du gouvernement, les industriels et les marchands avaient de tout temps expliqué aux Franconiens qu'en s'ingéniant à dépenser le moins possible de l'argent qu'ils gagnaient en travaillant, ils pourraient épargner quelques sous chaque jour, que vingt sous faisaient un franc et beaucoup de francs, de grosses sommes avec lesquelles ils pourraient, au bout d'un certain temps, se procurer des choses substantielles. A l'appui, ils publiaient dans les journaux qui leur étaient dévoués, à combien de sous correspondait le prix d'une petite maison et d'un lopin de terre et le nombre de jours qu'il fallait au Franconien le plus pauvre pour les épargner. Ils indiquaient aussi les meilleures façons d'épargner: se priver d'une cigarette par jour, d'une séance de cinéma par mois, d'un bock de bière par semaine, acheter du pain bis au lieu de pain blanc, des vêtements de coton et non de laine, des souliers d'une certaine qualité, etc. En moins de vingt-cinq ans, il était facile d'avoir sa maison à soi ou d'agrandir son lopin de terre. Et vingt-cinq ans, c'était vite là. Dans tous les foyers franconiens peu aisés, on s'était mis à faire des comptes...

Tout avait été prévu pour le succès de l'opération petite-maison-lopin de terre. Les gens du gouvernement, les industriels et les marchands avaient en outre expliqué que la tactique bas de laine ou pile de draps pour garer les sommes épar[172]gnées était une très mauvaise tactique : d'abord, à portée de la main, ces sommes constituaient une tentation permanente à laquelle on aurait du mal à ne pas céder un jour ou l'autre et, surtout, un hasard malencontreux pouvait faire que des voleurs les découvrirent et s'en emparassent. La Franconie était, certes, un pays d'honnêtes gens, mais on ne pouvait faire que, dans le troupeau, il n'y eût quelques brebis galeuses, gens sans scrupules, voleurs, brigands de grands chemins, chauffeurs de pieds et autres perceurs de murailles. Les faits divers des journaux étaient là qui corroboraient malheureusement mais fort à propos cet argument.

Pour protéger les petites gens à la fois contre les voleurs et contre leur propre tentation, c'est-à-dire contre eux-mêmes, les gens du gouvernement, les industriels et les marchands avaient donc ouvert, dans toute la Franconie, de nombreux guichets où on pouvait déposer l'argent qu'on épargnait. Et afin que personne ne se méprît sur leurs intentions, ils avaient précisé que les sommes versées pouvaient être retirées à tout moment, bien qu'ils ne le conseillassent qu'à bon escient, c'est-à-dire pour des raisons qui en valussent la peine. Le langage qu'ils parlaient était celui du cœur : ils invoquaient le devoir de solidarité entre les hommes qui imposait aux plus aisés d'aider en toutes circonstances ceux qui l'étaient le moins. En plus, ils avaient promis un intérêt : tant pour cent qui s'ajouteraient au capital déposé.

Les petites gens les trouvèrent magnanimes et ils portèrent leur argent. En échange, ils reçurent [173] un carnet qui établissait leur droit de propriété sur les sommes qu'ils avaient versées.

Pendant les premières années, tout marcha très bien : il y avait beaucoup de dépôts et pour ainsi dire pas de retraits. Tout marchait encore très bien vers la trentième année du système : on continuait à déposer pour acheter un lopin de terre plus grand ou une plus belle petite maison et on retirait encore peu. Et le montant des avoirs s'arrondissait sur les carnets. De toutes façons, les dépôts compensaient largement les retraits. C'est vers la cinquantième année que tout se gâta : pour beaucoup de petites gens, le lopin de terre ou la petite maison des rêves étaient là. On commença de retirer plus qu'on n'apportait : il fallut rendre l'argent.

Or, l'argent n'était plus là : les gens du gouvernement, les industriels et les marchands l'avaient dépensé dans toutes sortes d'aventures dont la guerre contre les Bulgares germaniens, l'expédition contre les Bulgares marocains, etc. qui avaient rapporté de gros profits individuels mais dont l'heure était venue d'avouer qu'elles constituaient des désastres collectifs. Ils en avaient même prêté aux Russiens pour acheter leur alliance contre les Germaniens et celui-là était irrémédiablement perdu : comme celui qui leur avait été prêté directement par les particuliers. Ils en avaient aussi prêté à d'autres petites nations d'Europe centrale pour leur permettre d'acheter des armements à nos plus grands industriels. Celui-là n'était pas tout à fait perdu, mais, tout en reconnaissant leur dette, ces petites nations demandaient de longs délais pour s'acquitter des intérêts. Et les petites gens étaient là qui voulaient acheter tout de suite leur petit [174] lopin de terre ou leur petite maison. Organiser une souscription parmi les industriels et les marchands pour rembourser était une opération qui s'excluait d'elle-même : c'eût été leur demander d'abandonner une grande partie des profits qu'elle leur avait rapportés. Ne pas rembourser les petites gens, il n'y fallait pas compter. La situation était sans issue.

C'est alors que le Grand Lorrain eut une idée de génie : rembourser en faux billets auxquels on aurait, au préalable, pris le soin de donner toutes les apparences des vrais. La planche à billets était là qui ne demandait

qu'à fonctionner. Après que les industriels et les marchands eurent transformé les leurs en or ou en propriétés foncières, les gens du gouvernement firent imprimer environ cinq fois plus de billets qu'il n'y en avait en circulation.

Et ils les donnèrent aux petites gens qui se présentaient aux guichets pour demander le remboursement des sommes qu'ils avaient épargnées.

Ainsi les petites gens ne s'aperçurent pas du vol : on leur rendait exactement ce qu'ils avaient déposé et, en plus, les intérêts promis.

Mais le prix du petit lopin de terre ou de la petite maison s'était, lui aussi, trouvé multiplié par cinq. La plupart d'entre eux, ne pouvant plus se procurer ni l'une, ni l'autre, reportèrent à plus tard la matérialisation de leurs espoirs et, non seulement renoncèrent à retirer leur argent, mais encore continuèrent à se priver et à en apporter d'autre.

En maudissant, bien sûr, ce fâcheux contretemps, mais en faisant contre mauvaise fortune bon cœur.

[175]

- Si près du but, dirent-ils d'abord.

Puis :

- Mais on y arrivera

Et ils se privèrent de plus belle.

Les gens du Gouvernement, les industriels et les marchands leur dirent que cette opération s'appelait une dévaluation et ils en firent vanter les heureux effets par les journaux.

Quand les petites gens allaient chez le boulanger, l'épicier ou le boucher, ils remarquaient bien que tout ce qu'ils achetaient était beaucoup plus cher qu'avant. Combien de fois, ils ne le calculaient pas. Mais les journaux leur faisaient observer que les industriels payaient des salaires à un taux trois ou quatre fois plus élevés et qu'aux paysans des villages, les marchands achetaient les denrées agricoles à un prix, lui aussi, trois ou quatre fois plus élevé.

- On dépense beaucoup plus, disaient alors les petites gens, mais on gagne beaucoup plus.

De fait, à la fin de chaque quinzaine, ou de chaque mois il leur restait beaucoup plus de francs. Ils les portaient aux guichets et ils constataient que, sur les carnets, les sommes figurant à leur crédits'arrondissaient beaucoup plus rapidement, qu'auparavant. S'ils y avaient par hasard pensé, ils oublièrent bien vite que ces francs valaient cinq fois moins: ils en recevaient et ils en pouvaient épargner trois ou quatre fois plus, c'est tout ce qu'ils voyaient.

Et ils trouvaient que c'était bien.

Parfois, mais assez rarement, il leur arrivait de penser avec amertume au lopin de terre ou à la [176] petite maison dont l'achat était reporté à une date ultérieure et de le laisser percer. Mais, d'une part, ils pensaient aussitôt que cette date n'était pas si lointaine qu'ils l'avaient d'abord craint, et, de l'autre, les journaux étaient là, qui les ramenaient aux saines et roboratives propositions de la raison. C'était là, concédaient volontiers les journaux, un inconvénient de la dévaluation, mais, en même temps, ils demandaient de convenir que c'était le seul. Qu'il n'était pas très grand puisque laissant entiers tous les espoirs, il ne les obérait que d'un léger retard. Que, frappant également tout le monde, les rapports de fortune

entre les citoyens étaient inchangés, ce qui lui donnait un caractère éminemment démocratique. Enfin qu'il était largement compensé par ses avantages côté salaires et carnets d'épargne.

Au surplus, ajoutaient-ils insidieusement, si on voulait à toutes forces ne voir que l'inconvénient de cette mesure de salut public, il fallait en rendre responsables, non les gens du gouvernement qui n'y pouvaient rien, mais la guerre qui avait coûté cher, et de la guerre, les Bulgares germaniens qui l'avaient rendue inévitable, qui payaient mal leurs dettes, remettaient en ordre leur économie et leurs institutions avec l'argent qu'ils devaient aux Franconiens et relevaient déjà insolemment la tête.

- Avec ces salauds-là, concluaient tout naturellement les petites gens, on n'est jamais sûr !

Ces salauds-là, c'étaient évidemment les Bulgares germaniens.

Aussi, quelque temps après, quand les gens du gouvernement leur dirent, tout en laissant entendre [177] qu'il n'y avait encore aucun danger, qu'il fallait cependant se tenir prêt à toute éventualité, que le meilleur moyen d'éviter une nouvelle agression était d'être fort, c'est-à-dire d'avoir une bonne armée et que, pour avoir une bonne armée, il fallait payer un peu plus d'impôts, l'acceptèrent-ils sans trop de peine. Et les gens du gouvernement les accablèrent d'impôts indirects qu'ils reversaient ouvertement aux industriels chargés de doter l'Armée du matériel nécessaire et aux marchands, par le moyen d'une fraude fiscale sur laquelle ils fermaient discrètement les yeux.

Tu vois bien, disait le petit rouquin à Candasse... On leur a fait faire la guerre, on les a volés comme au coin d'un bois pour le payer: pour les consoler, on continue à leur prendre leur argent et ils acceptent!.. C'est donc qu'ils trouvent que tout est bien ainsi. Et toi, tu voudrais leur faire admettre exactement le contraire. Et leur dire que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si... et patati et patata. Mais non mon vieux: pour eux, le meilleur des mondes possibles, c'est celui du lopin de terre et de la petite maison. Ils ne les auront jamais, mais il suffit qu'on les leur promette. Il faudrait que tu leur promettes un plus beau lopin de terre ou une plus belle petite maison. Et ça, est-ce que tu peux, dis? Même pas. Alors...

Au vrai, si Candasse n'avait pas perdu l'espoir de ramener un jour les ouvriers des villes et les paysans des villages aux propositions de ce qu'il croyait être le bon sens, il se dépensait beaucoup moins en faveur du meilleur des mondes possibles.

[178]

Ses efforts les plus clairs et les plus réguliers, il les faisait porter sur l'Établissement du savant Pédantin où, très rapidement, il avait été considéré comme un franc-tireur et un inadaptable, ce qui lui valait de nombreux tracas d'ordre administratif. Le savant Pédantin était resté le savant Pédantin et ceci suffit à expliquer cela.

Outre le petit rouquin, il avait renoué avec quelques autres camarades de jadis, déçus comme lui et comme lui conscients d'une impuissance qu'ils espéraient passagère. On allait chez l'un chez l'autre et on passait les soirées à remâcher le désastre et à se perdre en conjectures sur les possibilités de limiter les dégâts et de reprendre le combat. Dans ce petit cercle, on ne retrouvait ses manières de voir et d'interpréter les événements que par les publications libertaires: de petits brûlots qui ne voulaient à aucun prix entendre parler de conquête du pouvoir et qui paraissaient comme et quand ils pouvaient.

Il arrivait bien qu'on eût à leur reprocher quelque incohérence ou quelque ingénuité.

Mais elles sentaient si bon la liberté et la bonne foi !  
De temps à autre, on se cotisait pour leur envoyer un peu d'argent.  
Et on les faisait circuler.  
C'est pendant cette période que Candasse se maria: ils n'eurent ni l'un, ni l'autre et à aucun moment,  
l'impression qu'ils vivaient l'aventure originale dont parlaient alors les littérateurs à sensation.  
Car ils ne concevaient l'un et l'autre que des voies simples.  
[179]  
Ils avaient seulement entendu, tous deux au même moment, le printemps qui chantait.  
Ils s'aimèrent et ils se marièrent.  
Tout naturellement, c'est-à-dire comme tout le monde et non comme il est dit dans les livres.

## CHAPITRE II OU IL EST DE NOUVEAU SÉRIEUSEMENT QUESTION DES BULGARES GERMANIENS

IL y avait trois attitudes possibles, pour ceux qui, ayant tenté d'arracher le Parti à l'influence des Russiens, en avaient été exclus ou qui, après s'être rendu compte que c'était impossible l'avaient quitté d'eux-mêmes: renoncer au combat en déclarant que le meilleur des mondes possibles n'était pas fait pour être habité par des hommes, reprendre le combat sous une autre forme, en adhérant au Parti socialiste avec l'intention de l'arracher aux influences parlementaristes et étatistes qu'il subissait, ou enfin, rester [182] dans une expectative vigilante et guetter le moment où il serait possible de reconstituer un mouvement ouvrier dans l'esprit de ses meilleures traditions. Les trois attitudes valaient la même dose d'injures de la part des Russianisés et cette dose était si forte que, vingt ans après, un philosophe si grand qu'il était seul à comprendre ce qu'il disait, écrivait: "Le Parti les a couverts de ni..." et qu'il leur voyait encore "un sourire tendre et l'œil légèrement hagard".

Dans le premier cas, on disait qu'on allait planter ses salades ou ses choux car telles sont les fantaisies de la réminiscence. C'était la solution adoptée par le plus grand nombre et, n'eût été Candasse, le petit rouquin y eût volontiers incliné.

Le Tonkinois entra au Parti socialiste.

- Au point où nous sommes, on ne risque rien d'essayer, dit-il.

Candasse ne voulut pas courir ce risque et il avait toujours l'espoir tellement à fleur de peau, il était resté si prêt à s'enthousiasmer sous le premier prétexte, qu'il s'en félicita presque aussitôt: le jour arriva, en effet, très vite où ceux qui n'étaient allés, ni planter des salades, ni au Parti socialiste, s'aperçurent qu'ils étaient quelques centaines en Bourgogne soit quelques milliers pour toute la Franconie et qu'ils maintenaient des rapports entre eux dans de petits cercles comme celui dans lequel évoluait Candasse. De cette constatation au désir de généraliser ces rapports et de les rendre plus étroits, il n'y avait qu'un pas et ils le franchirent allègrement.

C'est ainsi qu'ils conçurent le projet de rédiger une proclamation dont le thème central était la [183] Révolution constructive, c'est-à-dire non violente, le meilleur des mondes possibles y étant présenté sous la forme d'une société, sans classes par conséquent sans État.

Ils la rédigèrent avec amour. Pendant des semaines ils la polirent et la repolirent,

Quand elle fut prête, ils eurent l'impression qu'ils avaient mis sur pied un document de l'importance du *Manifeste communiste* et qu'il était destiné à un aussi grand retentissement.

Ils trouvèrent entre eux l'argent nécessaire à la publication et ils purent même en faire une abondante distribution.

Du monde entier, ils reçurent encouragements et félicitations d'hommes qui avaient eu un nom dans le mouvement ouvrier, mais qui étaient maintenant comme eux, sans influence sur lui. Ils furent aussi attaqués : injurieusement, cela va de soi, par ceux qui prétendaient maintenir le mouvement ouvrier sous l'influence russe, violemment mais correctement par ceux qui s'enlisaient en son nom dans un parlementarisme sans issue, et ceci leur parut de bon augure.

On crut que le coup avait porté et on ne douta plus du succès.

Alors, on fit un journal, à la fois pour justifier les encouragements qu'on avait reçus et pour défendre la proclamation contre ceux qui l'attaquaient. Pour éviter toute méprise sur la nature de la clientèle à laquelle on s'adressait, on l'appela *Le Travailleur Franconien*, et, afin qu'il ne fit pas figure de parent pauvre, on décida qu'il paraîtrait tous les samedis.

On n'avait peur de rien.

[184]

Par quel miracle cette expérience put-elle s'étendre sur deux années, Candasse qui s'en était vu confier la responsabilité en raison d'un dynamisme auquel les autres ne cessaient de rendre un hommage d'ailleurs mérité, ne se l'expliqua jamais : six mois après, la plupart de ceux qui s'étaient ralliés à cette idée, se rendant compte que s'ils avaient rencontré quelques échos dans les sphères très restreintes où le byzantinisme politique était roi, ils n'en avaient par contre rencontré aucun chez les ouvriers des villes et les paysans des villages, étaient retournés au désespoir et le journal n'avait plus que quelques centaines de lecteurs, - un millier au maximum.

Mais on avait gardé la sympathie des brûlots libertaires. On avait suscité celle d'un petit groupe d'hommes qui, dans la capitale de la Franconie, avaient tenté une expérience parallèle sur le plan du syndicalisme et l'enthousiasme d'un autre petit groupe qui avaient, eux, décidé de se battre sur celui du Pacifisme intégral.

Candasse crut que c'était beaucoup : encouragé par le dernier carré des fidèles, il voulut mettre un point d'honneur à ne pas avouer l'échec.

Et, pendant dix-huit mois, il courut après les échéances qu'un éditeur bienveillant voulait bien accepter de reporter de temps à autre.

- Cette vie de fou pour essayer de vendre un papier imprimé que personne ne veut lire, lui disait souvent le petit rouquin, sur le ton du sarcasme affectueux, est une forme assez inédite de la Révolution non-violente, dans la mesure où on est bien obligé d'admettre que c'est une douce [185] manie. Au fond, c'est un passe-temps comme un autre...

Mais Candasse s'entêtait.

C'est seulement un sombre soir d'hiver - un 6 février, il n'oublia jamais - qu'il réalisa pleinement la gratuité totale de cet entêtement : ce soir-là, il rédigea tout seul, le dernier numéro du *Travailleur Franconien*,

Le petit rouquin poussa un soupir de soulagement :

- Enfin !

Puis railleur

- Avec toi, il y a ceci de bon et c'est que, si tu y mets souvent le temps, tu finis quand même toujours par comprendre.

Il avait tort, le petit rouquin : ce qu'il pensait n'était pas ce que Candasse avait compris et surtout pas que l'heure avait sonné pour lui d'aller, à son tour, planter des choux.

Depuis quelques mois, Candasse avait en tête, une autre idée qui lui venait de loin et qu'il n'osait s'avouer...

Les gens du gouvernement, les industriels et les marchands avaient consolidé leurs avantages. En particulier, ils n'avaient pas été sans se rendre compte que l'évocation des Bulgares germaniens à propos de la dévaluation, était d'un bon rapport puisqu'elle leur avait permis, en sus, d'augmenter les impôts. Et ils exploitèrent au maximum cette évocation : les premiers levèrent d'autres impôts, puis d'autres encore qu'ils partageaient toujours entre les seconds par les mêmes procédés et ils y trouvaient leur compte, puisque, par un système [186] d'élection où l'argent était l'électeur principal, ils étaient eux-mêmes des industriels et les marchands. Le motif de ces levées succession d'impôts était toujours le même : construire et équiper une Armée dont la puissance découragera les Bulgares germaniens et les ferait revenir si leurs intentions probables d'agresser la Franconie. Cependant, avec cet argent, les industriels ne construisaient pas d'Armée, les événements qui suivirent le prouvèrent indiscutablement : ils achetaient de l'or et des propriétés foncières ou ils l'envoyaient à l'étranger, dans des Pays renommés pour leur prospérité, prêts qu'ils étaient à l'y aller rejoindre au cas où la corde sur laquelle ils tiraient ainsi, viendrait à casser.

Durant un assez long temps, le système fonctionna très bien : à plein rendement. Chez l'épicier, le boulanger et le boucher, les Franconiens voyaient monter le prix du pain, du beurre et de la viande. Aux guichets, ils apportaient de moins en moins d'argent pour le lopin de terre ou la petite maison. Et ils se contentaient de dire :

- Faut bien !

Les journaux leur disaient qu'on n'avait pas pris garde assez tôt que les Bulgares germaniens pourraient très bien déterrer la hache de guerre et que les temps de la grande pénitence étaient venus pour tout le monde.

Et ils le croyaient.

Vint le moment où le pain, le beurre et la viande furent si grevés d'impôts que, non seulement, ils ne purent plus rien porter aux guichets, mais encore qu'il leur devint impossible d'en acheter à [187] leur faim et que s'évanouit à jamais le rêve lopin de terre - petite maison.

Alors, ils s'inquiétèrent et ils allaient le dire quand les Marchands qui ne leur vendaient presque plus rien et qui ne voyaient plus rien arriver aux guichets, s'inquiétèrent à leur tour et ouvertement. Vinrent encore grossir ce courant de mécontentement, une partie des industriels : ceux qui ne "travaillaient" pas à l'équipement virtuel de l'Armée, qui mettaient des sardines en boîtes, perçaient des macaronis, fabriquaient de l'ameublement, des vêtements et, d'une manière générale, tous articles d'usage courant. Comme les marchands, ceux-là ne percevaient leur part des impôts que par les voies détournées de la fraude fiscale et, pour eux, le manque à gagner résultant de la mévente était tout aussi catastrophique. Ils jetaient donc des regards d'envie sur les milliards que les autres continuaient à recevoir pour équiper une Armée qu'ils n'équipaient pas.

- Part à deux, commencèrent-ils par dire.

Mais les autres ne voulurent rien savoir.

Alors, ils firent dire par quelques journaux à leur dévotion que les Bulgares germaniens n'étaient probablement pas si fous que de vouloir se lancer à nouveau dans une aventure qui leur avait tant coûté, et que, s'il en était ainsi, le danger dont on parlait serait purement hypothétique.

- A propos, questionnaient-ils par manière de conclusion et d'un air ingénu qui sonnait faux, cet équipement de l'Armée, où en est-il ?

Jetée dans le public sous cette forme allusive qui cachait mal une intention bien arrêtée de vendre la mèche au besoin, cette question était [188] d'une rare perfidie. Elle déclencha dans toute la Franconie des controverses passionnées sur la nature exacte du danger et les Franconiens se retrouvèrent entre eux, dressés face à face sur leurs ergots et Guelfes et Gibelins comme aux plus beaux jours.

- Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, si nous continuions notre effort d'équipement de l'Armée jusqu'à la doter de milliers d'avions, disaient les uns.

- Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si on supprimait, sinon la totalité, mais la moitié au moins, des industriels qui sont chargés d'équiper l'Armée, rétorquaient les autres.

Entre les deux clans, les chances étaient à peu près égales dans l'opinion et les gens du gouvernement ne savaient trop comment arbitrer le conflit.

Par une coïncidence tout à fait fortuite, les gens du gouvernement étaient tous, ou des marchands ou des industriels qui mettaient les sardines en boîtes, perçaient les trous dans les macaronis, fabriquaient des tissus, de l'ameublement ou tous autres articles d'usage courant - le chef du gouvernement était le fils d'un célèbre boulanger - et ils guignaient eux aussi depuis un certain temps vers les milliards qui passaient avec leur assentiment dans la caisse des industriels travaillant à l'équipement de l'Armée. Touchés dans les affaires qu'ils menaient de pair avec la politique, leur émotion était grande et ils inclinaient plutôt à ne pas trop grossir le danger. Mais [189] ils hésitaient car ayant beaucoup d'argent, les autres étaient très forts et, aux élections qui suivraient... Pour eux, le problème était de réussir à ramener l'aisance dans leurs affaires sans compromettre leur confortable situation politique et la prudence leur conseillait d'attendre une occasion favorable.

Cette occasion, ce fut le Parti socialiste qui la leur fournit : un beau matin, au réveil, les Franconiens virent avec surprise que, pendant la nuit, tous les murs s'étaient recouverts d'une grande affiche au titre suggestif : "Non, plus jamais ça !"

"Ça", c'était la guerre représentée dans ses aspects les plus destructifs et les plus meurtriers par des desseins appropriés et une énorme tache rouge dont on eût juré qu'elle était effectivement du sang qui coulait.

Cette affiche porta aux industriels qui travaillaient à l'équipement de l'Armée un coup si terrible qu'elle les mit en très nette minorité dans l'opinion. Et les gens du gouvernement prirent parti, quoiqu'assez habilement, contre eux.

Sur le moment, Candasse, ne vit pas que, si elle avait pu être posée sur les murs, c'était uniquement parce que les dirigeants du Parti socialiste étaient des marchands : il l'attribua au fait que ceux qui avaient abandonné le clan russe ou en avaient été exclus, puis étaient entrés dans le Parti socialiste, réussissaient progressivement à le ramener sur ses traditionnelles positions de principe.

Ce qui le confirmait dans cette idée, c'est que le leader de ce parti n'avait pas hésité, un jour qu'on le poussait dans ses derniers retranchements, à dire qu'il était pour le désarmement fût-il [190] unilatéral et même si les Bulgares germaniens représentaient un danger réel, que, par conséquent et en tout état de cause, il ne voyait aucun inconvénient à ce qu'on remplaçât par d'autres, toutes les industries affectées à l'équipement de l'Armée.

Aux yeux de Candasse, si on pouvait raisonnablement être tenté de croire que l'affiche ne traduisait qu'une prise de position toute sentimentale, il semblait par contre difficile de nier que cette déclaration complémentaire rejoignait directement les principes.

Et il ne pouvait s'empêcher de penser que s'il avait suivi l'exemple du Tonkinois, et tous les autres avec lui peut-être eût-il été possible d'obtenir davantage, notamment le prolongement de cette prise de position sur le plan social et sur celui de la tactique.

C'est cette idée qui avait fait son chemin dans son esprit.

Ce soir de 6 Février, quand il apprit par la Radio que des milliers de personnes s'étaient rassemblées dans la capitale de la Franconie et précisément sur une place qui s'appelait *La Concorde* pour y mettre le feu à quelques autobus, huer les gens du gouvernement et réclamer leur mise en jugement pour crime de haute trahison, il comprit dans un éclair ce qui s'était passé: les industriels qui travaillaient à l'équipement de l'Armée, loin de s'avouer vaincus avaient tenté un coup d'État et si adroitement que les amis des Russiens leur avaient, dans l'enthousiasme, prêté leur concours.

- Maintenant, il n'y a plus à hésiter, dit-il. La seule chance qui nous reste, est d'entrer au Parti socialiste, pendant qu'il en est temps encore.

[191]

Et c'est dans cette disposition d'esprit qu'il avait rédigé le dernier numéro du *Travailleur Franconien*.

- Pour sûr, tu n'as pas volé ton nom, lui dit seulement le petit rouquin quand il l'eût fixé sur la nature exacte de ses intentions.

Candasse ne répondit pas.

Le surlendemain, il portait son adhésion au Parti socialiste.

Il ne restait plus que l'ardoise laissée par *Le Travailleur Franconien* chez l'imprimeur. Elle était impressionnante: le couple Candasse travailla des années pour l'effacer.

D'un cœur léger, d'ailleurs, car ils n'étaient ni l'un, ni l'autre, capables de s'arrêter longtemps à des questions d'argent qu'ils trouvaient, en général, assez mesquines.

### CHAPITRE III LE MONDE OÙ L'ON S'ENNUIE

C'ÉTAIT une petite salle au premier étage d'un grand café. Propre, gaie, bien éclairée. En guise d'ameublement, une rangée de chaises bien alignées, en faisait le tour comme festonnant à la fois les parois et le parquet. Deux d'entre elles seulement étaient occupées et ceux qui les occupaient avaient bien l'air de ce qu'ils étaient: deux ouvriers endimanchés. De ses gros doigts qui tremblaient encore de l'effort de la journée, l'un d'eux roulait une cigarette, son paquet de gris sur les genoux. Ils bavardaient paisiblement, à voix basse, visiblement gênés.

[194]

A un je ne sais quoi qui flottait dans l'air, on sentait que les autres chaises attendraient vainement d'autres occupants.

Au milieu de la pièce, une grande table rectangulaire et, autour de la table, onze personnes: dix hommes et une femme. ici, on était plus bruyant: de grands éclats de rire punctuaient presque sans interruption des mots en feu d'artifice sur les petits potins de la ville qu'assis à une des extrémités faisait un homme jeune encore, grand, portant beau, le regard vif et assuré, les cheveux frisés et en bataille, un mégot à demi éteint négligemment fiché au coin des lèvres. La femme qui ne le quittait pas des yeux en gloussait d'aise et il exploitait son succès en se balançant sur sa chaise, les pouces enfoncés dans les entournures de son gilet. A l'autre extrémité, un petit bonhomme rondouillard, frais et rose, dodu à souhait, souriait discrètement mais d'un air entendu et se contentait, avec toute la fausse modestie possible, de placer un trait de relance dans les rares accalmies. Les huit autres étaient le public, - un public qui se savait manifestement de choix, qui jouait son rôle de bon public en se rengorgeant mais qui n'ambitionnait rien de plus. Aucune gêne: l'aisance du geste et de la voix que donne la certitude d'être quelqu'un. Et, cette certitude, on la lisait sur tous les visages: quatre ou cinq petits boutiquiers et trois ou quatre fonctionnaires ou vice-versa. On buvait de la bière et on fumait des gauloises. Le petit rondouillard mâchouillait un bout de cigare éteint.

Dans leur coin, les deux ouvriers étaient de plus en plus absorbés par un sujet qui n'était qu'à eux.

[195]

Candasse connaissait seulement le petit rondouillard et le grand frisé: à plusieurs reprises, il s'était trouvé face à face avec l'un ou l'autre, dans des réunions publiques.

Du premier, il n'eût jamais pensé qu'un jour viendrait où ils se trouveraient tous deux assis à la même table. C'était un homme de basoche, petit-bourgeois borné, politicien de clocher dont il semblait que le bréviaire fût *Clochemerle*, un livre récemment paru. Adjoint au maire, il aimait à dire qu'il n'était que le

second dans Rome, ce qui était faire remarquer qu'il n'était pas n'importe qui. Il menait grand train et on le disait un peu véreux.

Le second était un aimable fantaisiste. Petit artisan mais bohème dans l'âme, il travaillait par coups de tête et passait le plus clair de son temps dans les tavernes où il s'était acquis un renom d'assez bon aloi par ses boutades. Il avait fait la guerre contre les Bulgares germaniens : du premier au dernier jour sur la ligne de feu. Il en était revenu par miracle : couvert de gloire et profondément écéuré. On avait voulu lui donner des médailles : il les avait dédaigneusement refusées. Quelques années auparavant, il avait raconté sa guerre dans son langage de manouvrier mais correct et élégant. Les professionnels de la plume avaient condescendu jusqu'à trouver un charme à ce livre d'ailleurs très honnête, ce qui lui avait assuré un certain succès. Depuis, le grand frisé se prenait pour un grand écrivain et on le lui pardonnait. Il publiait dans la capitale de la Bourgondie, une petite revue mensuelle humoristique dont la couverture portait en exergue la [196] célèbre profession de foi de Firaio : "Bravants les méchants, méprisant les sots... je me hâte de rire de toutes choses de peur d'être obligé d'en pleurer." Dans chaque numéro, il trouvait le moyen d'accabler de sarcasmes généralement bien venus et d'une rare virulence, les industriels qui travaillaient à l'équipement de l'armée. Il était de toutes les réunions publiques et il s'y distinguait par des propos qui allaient au cœur des auditeurs. Tous ses discours se terminaient par de sévères condamnations de la guerre dans son principe, de la dernière dans son déclenchement et sa conduite de la prochaine dans sa préparation.

- Ils m'ont eu une fois, s'écriait-il, ils ne m'auront pas deux. J'aimerais mieux me faire crever la paillasse devant ma boutique que de réendosser un jour l'habit militaire.

C'était catégorique. Personne ne mettait sa sincérité en doute et on le savait capable de le faire comme il le disait. Si, dans leur majorité, les Burgondiens ne concevaient pas le patriotisme dans cette acception, ils étaient par contre heureux d'entendre ces choses, excessives certes, mais qui ne manquaient pas de panache. Et le parti socialiste avait fait du grand frisé son porte-parole habituel.

Lorsque Candasse entra dans la salle, ce fut lui qui l'accueillit et qui fit le discours de bienvenue : leur commune hostilité à la guerre en était le thème. Le petit rondouillard crut devoir ajouter un mot courtois. Candasse répondit aimablement : la réconciliation fut totale.

Puis on passa à l'ordre du jour.

[197]

- Ce n'est pas tout, déclara d'entrée le petit rondouillard, l'année prochaine il y aura des élections municipales et il nous faut dès maintenant prendre nos dispositions...

Et il ne fut plus question que de cela. Candasse qui s'attendait à ce qu'on parlât surtout des événements dits de la Concorde, des réactions des gens du gouvernement et de celles qu'il paraissait urgent de provoquer dans l'opinion, reçut le coup en plein cœur. Si récents qu'étaient ces événements, personne ne les considérait déjà plus comme le sujet crucial du moment et personne n'éprouva le besoin d'en parler. Jugeant qu'une tentative de sa part dans le dessein d'y ramener la discussion risquait d'être mal interprétée dans une réunion de prise de contact, Candasse ne dit rien, lui non plus. Mais il vit que le grand frisé avait remarqué sa gêne et ce lui fut, sans qu'il sût exactement pourquoi, comme un réconfort.

- Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, disait le petit rondouillard, si la solidarité n'était pas un vain mot. Nous vivons des temps difficiles : en raison de la mévente, beaucoup

d'entreprises ont dû fermer leurs portes et bien des pauvres gens ont perdu leur emploi. Il y a tout lieu de penser que le nombre de ces gens ira sans cesse en augmentant; si nous leur venons en aide, si par exemple nous constituons un comité de secours aux chômeurs, faisant appel à la charité publique pour se procurer des ressources et les distribuant, ces gens nous seront reconnaissants et aux prochaines élections municipales ils voteront pour nous.

On le chargea de mettre ce comité sur pied.

[198]

- C'était ce qu'il voulait, glissa le grand frisé dans l'oreille de Candasse, faut pas le contrarier.

Ainsi se forma ce que Candasse prit longtemps pour une amitié. Ils se retrouvèrent à la sortie et terminèrent ensemble la soirée dans un bar d'habitues. Candasse ne put contenir longtemps sa déception: - C'est ça le Parti socialiste?

- Hélas! fit le grand frisé.

Puis, après avoir marqué un temps comme pour rassembler des idées rebelles:

- Tu as bien vu... Les affiches sur les murs sont une chose, le Parti socialiste en est une autre; il n'y a pas de rapport entre le retentissement des premières et l'importance du second... Dans toute la ville, nous avons une petite centaine d'adhérents et dans toute la Bourgogne, un millier au maximum: des commerçants, des fonctionnaires quelques artisans et une poignée d'ouvriers... Ils paient des cotisations parce qu'elles sont faibles et qu'on les encaisse à domicile... Assister aux réunions, c'est une autre histoire... Ce soir, c'était un succès d'affluence: d'habitude nous sommes trois ou quatre... Les événements de la Concorde ne les ont même pas fait se déranger et cela se conçoit: ils ont vu les affiches, ils ont pensé que cela suffisait pour l'instant et que s'il y avait quelque chose de plus à faire, c'était du ressort des élections... Leur Socialisme ne va pas beaucoup plus loin: pour eux, la Révolution a été faite il y a cent cinquante ans et, ce qu'ils veulent, ce n'est pas un changement de régime, mais de toutes petites retouches à celui-ci... Ceux qui rêvent d'une Révolution, ce sont les ouvriers, mais, ceux-là ne viennent pas [199] au Parti Socialiste et ils ne vont pas ailleurs: en eux, le phénomène russe a tué tout espoir, ils ne croient plus à rien, ils renvoient dos à dos

tous les, politiciens qui, pensent-ils non sans quelque apparence de raison, les ont tous également trompés ou trahis, et, avant qu'ils reviennent sur cette opinion il coulera sûrement beaucoup d'eau sous tous les ponts du monde... Pas grand'chose à faire, va. Continuer à se battre? Bien sûr et même sans espoir: d'abord, qu'est-ce qu'on ferait si on ne se battait pas?

Tandis qu'il parlait, Candasse pensait que, sur bien des points, ce discours rejoignait ceux du petit rouquin et il mesurait mentalement le chemin parcouru depuis le jour où il avait fait sa connaissance dans la mansarde de la mesure délabrée du vieux quartier...

Le grand frisé continuait

- Pour ce qui est de moi, j'ai résolu le problème avec ma petite revue mensuelle: je cultive le sarcasme et j'essaie d'exploiter de mon mieux les fautes de l'adversaire. Pendant quinze ans j'ai gueulé contre la guerre et c'est seulement aujourd'hui qu'on m'entend. Je ne me fais pas d'illusions: ceux qui m'entendent sont des boutiquiers et des fonctionnaires, c'est-à-dire des petits-bourgeois assez peu intéressants, mais, on ne sait jamais, un jour peut-être les ouvriers m'entendront eux aussi... Si on peut encore arriver à réveiller la

conscience publique, c'est par un mélange adroit de sentiment et d'humour, bien plus que par des théorèmes arides articulés dans des discours bien construits sur ce qui serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

[200] quel sujet s'y prête mieux que la guerre? Tiens: tout à l'heure j'ai bien vu qu'avec son histoire de Comité de secours aux chômeurs, le petit rondouillard ne t'avait pas emballé, moi non plus, d'ailleurs, soit dit en passant. Mais, c'est sa façon à lui d'utiliser le sentiment: le seul reproche qu'on lui puisse faire, c'est qu'elle soit à sa mesure... Lui, c'est évidemment un autre genre: le Socialisme, la Révolution ça ne l'intéresse pas. Le meilleur des mondes possibles est celui dans lequel il jouera un rôle... Il va nous monter un de ces comités du tonnerre pour aller aux élections municipales: il veut rester adjoint. Moi, dans la campagne électorale qu'il nous préparera, je me contenterai de lancer quelques idées qui risquent d'essaimer...

- Si, je te comprends bien, l'interrompt Candasse, il n'y a pas grand chose à faire parce que ceux à qui nous nous adressons, ne se dérangent plus quand nous les informons que nous avons à leur parler. Dans ce cas, peut-être est-il alors indiqué de leur envoyer à domicile et par écrit, ce que nous avons à leur dire... A la longue, ils finiront bien par le lire.

Le grand frisé convint volontiers que cette idée méritait d'être retenue et que peut-être on pourrait essayer de ressusciter le journal socialiste, syndicaliste et coopératif d'avant la guerre.

- A condition d'en faire quelque chose qui ressemble le plus possible à une feuille de chou de sous-préfecture et de s'inspirer assez du Socialisme pour entraîner l'adhésion des ouvriers, mais pas trop pour ne point effrayer les boutiquiers et les fonctionnaires, ajouta-t-il aussitôt. Bien qu'ils [201] ne se dérangent pas toujours quand on les informe qu'on a quelque chose à leur dire, les uns et les autres sont probablement encore assez sous le coup des événements de la Concorde pour être en état de réceptivité: avec un peu d'adresse... Tu es jeune, tu crois encore à quelque chose - si tu veux essayer...

Et c'est ainsi que Candasse se trouva jeté dans une troisième expérience militante: elle fut aussi décevante que les deux précédents.

Le journal naquit un soir d'un conciliabule entre le petit rondouillard, le grand frisé et Candasse: il se donna tout de suite un petit air jacobin avec un titre emprunté au Calendrier de la Grande Révolution franconienne. Et la responsabilité en fut naturellement confiée à Candasse.

Au début, les circonstances se révélèrent favorables. La prise de position des gens du gouvernement contre les industriels qui travaillaient à l'équipement de l'Armée avait, dans toute la Franconie, redonné du cœur au ventre aux metteurs de sardines en boîtes, perceurs de trous dans les macaronis, etc. et, d'une manière générale à tous les marchands de la branche: ils allaient partout, répétant que les ouvriers des villes ne gagnaient pas bien leur vie, qu'ils étaient menacés par le chômage croissant résultant de la mévente et qu'il était urgent d'améliorer très sensiblement les conditions de leur vie matérielle. De la part de ces gens, jamais les ouvriers des villes n'avaient été l'objet de tant de sollicitude et ils s'y laissèrent prendre: ils mirent naïvement sur le compte de [202] la générosité du cœur et des plus nobles sentiments une attitude uniquement dictée par l'intérêt. Comme les paysans des villages leur tenaient le même langage pour les mêmes raisons, ils virent "l'aube des temps nouveaux rougir sur la colline" ainsi que, cinquante années plus tôt, un poète l'avait promis à leurs pères et ils pensèrent qu'ils auraient mauvaise grâce à ne pas favoriser une entreprise qui leur paraissait susceptible de réussir dès lors que tant de secours inespérés leur arrivaient soudain. Ils se

rapprochèrent les uns des autres; des syndicats squelettiques jusqu'alors à couteaux tirés se fondirent en un seul; dans toute la France populaire, un grand courant d'opinion naquit soutenu par un immense espoir. Voyant qu'ils risquaient d'être débordés, les partisans des Russiens y donnèrent leur adhésion pour conserver les contacts et ils la donnèrent d'autant plus volontiers que le gouvernement russe ayant justement maille à partir avec les Bulgares germaniens recherchait l'alliance des Franconiens dans l'éventualité d'un conflit armé.

Dans cette atmosphère, on fit les élections municipales chères au petit rondouillard: le Parti socialiste y remporta un succès d'estime qui mit l'eau à la bouche du grand frisé pour les élections législatives dont la date était fixée à l'année suivante.

On prépara donc d'office ces élections législatives, et il apparut tout de suite que la meilleure façon était de favoriser la conjonction des aspirations des ouvriers des villes et des intérêts des metteurs de sardines en boîtes, des perceurs de trous dans les macaronis, des boutiquiers et, si [203] possible, des paysans des villages. A tous ces gens, on expliqua que tout ce qui clochait en Franconie venait des industriels travaillant à l'équipement de l'Armée et que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si on les supprimait radicalement. On parla même de réformes de structures, voire d'un changement complet de régime... Tandis que le petit rondouillard maintenu dans sa situation de "second dans Rome" par les élections municipales se donnait à corps perdu à son comité de secours aux chômeurs et à diverses œuvres annexes de solidarité, dans la capitale de la Bourgogne, Candasse et le grand frisé développaient ces thèmes dans toute la province et les réunions qu'ils organisaient étaient de plus en plus suivies.

Il se trouva que, dans toute la Franconie, le Parti socialiste fut pareillement la cheville ouvrière de ce courant d'opinion et, par voie de conséquence, son interprète le plus qualifié.

Le 14 juillet approchait...

Le 14 Juillet était une date mémorable pour tous les Franconiens. Cent cinquante années auparavant, dans une explosion populaire qui prit par la suite le nom de Grande Révolution, leurs ancêtres armés de piques avaient, ce jour-là, assailli puis rasé une prison symbolisant le régime de la féodalité et du pouvoir monarchique qui étaient alors la structure économique et le mode de gouvernement de la Nation. A la longue, la République était née de cette explosion et, depuis trois quarts de siècles tous les ans, on commémorait ponctuellement cette date par des défilés militaires et des festivités copieusement arrosées d'alcool. En vertu [204] de quoi, les milieux d'Avril étaient, chaque année, la période où il naissait le plus de Franconiens: on mettait cela sur le compte du printemps et les gens du gouvernement ne manquaient jamais de souligner que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles s'il en naissait plus encore.

On voit à quel point, cette année-là, cette date sollicitait les rapprochements historiques. On les fit: tous les Candasse et tous les grands frisés de toute la Franconie parlèrent de la féodalité moderne représentée par les industriels travaillant à l'équipement de l'Armée qu'ils appelaient de surcroît "les marchands de mort subite" - et de la Révolution aussi profonde que la grande, qu'il était nécessaire de faire. Handicapés par leur échec de la Concorde, les marchands de mort subite en question se tenaient cois. Il ne fut donc pas difficile de faire ajouter ces thèmes aux défilés militaires et aux festivités alcoolisées du 14 juillet: dans toutes les villes un peu importantes de la Franconie, des foules mélangées défilèrent toutes bannières déployées, le poing levé et ne s'arrêtant, par moments, de hurler *La Franconienne* que pour vociférer qu'il fallait raser les nouvelles

bastilles et mettre quelques aristocrates à la lanterne. Dans la capitale de la Bourgondie, ce fut un succès dépassant toutes les espérances.

Candasse exultait.

- Mais attendons la fin, lui dit un jour le petit rouquin avec lequel il était resté en relations et qu'il rencontrait presque chaque jour.

La fin ne tarda guère.

[205]

Des élections qui suivirent, le Parti socialiste sortit grand vainqueur. Les ouvriers des villes crurent que la Révolution était faite et ils occupèrent les usines, mais le leader du Parti socialiste devenu chef du gouvernement leur demanda lui-même de les évacuer pour lui permettre, disait-il, d'accomplir dans une atmosphère de calme, les réformes de structures promises - la Révolution devait être digne.

On commémora encore un 14 Juillet avec défilés populaires, bannières au vent, poings levés, et alcool. Pour renouveler le serment de l'année précédente. Et avec la participation effective du nouveau gouvernement qui l'avait organisé. Mais on ne parlait déjà plus de mettre personne à la lanterne.

Puis on attendit les réformes.

Elles vinrent et elles parurent substantielles. Malheureusement, aucune d'entre elles ne touchait au régime de la propriété et, en quelques mois, elles s'étaient toutes répercutées sur le prix de la vie : ce qui était venu par le tambour s'en allait par la trompette.

Et ce fut la déception : le Parti socialiste commença de perdre son crédit tout neuf, les syndicats qui s'étaient unifiés et gonflés d'une clientèle enthousiaste se vidèrent à nouveau...

Entre temps, le nouveau chef du gouvernement avait découvert que les Bulgares germaniens pouvaient constituer, un jour, un réel danger et cela n'arrangea pas les choses.

En Bourgondie, le succès du Parti socialiste aux élections avait été aussi indiscutable que dans le [206] reste de la Franconie, mais pas assez important, cependant, pour que le grand frisé fût élu : il en conçut un grand dépit et le dessein, sinon de se retirer totalement de la scène politique, du moins de n'y plus figurer que de loin en loin et à l'arrière-plan.

- Je continuerai à publier ma petite revue en franc-tireur, dit-il un soir à Candasse. D'ailleurs, tu m'aideras, nous la ferons ensemble : ils sont vraiment trop c... ("ils", c'était les électeurs) la politique c'est de la m... Et puis, tout prendre à la rigolade, jouer les amuseurs publics, ça va un moment, mais ça ne peut pas toujours durer : j'ai trois gosses et il va tout de même falloir que je me trouve un gagne-pain sérieux...

Et c'est ainsi qu'un jour, Candasse se trouva seul à seul avec le petit rondouillard, à la tête du Parti socialiste en Bourgondie.

A la faveur de l'explosion populaire, le petit rondouillard avait poussé jusqu'au paradoxe sa politique des comités de secours : sa femme en présidait une bonne demi-douzaine qui étaient, dans tous les genres, surtout des prétextes à ces rendez-vous semi-mondains copiés sur un monde révolu et qui empoisonnaient alors la vie de Province. Sous couvert d'y organiser la charité publique et de rendre effective la solidarité humaine, on s'y livrait à des papotages sans fin qui consistaient, au premier chef, à casser du sucre sur le dos du voisin.

- Le Socialisme en pratique, disait le petit rondouillard.

Candasse n'aimait pas beaucoup cette interprétation du Socialisme et d'autant moins qu'en l'oc[207]urrence, elle s'appuyait sur un état de fait assez curieux: en effet, tandis que le petit rondouillard s'affichait socialiste, sa femme se disait modérée mais "de gauche" et ses deux fils encore enfants figuraient régulièrement au premier plan dans toutes les cérémonies religieuses.

- C'est tout à fait fortuit, disait le petit rondouillard, mais ça se trouve bien: nous avons ainsi des sympathies dans tous les milieux et, en dernière analyse, c'est le Socialisme qui en profite.

Et il parlait dans de subtiles démonstrations sur le Socialisme inaccessible dans ses principes tels que s'efforçaient de les vulgariser Candasse et le grand frisé, mais à la portée de tout le monde dès qu'il devenait la pratique de la solidarité et prenait le visage rayonnant de la liberté et de la tolérance.

- Les ouvriers des villes ne demandent pas la charité: celle qu'on propose ainsi, aux plus malheureux d'entre eux seulement, les offense tous et ils s'en détournent avec mépris, lui rétorquait Candasse.

En vain.

L'accession du leader du Parti socialiste à la tête du gouvernement avait favorisé de façon très sensible les boutiquiers chez lesquels les ouvriers des villes portaient toujours la presque totalité de leurs salaires maintenant plus importants, ce qui augmentait le volume de leurs marges bénéficiaires: ceux du Parti prêtaient donc une oreille attentive et complaisante aux propos du petit rondouillard. Les fonctionnaires étaient absorbés par la revendication d'un statut qui leur assurât des émoluments calculés de façon constante sur le prix [208] de la vie. Candasse était seul. Le journal au titre jacobin dont il avait la charge n'était plus que l'écho des fêtes diverses, bals, arbres de Noël, soirées artistiques, tombolas, etc. organisés par les différents comités philanthropiques qui fleurissaient sous le patronage du petit rondouillard. Et la vie dans cette atmosphère lui pesait. Il réussissait bien, de temps à autre, à meubler le journal avec un article présentant le Socialisme sous une autre figure et il essayait d'en ranimer la flamme dans la trentaine de petits îlots groupés sous sa bannière dans la province de Bourgogne, en les visitant régulièrement. Mais l'enthousiasme n'y était plus et il ne rencontrait que peu d'échos encourageants: au gouvernement, la politique du leader socialiste avait elle-même, quoiqu'à une autre échelle, pris ce caractère philanthropique et, s'il n'avait pas réalisé le Socialisme, du moins avait-il provoqué une "reprise des affaires" ce qui, aux yeux de ceux qui y touchaient de près, ne contribuait pas peu à maintenir ouvertes les voies qui y conduisaient.

- Avais-je pas raison? triomphait le petit rouquin.

Candasse était au désespoir.

Une veille de Noël, il décida de dire publiquement ce qu'il pensait des philanthropes et de la philanthropie et, le grand frisé consulté applaudit des deux mains, lui ouvrant par surcroît toutes grandes les pages de sa petite revue.

- Ça aura plus de poids, dit-il.

Et en effet.

L'article, au demeurant assez banal, prenait, pour le titre, ses références dans une pièce de [209] théâtre que toute la Franconie lettrée avait encore en l'esprit: *Le monde où l'on s'ennuie*. En exergue, un propos d'un certain Bergeret qui avait eu son heure de célébrité:

"Antique erreur du bourgeois –qui donne un sou et qui pense faire le bien– qui se croit quitte envers tous ses frères par le plus misérable, le plus gauche, le plus ridicule, le plus sot, le plus pauvre acte de tous ceux qui peuvent être accomplis en vue d'une meilleure répartition des richesses".

Pour le reste, il était une charge contre les philanthropes qui, dans la tiédeur des salons de Province, faisaient de la philanthropie par manière de tuer le temps et dans le dessein d'en retirer quelque profit électoral.

Candasse était, à son tour tombé dans la politique de sous-préfecture.

Le petit rondouillard prit très mal la chose: à partir de ce jour il ne voulut plus avoir aucune part à la politique du Parti socialiste.

A la recherche du " gagne-pain sérieux" le grand frisé qui voyageait ne s'y intéressait plus que d'assez loin. Même, il s'était à peu près totalement déchargé sur Candasse, du soin de faire sa petite revue mensuelle.

Candasse s'aperçut alors qu'il était, en fait, le porte-parole du Parti socialiste en Bourgondie et, étant donné ce que ce parti faisait de sa victoire électorale, cela ne le réjouissait pas.

Dans les années qui suivirent, il fut de tous les congrès nationaux du Parti aux côtés de ceux qui tentaient de le tirer de l'ornière parlementaire où il était plus profondément enlisé que jamais. En [210] Bourgondie même, il passait son temps à justifier ce comportement, à tour de rôle, dans la trentaine de petits groupes qui le constituaient et qui l'avaient choisi Pour maintenir entre eux les liaisons nécessaires.

Le Tonkinois l'encourageait.

Le petit rouquin le brocardait. La femme du petit rondouillard s'amusait à monter cabale sur cabale contre lui.

Et ainsi, misérablement, le temps passait.

#### **CHAPITRE IV**

### **LA SOCIÉTÉ FRANCONO-GERMANIENNE DES MARCHANDS DE MORT SUBITE**

CEPENDANT et en dépit des apparences, les marchands de mort subite ne s'étaient pas avoués vaincus: battus sur le terrain politique, ils avaient continué le combat sur le terrain économique, assurés qu'ils étaient d'être les plus forts et d'avoir, un jour ou l'autre, leur revanche. Ils furent d'ailleurs servis par les circonstances et singulièrement par celle-ci: en se gardant de porter la moindre atteinte au droit de propriété, le leader socialiste au pouvoir leur avait laissé en mains un maître atout.

Les marchands de mort subite possédaient en effet la quasi totalité du sous-sol franconien trop [212] riche en fer pour sa teneur en charbon. De l'autre côté de la frontière, les marchands de mort subite germaniens possédaient dans les mêmes conditions un sous-sol trop riche en charbon pour sa teneur en fer. En période normale, c'est-à-dire quand on se préparait à faire la guerre de part et d'autre, cette situation n'était préjudiciable ni aux uns ni aux autres: ceux-ci envoyaient à ceux-là le charbon qui leur manquait en échange du fer et vice versa. Entre eux, l'entente était parfaite - si parfaite même, que, par-dessus la frontière, ils avaient constitué une société pour l'exploitation en commun du fer et du charbon. Mais, pour que les affaires de cette société fussent prospères, il était nécessaire que les gouvernements des deux peuples préparassent la guerre de façon à peu près permanente et qu'ils la fissent de temps à autre, ne serait-ce que pour justifier sa préparation. Or, le traité qui avait mis fin à la dernière guerre avait interdit la fabrication d'armements sur tout le territoire de la Bulgarie germanienne et les dirigeants de la Société n'y avaient tout d'abord pas pris garde: qu'à cela ne tienne, on en fabriquerait un peu plus en Franconie.

Pendant quelque temps, tout alla bien, mais on s'aperçut très vite qu'à elle seule, la Franconie ne pouvait utiliser tout le fer et tout le charbon: quelques guerres habilement suscitées sur divers points du globe assurèrent la prospérité de la société pendant un certain temps encore, puis, à leur tour ne suffirent plus. La bisbille, alors, opposa les marchands de mort subite franconiens aux marchands de mort subite germaniens et on décida, d'un commun accord, de séparer les [213] intérêts: les premiers se débrouilleraient comme ils pourraient avec leur fer et les seconds de même avec leur charbon, réserve faite tout de même que les seconds continueraient à fournir aux premiers le charbon qui leur était nécessaire pour alimenter le gouvernement franconien dans la mesure de ses besoins.

En Bulgarie germanienne, le charbon commença aussitôt à s'entasser sur le carreau des mines ce qui engendra un chômage dont rien de ce qui s'était produit jusque-là ne pouvait laisser prévoir l'importance.

Au sortir de la guerre, la Bulgarie germanienne s'était constituée en une République pacifique qui ne cessait de proclamer que le traité l'étouffait économiquement, qu'il fallait le réviser mais qui n'envisageait aucune révision hors des voies diplomatiques c'est-à-dire qui ne se laissait aller à aucun éclat susceptible de

ramener l'état de guerre entre elle et la Franconie. Cette attitude temporisatrice lui avait valu, dès ses débuts, d'être violemment attaquée par un parti extrémiste qui, l'accusant d'une mollesse criminelle dont la conséquence serait, à brève échéance, la ruine du pays, préconisait la révision immédiate du traité par la violence. A la tête de ce parti, un Caporal assez adroit et sans scrupules que ses adeptes appelaient leur Führer.

- Voilà où nous conduit la politique républicaine, avait dit le Führer quand il y eut une dizaine de millions de chômeurs dans la Bulgarie germanienne.

[214]

- Il a raison, avaient répondu en écho les marchands de mort subite.

Et, de ce jour, ils lui avaient ouvert leurs caisses.

La République en mourut: quand le leader du Parti socialiste arriva au pouvoir en Franconie, le Führer y était déjà installé depuis quelques années en Bulgarie germanienne et s'y comportait en maître absolu, ressuscitant la torture et la prison, érigeant l'assassinat collectif et la persécution raciale en moyens de gouvernement. La plupart des dispositions du traité et notamment l'interdiction de fabriquer des armements étaient abrogées ce qui n'avait pas peu contribué à resserrer les liens entre marchands de mort subite franconiens et germaniens: la société d'exploitation en commun du fer et du charbon était de nouveau en pleine prospérité. Tout eût été pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, si le leader socialiste ne s'était avisé de changer l'orientation de la production industrielle et, par là-même, de ressusciter du côté franconien, les difficultés qui venaient de disparaître du côté germanien.

C'est alors qu'en plein accord avec leurs collègues germaniens, les marchands de mort subite franconiens eurent, pour le compte de la société d'exploitation en commun du fer et du charbon, une idée machiavélique: lancer en Franconie et si possible dans tout le monde atlantique une campagne de boycottage de tous les produits germaniens d'usage courant. Dans leur esprit, cette campagne devait avoir un double résultat: obliger le Führer - [215] qui ne demandait pas mieux - à convertir en armements, pour éviter le chômage, une production qui ne trouverait plus preneur sur le marché mondial, et le leader socialiste, chef du gouvernement franconien étant placé devant le fait, l'obliger lui aussi, à prendre dans le même sens, les mesures qui s'imposaient pour parer au danger qui en résulterait.

Le calcul était bon.

La campagne réussit au-delà de tout espoir appuyé sur le comportement barbaresque du Führer au gouvernement germanien, elle trouva des échos très favorables dans les sentiments bien connus d'humanité du peuple franconien. On eut au surplus l'habileté de lui dire qu'en cas de passivité de sa part, une nouvelle invasion ne faisait pas de doute qui le placerait, aux côtés du peuple germanien, sous le régime d'emprisonnement arbitraire, d'assassinat collectif, de torture et de persécution raciale du Führer. Enfin, les marchands de mort subite trouvèrent des appuis à l'extérieur des frontières chez les industriels du Peuple de l'Autre bout et de la Terre des Angles dont les produits étaient menacés de concurrence sérieuse par ceux des Bulgares germaniens: le boycott des produits germaniens d'usage courant remplaçait les leurs dans la plus favorable des situations sur le marché mondial. Un marchand de bretelles ou de chemises qui était alors le chef du gouvernement du Peuple de l'Autre bout promit son appui inconditionné à la Franconie en cas d'agression de la Bulgarie germanienne et celui de la Terre des Angles quoique plus réservé laissa entendre qu'il en ferait probablement autant.

[216]

En Franconie, pris à revers par ce courant d'opinion, le leader socialiste toujours au pouvoir, était désarmé, non seulement parce qu'il n'avait pris contre le droit de propriété aucune des mesures qui lui auraient permis de mettre l'embargo sur le fer des marchands de mort subite et d'arrêter ainsi la campagne à sa racine en la privant de ses justifications, mais encore parce que, s'il l'avait pu, il en fût résulté le plus grand embarras pour l'économie nationale: aussi sensible qu'avait été le relèvement du niveau matériel de vie auquel il avait porté la classe salariée, ce relèvement n'était pas assez important pour assurer d'une consommation certaine tout ce qu'on eût pu fabriquer avec ce fer. Au surplus, ses conséquences heureuses s'étaient déjà évanouies dans la hausse des prix et, même à très faible portée, il ne pouvait plus jouer.

Le marasme était revenu dans les affaires: voyant qu'ils n'avaient plus rien à attendre de lui, les boutiquiers qui avaient aidé à porter le leader socialiste au pouvoir commencèrent à penser tout haut qu'il était allé trop loin dans la voie des réformes ce pourquoi le marasme était revenu et, tout bas que le programme d'armement réclamé par les marchands de mort subite était seul susceptible de ramener les hautes eaux dans leurs tiroirs-caisses.

- Le danger qui menace à nouveau la Patrie, criaient-ils dans les rues, exige de nouveaux sacrifices.

Car ils avaient la tripe patriotique, les boutiquiers.

[217]

Abandonné sur sa droite, le leader socialiste le fut aussi sur sa gauche: dans son propre parti par une importante fraction à laquelle appartenait Candasse qui lui reprochait de n'être pas allé assez loin dans la voie des réformes et, à l'extérieur de son parti, par les amis des Russiens qui l'avaient soutenu jusque-là et qui lui reprochaient à la fois d'être allé trop loin et pas assez.

Le gouvernement russe avait, le premier, soupçonné le caractère insolite de la manœuvre des marchands de mort subite et, dès que la Bulgarie germanienne eut commencé à se réarmer, crié à la face du monde, qu'elle était dirigée contre le peuple russe. De fait, c'était surtout au dictateur russe que le dictateur germanien en avait: dans le monde entier, tous les partis de l'internationale russe avaient aussitôt reçu mission de rechercher des alliances et particulièrement en Franconie, en jouant de la traditionnelle amitié franco-russienne.

- La Franconie, disaient-ils, doit porter ses armements au niveau des besoins de sa sécurité.

Et, depuis que le leader socialiste était arrivé au pouvoir ils le disaient et le répétaient sans cesse avec plus de force: les marchands de mort subite se frottaient les mains.

En même temps, ils lui reprochaient non pas de n'avoir pas touché au droit de propriété, mais de n'avoir pas porté assez haut le niveau matériel de vie des ouvriers des villes.

Car, en Franconie, les amis des Russiens étaient de très grands économistes et prétendaient avoir trouvé le moyen de faire les deux choses à la fois. Ils étaient aussi de très grands philosophes, ce [218] qui leur permettait de rester fidèles aux traditions d'une Révolution née de l'amour de la paix universelle, en criant plus fort que tous les autres, que la Patrie franconienne était dans le plus grand danger.

Enfin, le leader socialiste avait contre lui tous les impondérables qui ressortissent à la lâcheté nationale. On lui reprochait son imprévoyance qui était double: d'abord il s'était prononcé pour un

désarmement unilatéral de la Franconie ainsi qu'il a déjà été dit et au nombre des arguments qui justifiaient cette prise de position inconsciente ou courageuse, il avait écrit un jour que "l'idée d'un gouvernement constitué par les bandes du Führer en Bulgarie germanienne était exclue, qu'entre lui et le pouvoir, une barrière infranchissable était dressée et qu'il était exclu non pas seulement du pouvoir, mais encore de l'espérance du pouvoir". Ce messianisme dont il faut convenir qu'il était assez hasardeux au départ, ne pouvait manquer de se retourner contre lui. S'y retourneraient aussi ses origines car le leader socialiste était juif: une poignée d'excités l'accusaient de n'être franconien que de circonstance, d'être à la solde de la Bulgarie germanienne, d'avoir sciemment préparé tout ce qui arrivait, et réclamaient qu'on le collât au poteau pour haute trahison. Par réaction contre ces accusations outrancières on entendait couramment dire que les persécutions raciales reprochées au Führer des Bulgares germaniens étant dirigées contre les juifs, le meilleur moyen de ramener des relations normales entre les deux pays n'était pas de confier à un juif le soin de les négocier. Et ceux qui disaient cela étaient souvent les mêmes qui [219] réclamaient parallèlement la mise en chantier d'un programme d'armements du tonnerre, marquant par là qu'ils avaient de la négociation diplomatique une notion des moins superficielles et des moins fragmentaires.

Enfin, des rangs même de ceux qui l'avaient porté au pouvoir jaillit ce cri poussé par un député en renom:

- Il nous faut 5.000 avions

Et ce fut la fin: une majorité parlementaire le chassa du pouvoir. Les marchands de mort subite écrivirent dans leurs journaux que tout irait, maintenant, pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles et, sur la place désormais célèbre de la Concorde, les amis des Russiens firent chorus:

- Au poteau le traître!

A partir de ce moment, les Franconiens se retrouvèrent une fois de plus entre Guelfes et Gibelins et face à face, la ligne de partage des opinions étant exclusivement définie par les conclusions qu'il fallait tirer du comportement du Führer des Bulgares germaniens.

Celui-ci achevait justement de mettre en pièces les articles encore intacts du traité qui avait mis fin à la dernière guerre: remarquablement équipées par les marchands de mort subite francono-germaniens, ses armées envahissaient les unes après les autres toutes les régions de l'Europe centrale imprudemment détachées de la Bulgarie germanienne et artificiellement érigées en États indépendants par le traité.

- Bientôt ce sera notre tour, hurlaient les marchands de mort subite franconiens.

[220]

Et les amis des Russiens continuaient à faire chorus.

- S'il devait en être ainsi, déclara soudain le leader socialiste évincé du pouvoir, je le déclare tout net: il vaut mieux mourir debout que vivre à genoux.

C'était prendre son parti de la guerre.

La querelle des Guelfes et des Gibelins se transposa dans le parti socialiste qu'elle divisa, comme l'était la Franconie, en deux parties à peu près égales, avec pourtant un léger avantage au leader. Il y eut les "durs" qui voulaient "en finir" tout de suite et les "mous" qui étaient beaucoup moins pressés.

En Bourgogne, Candasse était des seconds, mais, à la stupéfaction générale, reniant tout son passé, le grand frisé retraits en lice en se déclarant des premiers.

Dans toute la Franconie, on ne s'interpellait plus, par-dessus les frontières des partis et des religions, que par le truchement des slogans.

- Plutôt la mort que la servitude, disaient les uns.

- Aucun des maux qu'on prétend éviter par la guerre, n'est aussi grand que la guerre elle-même rétorquaient les autres.

Quand les slogans ne suffisaient pas, on avait recours à l'insulte :

- Lâche !

- Provocateur

- Raciste à faux nez

Le chef du gouvernement qui avait succédé au leader socialiste était de nouveau le fils du célèbre [221] boulangier car, en Franconie, les chefs de gouvernement se succédaient selon le rite dit des chevaux de bois. Entre les deux clans, c'est-à-dire entre une majorité et une minorité aussi incertaine l'une que l'autre dans l'opinion, il avait pris le parti de louvoyer comme naviguant sur une mer semée d'écueils. C'était un rusé : acculé à faire quelque chose pour n'être point accusé de trahison tacite, il réalisa du premier coup qu'il lui fallait absolument trouver un moyen de donner satisfaction aux uns sans mécontenter les autres. Un jour, il crut l'avoir trouvé : ayant en sourdine et patiemment monté dans l'ombre des repaires diplomatiques internationaux une négociation avec le Führer, dont l'issue heureuse était certaine, au moment de conclure il imagina de jouer au matamore et de décréter la mobilisation générale.

Pendant une semaine, la Franconie fut transformée en un véritable camp retranché. Venant de toutes parts, des trains qui ne marchaient plus qu'à sens unique, c'est-à-dire en direction du front traditionnel, déversèrent dans toutes les villes qui étaient aux premières loges toute la Franconie masculine et valide, embarquée avec le jour de vivres réglementaire. Comme dans toutes les situations similaires, la capitale de la Bourgondie eut sa large part d'hommes de toutes les provinces et de tous les âges. Les trains les y déversaient à flot et de préférence la nuit par raison de camouflage des mouvements de troupes. Et, pour la même raison, toutes lumières éteintes, dans le noir absolu. Le Haut Commandement de [222] l'Armée avait tout prévu dans le domaine de l'organisation des départs et des transports collectifs, mais il avait laissé l'organisation des arrivées à l'initiative individuelle et, soit imprévoyance, soit faux calcul, il n'avait pas mobilisé assez de péripatéticiennes. Fort heureusement, il y avait assez de bistrots : au petit matin, la viande saoula qui avait grouillé et un peu dormi dans tous les coins du noir, dans les salles d'attente de la gare, les arrière-boutiques et jusque sous les portes cochères ou sur les trottoirs, à peine dégrisée, gagnait à son gré des casernes improvisées où on ne pouvait guère mieux la loger, pas l'habiller et que tout juste la nourrir. Il ne manquait pas un bouton de guêtres, le Führer allait voir ce qu'il allait voir.

Cette gigantesque mise en place s'accomplissait dans la joie. Toutefois, on ne chantait pas la *Franconienne* et cela parut insolite à plus d'un.

Parallèlement à ces opérations de nuit à l'avant, d'autres, tout aussi peu discrètes, se faisaient tout aussi méthodiquement de jour dont l'objectif était l'arrière : d'ininterminables files de voitures dans lesquelles étaient entassés pêle-mêle des épouses, des enfants, des belles-mères, des matelas, les bijoux, des chats et des cages à perroquets, quittaient tous les matins la capitale de la Bourgondie ou, venant de villes plus proches encore de la

frontière, la traversaient toute la journée et allaient porter en lieu sûr, c'est-à-dire le plus loin possible vers le Sud, leur précieux contenu. Sur toutes les routes, des foules en proie à la panique étaient prises dans les remous d'une indescriptible pagaille. Et, les soirs, au hasard [223] des arrivées dans des localités de rencontre, les épouses, les enfants, les belles-mères, les chats et les perroquets prenaient à l'arrière, dans le même noir absolu que les hommes à l'avant, les mêmes dispositions pour grouiller toute la nuit.

Ce double déplacement des populations en sens inverse eut un effet inattendu : la reprise des affaires. Sur tout le Territoire de la Franconie, les boutiques se vidèrent de tout ce que ces gens avaient oublié chez eux et le petit commerce avait le sourire. D'autre part, pour équiper et armer tous ces hommes qu'il avait mobilisés, l'État passa d'importantes commandes aux marchands de mort subite.

Profitant de l'occasion, le leader du Parti socialiste applaudissait à grands cris le fils du boulanger dans l'espoir de faire oublier la tranche de son passé qui, dans cette atmosphère, le conduisait tout droit à la Roche tarpéienne. De grands écrivains aussi, en compagnie desquels Candasse avait jadis erré à l'aventure et à l'écart de la Via Appia du sçavoir, qui s'étaient, dans leur jeunesse, vigoureusement et avec talent prononcés contre la guerre et qui, maintenant qu'ils approchaient de la soixantaine, à jamais débarrassés des aléas de la mobilisation et du souci de se faire personnellement tuer, n'avaient plus aucun scrupule à envoyer les autres au casse-pipe.

Le chef du gouvernement des Russiens ayant approuvé la mobilisation dans son principe avec l'espoir non déguisé qu'elle serait poussée jusqu'à ses extrêmes conséquences, ses amis franconiens ne reprochaient au fils du boulanger qu'une cer[224]taine mollesse et une certaine incohérence dans la pratique. Tout cela se superposait à l'unité de vue du petit commerce et de la grosse industrie, retrouvée dans la certitude commune qu'il n'était possible de vendre des macaronis et des articles d'usage courant qu'à la condition de faire aussi des canons, et créait une ambiance dont l'intensité patriotique se mesurait en billets de banque.

Candasse devait se présenter le neuvième jour de la mobilisation, au chef de gare d'un petit trou perdu pour être, selon la formule sacramentelle, "acheminé sur...".

- Fais pas le c.... lui avait dit le petit rouquin qui ne le quittait pas d'une semelle, vas-y : après tu verras à te débrouiller.

Et le Tonkinois avait enchéri :

- Tu peux avoir, comme moi, la chance d'être fourré en prison pour toute la durée de la guerre.

Mais Candasse ne les avait qu'à peine entendus. Soit prescience, soit prémonition, il avait décelé la supercherie ; il ne croyait pas à la guerre et il le clamait partout. Il l'avait même écrit dans un article cinglant qui parut à la fois dans la petite revue mensuelle que le grand frisé lui avait laissé définitivement sur les bras et dans le journal socialiste hebdomadaire au titre jacobin.

L'opinion fut qu'il avait perdu tout bon sens.

Moins chanceux que lui, le grand frisé avait dû rejoindre dès le second jour de la mobilisation une caserne qui lui avait été désignée, précisément dans la capitale de la Bourgogne, et il n'avait plus été question pour lui de se faire crever la paillasse devant sa boutique. Un soir, [225] il avait débarqué dans le noir et était allé frapper directement à la porte de Candasse. Depuis, la discorde s'était installée entre eux, le grand frisé pensant maintenant qu'il fallait "en finir" avec le Führer, - fût-ce par la guerre.

Pour comble, le petit rondouillard était mort subitement des suites d'un repas trop copieux et sa veuve endeuillée colportait partout que ça devait arriver :

- Pensez donc, chère Madame, depuis l'article de ce Candasse sur la philanthropie, il ne dormait plus.

Candasse se sentait glisser comme dans un enlèvement.

A la fin de la semaine, le fils du boulanger fit annoncer par toute la presse qu'il avait réussi à se ménager une entrevue avec le Führer sur le sujet du désaccord et il partit au rendez-vous flanqué du chef de gouvernement de la Terre des Angles - un gars qui ne sortait jamais sans son parapluie et qui le prenait volontiers pour un paratonnerre - et de celui de la Mandolinie<sup>1</sup>.

[226]

L'accord, conclu d'avance en sous-main, fut facilement signé.

Dans toute la Franconie populaire, ce fut une explosion de joie.

Le fils du boulanger fut porté en triomphe par des foules qui s'enivraient à force de se répéter l'incroyable nouvelle.

Candasse conclut de cette joie que, par delà leurs dissensions et malgré les excitations intéressées que ne cessaient de leur prodiguer une poignée d'entre eux, les Franconiens étaient, au fond d'eux-mêmes, un peuple résolument pacifiste.

Et que, rachetant beaucoup de leurs coupables faiblesses, leur comportement en l'occurrence autorisait tous les espoirs.

---

1. Les Mandoliniens étaient un peuple qui vivait, lui aussi, à l'étroit, sur une péninsule méditerranéenne. Ils tiraient leur nom d'un de leurs grands généraux de l'Antiquité qui avait joué, à la tête de ses légions et particulièrement en Franconie, un des plus beaux airs de musique de son époque. Aux accents de cet air s'était nouée une amitié féminine devenue traditionnelle entre la Franconie et la Mandolinie. Malheureusement, la seconde avait participé aux côtés de la première à la précédente guerre contre les Bulgares germaniens et, au partage des dépouilles, n'avait rien reçu. Depuis, elle s'était donnée un dictateur qui joignait sa protestation contre le traité à celle du Führer et lui avait voué une amitié agissante que scellait encore une étroite parenté des deux régimes.

**CHAPITRE V**  
**OÙ L'ON VOIT COMMENT CANDASSE**  
**SE TROUVA MÊLÉ A UNE TRÈS GRAVE**  
**AFFAIRE DE CONNIVENCE AVEC L'ENNEMI**

Un soleil de plomb. Les trottoirs de l'avenue principale qui, à l'heure de l'apéritif, grouillent généralement d'une foule détendue s'esbaudissant aux vitrines des grands magasins sont, ce soir de juillet, quasi déserts. Aux terrasses des cafés élégants, d'habitude surpeuplées, quelques fauteuils seulement sont occupés par des paquets de chair débraillés, affalés et suintants, la paille au bec. Devant l'un d'eux, Candasse fait les cent pas sur le macadam surchauffé, attendant le petit rouquin qui lui a fixé rendez-vous et qui tarde étrangement. A la fin, las [228] de faire les cent pas, il a fini par s'asseoir à la terrasse: une bière, puis une autre et le petit rouquin n'est toujours pas arrivé. Candasse va s'en aller: il appelle le garçon. Puis il se ravise:

- Encore cinq minutes, dit-il.

Il ne sait pas pourquoi il est si patient aujourd'hui: une force obscure le maintient comme collé à l'osier du fauteuil.

Il a payé. Le garçon a retourné les deux soucoupes. Il veut s'en aller, mais il reste.

Sur la table voisine, le magazine illustré qui fait fureur. En s'asseyant, Candasse l'a aperçu mais il n'a pas été pris du désir de le lire: un jour, il y a bien longtemps, il l'a acheté puis, fixé une fois pour toutes sur les intentions de ceux qui le publient, il n'a pas récidivé.

- Au fait, dit-il maintenant, prenons-le, ça fera toujours passer les cinq minutes.

Mais il sait ce qu'il peut y avoir là-dedans et il est beaucoup plus préoccupé par le retard du petit rouquin: il tourne les pages d'un air distrait.

Soudain, la photographie lui a sauté au visage.

- Pas d'erreur, c'est mon homme!

Et, en dessous, il lit: le commissaire X..., Directeur général des services du contre-espionnage.

Candasse est atterré.

La semaine précédente, l'homme s'est présenté chez lui. Oh! très gentiment, gêné, s'excusant presque:

- Commissaire. X... Le gouvernement a ordonné une enquête sur les ressources de la presse. Vous vous rendez compte, quelle corvée! Et à quoi ça peut bien conduire? Mais il faut [229] exécuter. Il paraît que beaucoup de journaux ne paient pas leurs impôts.

Candasse n'est pas le moins du monde troublé: si ce n'est que ça...

L'autre le tranquillise encore:

- Vous pensez bien, vos deux malheureux petits canards... Enfin je viens par acquit de conscience. Service, service, faut pas chercher à comprendre.

Il ne demande même pas les livres, il questionne : tirage, nombre d'abonnés, vente au numéro, prix de revient, frais généraux, publicité

Et il note.

Candasse s'aperçoit qu'il fait mentalement des calculs. Soudain il dit :

- Mais ce n'est pas rentable

- Ma foi non, fait Candasse, mais, fort heureusement, il y a la souscription.

- La souscription ?

Candasse explique : les dévoués, les mécènes, les militants qui se saignent aux quatre veines pour apporter de temps à autre un billet de cent francs.

- Ah ! ça s'écrie l'autre, c'est bien la première fois que je vois ça ! Vraiment ? Des dévoués, des mécènes ?

Et il se montre intéressé :

- C'est important ? On peut voir ?

- Mais volontiers !

Et Candasse avait donné ses livres.

A sa grande surprise, l'homme s'était alors montré d'une minutie dans l'examen qui cadrait mal avec son attitude polie et réservée de tout à l'heure. Enfin, il s'était levé :

- Ça va, pas de quoi fouetter un chat.

[230]

Puis il était parti, souriant comme à l'arrivée, se confondant en amabilités et en excuses.

Depuis quelques semaines, les journaux parlaient de certaines "feuilles qui, recevant de l'argent du Führer par des voies détournées, s'abritaient derrière un pacifisme de circonstance pour, en fait, soutenir ses prétentions". Prises sur le fait, quelques-unes avaient même été suspendues. Mais Candasse n'avait pas fait de relation entre cette nouvelle qui ne le surprenait d'ailleurs nullement et la visite du Commissaire X... Le lendemain, il n'y pensait déjà plus.

Et voilà qu'il avait sous les yeux la photographie du Commissaire X... en réalité Directeur général des services du Contre-espionnage et que tout s'éclairait : pas de doute possible, il était classé parmi ceux qui recevaient des fonds du Führer pour "en fait, etc.", et c'était sur l'importance de ces ressources impures dont l'existence était certaine à ses yeux qu'avec son air bonasse, le Commissaire X... était venu se renseigner.

Il avait, Dieu merci, fait chou-blanc.

- Mais, se disait Candasse, pour qu'il se soit dérangé lui-même, il faut qu'à un moment au moins, il ait été rudement sûr de son affaire.

Et cela posait des problèmes, car avec les contre-espionneurs on ne savait jamais : si celui-ci se mettait en tête, à tout prix, de ne s'être pas dérangé pour rien ?

Il en était là de ses réflexions et, décidé à ne plus attendre, repoussant le magazine, il allait se lever quand le petit rouquin arriva essoufflé.

[231]

- Ma parole, ils sont fous, dit-il en s'asseyant et visiblement sous le coup d'une émotion qu'il contenait mal.

Et il raconta qu'il avait été cueilli à la sortie de l'usine par deux agents en civil, puis emmené au commissariat de police où on avait voulu lui faire dire que Candasse vivait à un niveau bien au-dessus de ses moyens.

- A un moment donné, ajouta-t-il j'ai bien cru qu'ils allaient me f... sur la gu...<sup>1</sup>

Finalement, voyant qu'ils n'en pourraient rien tirer, ils l'avaient relâché au bout de deux heures sans mettre leurs menaces à exécution, mais en l'assurant, pour ne perdre pas la face, qu'ils auraient un jour ou l'autre "le fin mot de cette affaire" et en l'invitant aussi fermement que poliment à "s'aller faire pendre" de préférence ailleurs.

- C'est bien ce que je pensais, se dit Candasse, n'ayant rien trouvé dans la comptabilité, il cherche dans une autre direction.

Et comme le petit rouquin lui demandait s'il avait une idée des raisons qui avaient pu motiver ce qu'il appelait "cette farce d'un assez mauvais goût", il lui tendit le magazine ouvert à la page de la photo et lui raconta la visite du Commissaire X...

[232]

Ils décidèrent qu'il y avait lieu d'aviser et le petit rouquin accompagna Candasse chez lui où ils seraient moins gênés qu'à la terrasse d'un établissement public.

Quand ils arrivèrent, M<sup>me</sup> Candasse pouvait, depuis quelques minutes seulement, contempler tout à son aise l'étrange spectacle qu'offrait l'appartement: dans les trois pièces, le contenu de tous les meubles était répandu pêle-mêle sur le parquet; assise sur une chaise, reine déchue trônant encore sur un royaume de bric à brac, les bras qui "lui en tombaient", les larmes aux yeux, elle se demandait par où elle allait commencer pour remettre tout en place. Elle expliqua que, rentrant de son travail, elle avait trouvé à la porte deux messieurs très correctement mis, qu'elle les avait fait entrer, que déclinant leurs qualités, ils lui avaient demandé le livret de Caisse d'épargne et le relevé du compte en banque du ménage: comme elle avait répondu que, le ménage ne possédait ni l'un, ni l'autre de ces deux attributs qui conféraient la considération, ils avaient prétendu qu'elle mentait mais que c'était tout à fait gratuit, car ils trouveraient bien l'un ou l'autre ou les deux. N'ayant naturellement rien trouvé, ils venaient de partir en proférant encore des menaces et tel était le résultat de leurs investigations.

- De mieux en mieux, dit Candasse.

Le petit rouquin ne dit rien, mais on voyait bien qu'il n'en pensait pas moins et qu'il était très inquiet.

Ils remirent tout dans un ordre approximatif et mangèrent hâtivement tout en s'interrogeant [233]

mutuellement sur la conduite à tenir; finalement, ils tombèrent d'accord que, n'ayant rien à se reprocher, le mieux était de ne rien faire et d'attendre.

Aussi bien, il n'y avait rien à faire.

---

1. Le petit rouquin parlait sous le coup de la colère et il exagérait: il suffira au lecteur de se reporter aux journaux franconiens de l'époque (à la bibliothèque nationale, par exemple, qui en possède une magnifique collection traduite dans un français approximatif mais très intelligible tout de même) pour se persuader qu'au contraire les agents de police de cette fière nation étaient des molèles d'urbanité. (Note de l'auteur.)

Depuis que l'accord avait été signé entre le fils du boulanger et le Führer, il y aurait bientôt un an, la Franconie vivait sous le régime, généralement accepté, d'une inquisition dont les références historiques disaient clairement qu'elle était le meilleur moyen de gouvernement.

La joie de la Paix sauvée in extremis, en effet, avait été de courte durée. Le premier, le leader du Parti socialiste avait tiqué et, dès le lendemain de l'accord, écrit qu'il se sentait "partagé entre la honte et un sentiment de lâche soulagement": le fils du boulanger avait accepté que fussent rendues à la Bulgarie germanienne quelques provinces dont elle avait été dépouillée par le traité qui avait mis fin à la guerre précédente, ce qui n'était, le Führer les ayant déjà reconquises par la force, que la consécration d'un état de fait et un geste conforme au vœu exprimé et constamment réaffirmé, jusqu'à l'avant-veille du rendez-vous, par le leader socialiste lui-même.

Mais, sur ce point aussi, le leader socialiste avait changé d'avis.

L'avant-veille du rendez-vous, dans un congrès de son parti, il avait obtenu que fut voté - à une faible majorité, il est vrai - le texte suivant :

"Le Socialisme franconien veut la Paix, même avec les impérialismes totalitaires, mais il n'est pas disposé à s'incliner devant toutes leurs [234] entreprises. S'il était réduit à cette extrémité qu'il essaierait de prévenir par tous les moyens, il saurait défendre l'indépendance nationale et celle de toutes les nations couvertes par la signature de la Franconie."

Le tort du fils du boulanger avait été, en somme, de n'avoir pas mesuré l'importance exacte de ce changement à propos duquel toute la Franconie avait déjà conclu qu'opportun et souhaitable ou non, les raisons n'en étaient pas pures. En particulier, il n'avait pas réalisé que ce que le leader socialiste baptisait "nations" n'était autre que les provinces en litige, que ce changement d'avis n'était qu'apparent, qu'il se ramenait tout au plus à un changement de vocabulaire, à l'expression d'une même idée dans des termes différents parce que plus modernes et plus riches de contenu à une époque où la langue franconienne ne cessait de s'enrichir. En bref, qu'il était l'image même de ces grandes et scrupuleuses fidélités à soi-même si rares que ce siècle n'arrivait ni à les concevoir, ni à les reconnaître quand, par hasard, elles se manifestaient.

Au nom de cette fidélité à soi-même et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, le leader socialiste était devenu l'étalon-or du patriotisme et il prétendait en toute logique disposer contre leur volonté librement exprimée, de provinces qui depuis près de vingt ans ne cessaient de réclamer, d'ailleurs assez sottement, leur retour à la Bulgarie germanienne.

Les marchands de mort subite, qui le méprisaient et ne s'en cachaient pas, lui avaient emboîté le pas, estimant qu'ils avaient été odieusement [235] joué par le fils du boulanger. Et les petits boutiquiers aussi, desquels les affaires, très vite retombées dans le marasme, tenaient à nouveau la clientèle éloignée. Et enfin, les amis des Russiens, mécontents que le chef du gouvernement de la grande nation amie quoiqu'à éclipse, ait été tenu à l'écart des négociations avec le Führer, accusaient le fils du boulanger d'une incompréhensible et criminelle mollesse qui pesait comme une lourde hypothèque sur le destin de la Patrie.

Tous ces gens n'avaient certes pas perdu la bonne habitude de se chercher de nombreuses querelles, mais ce n'était jamais que sur des points de détail et, entre eux, l'entente était parfaite en ce sens qu'ils avaient le

même ennemi, - le Führer des Bulgares germaniens et, par voie de conséquence, le peuple qui se l'était donné, - et la même conception de la conduite à tenir à son égard: lui " rentrer dans le chou".

En face, il n'en était - hélas ! - pas de même il y avait ceux qui, par principe, ne voulaient absolument " rentrer dans le chou" de personne, ceux qui ne le voulaient pas parce qu'ils pensaient que la Franconie n'était pas prête, et ceux qui pensaient que la Franconie était prête mais qu'elle se trompait d'ennemi, que c'était " dans le chou" des Russiens par exemple ou des perfides habitants de la Terre des Angles qu'il fallait " rentrer".

Et, tandis que les autres se rencontraient sur la nécessité de passer d'importantes commandes aux marchands de mort subite, ceux-ci ne formaient qu'un agglomérat décervelé d'individualités, aussi nombreuses certes, mais entre lesquelles[236] aucun accord n'était possible sur quoi que ce soit, hormis sur cette formule: temporiser, retarder la guerre le plus possible, le moindre délai gagné sur elle laissant le temps de trouver, peut-être, le moyen de l'écartier à tout jamais.

- C'est cela, ironisaient les autres, tendre les fesses!

Entre les deux clans traditionnels reconstitués sur ces manières de voir à la hauteur de la situation, le combat était inégal: tôt ou tard l'esprit de décision des premiers devait l'emporter.

A leur avantage les seconds avaient cependant ceci qu'ils étaient beaucoup plus près du peuple qui, lui, ne voulait pas la guerre, mais, de tous les moyens qui lui étaient proposés pour l'éviter, n'arrivait pas à déceler quel était le bon, - s'il en était un! Toutefois, outre les divergences fondamentales qui les opposaient les uns aux autres aussi farouchement qu'aux premiers, soit sur le principe de la guerre, soit sur son opportunité ou ses chances, soit sur le choix de l'ennemi, ils avaient contre eux deux arguments imparables: le Führer, encouragé par les concessions, qui continuait à revendiquer pour la Bulgarie germanienne le reste des provinces dont elle avait été dépouillée, et les conditions mêmes dans lesquelles la paix avait été sauvée *in extremis*.

Le fils du boulanger avait en effet joué de ces conditions dans un sens dont il croyait qu'il était susceptible de ramener l'unité de vue entre Guelfes et Gibelins, ce qui eût singulièrement consolidé sa position de chef du gouvernement:

- Nous avons, il est vrai, fait des concessions au Führer, avait-il dit, mais il nous en a fait, lui, [237] de plus importantes en ce sens que, pour la première fois, il a accepté de négocier avec nous, et, s'il nous les a faites, c'est parce que nous avons pris le soin de procéder au préalable à la mobilisation générale: il a eu peur de nos vaillants petits soldats et il a reculé devant la menace.

De cette déclaration, Guelfes ou Gibelins, les Franconiens dans leur énorme majorité avaient surtout retenu que loin d'être automatiquement la guerre comme certains, dont Candasse, le prétendaient, la mobilisation générale était le dernier recours, l'ultime moyen de l'éviter. En conséquence de quoi, le fils du boulanger pouvait sans risque passer des commandes aux marchands de mort subite. Mais l'unanimité n'en avait pas pour autant été retrouvée:

- Pas assez importantes, les commandes, dirent les uns.

- Trop, rétorquaient les autres.

En revanche, à ce régime dans lequel le seul moyen de payer des salaires était devenu de lever des impôts qui les absorbaient au-delà de la décence, au lieu de reprendre, les affaires étaient allées de plus en plus

mal. Le mécontentement avait grandi chez les ouvriers des villes à qui leurs salaires ne permettaient que tout juste de se sustenter, chez les boutiquiers et chez les paysans des campagnes qui vendaient de moins en moins, chez les metteurs de sardines en boîtes et autres perceurs de macaronis qui travaillaient au ralenti, chez les marchands de mort subite qui prétendaient qu'on ne leur passait des commandes qu'au compte-gouttes et qui criaient à la trahison. De quelque côté qu'il se tournât, le fils [238] du boulanger ne rencontrait que mécontents. Finalement, réalisant que la Franconie, hypersensibilisée par les courants idéologiques qui la traversaient sur ce fonds de marasme, serait bientôt ingouvernable, il avait eu une idée de génie :

- La politique que j'ai adoptée et qui a réussi au point de sauver une paix si compromise est à longue échéance. Pour la mener à bien j'ai besoin des pleins pouvoirs.

Et pour que le Parlement les lui accordât, il avait accordé au Parlement une prorogation de son mandat de deux années. Contrairement à ce qu'on eût pu croire. dans un pays féru de démocratie, cette mesure prise à son de trompe n'étonna personne ou à peu près: le peuple ayant délégué sa souveraineté à des parlementaires qu'il s'était choisis selon la saine méthode de la prébende à la portée du mieux votant, ceux-ci le déléguaient à leur tour au fils du boulanger, trop heureux d'être l'un à l'abri des humeurs de son Parlement, les autres pour deux années encore dispensés d'affronter un suffrage universel que la situation risquait de rendre capricieux. L'opération s'était donc inscrite sans peine dans le rituel de la tradition républicaine éprouvée du donnant-donnant: passe-moi la tasse, je te passerai le séné...

Depuis, hors d'atteinte de toute possibilité de contrôle, le fils du boulanger avait rempli en véritable satrape son rôle de chef du gouvernement à la satisfaction du plus grand nombre: ordre, autorité, nation.

Les victimes de ses procédés inquisitoriaux étaient d'ailleurs; assez peu nombreuses et très [239] judicieusement choisies, c'est-à-dire de telle sorte que, même innocentes, on n'entendît point leurs protestations.

Candasse ne pouvait manquer d'être du nombre.

Dès le lendemain de l'accord et tandis que le leader du Parti socialiste se déclarait en proie à un sentiment qui oscillait entre la honte et le lâche soulagement, il criait sa joie avec toute la Franconie populaire. Et, s'étant résolument rangé dans le tout petit clan de ceux qui, par principe, ne voulaient "rentrer dans le chou" de personne, il avait, depuis, transformé la revue mensuelle du grand frisé et le petit hebdomadaire au titre jacobin en dispensateurs fervents d'une doctrine qui postulait la paix à tout prix: cinq fois par mois et à doses massives, les Burgondiens qui s'intéressaient à ces problèmes étaient informés que la Patrie était le refuge des esprits de troisième ordre et le patriotisme la dernière ressource des canailles. Malheureusement, les Burgondiens qui s'intéressaient à ces problèmes étaient assez peu nombreux et, à la longue, cette attitude s'était révélée le meilleur moyen de se mettre à dos à la fois Guelfes et Gibelins, les uns le combattant sans merci et sans souci des procédés, les autres ne pouvant le suivre jusqu'à ces extrémités où, indiscutablement le vulgaire s'alliait à l'absolu pour enfanter un monstre informe et indéfinissable qui ressemblait étrangement à la lâcheté. Et, Franconiens jusqu'à la moëlle des os, les Burgondiens ne se privaient pas de le lui dire lorsque, non content d'écrire ces choses, il les produisait aux tribunes des réunions publiques dont il ne [240] manquait pas une, dût-il s'imposer de coûteux et difficiles déplacements.

- Sans la liberté, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, lui rétorquait-on d'abord.

Ou encore, les slogans à la mode:

- il vaut mieux mourir debout que vivre à genoux.

- Plutôt la mort que la servitude !

Et quand, à bout d'arguments, il essayait de faire admettre qu'"aucun *des maux qu'on prétend éviter par la guerre n'est aussi grand que la guerre elle-même*", venant de tous côtés, les injures les plus variées s'abattaient sur lui :

- Baisse ton froc!

- Empaffé!

- Bulgare! !

Mais, insensible aux réactions qu'il provoquait, Candasse s'entêtait.

Il s'était si bien entêté et tant dépensé en écrits et en discours que s'il n'avait convaincu personne, il avait au moins réussi à rendre suspecte son activité débordante et à faire la preuve qu'il parlait dans le désert, ce qui, à double titre, le désignait à l'inquisition et, du même coup, quoique à un degré moindre, le petit rouquin, qui était rentré à ses côtés dans le circuit de la vie militante et redevenu son inséparable.

Très tard dans la nuit, le petit rouquin quitta les Candasse après qu'ils eussent eu ressassé à [241] satiété les événements des derniers mois et échafaudé sur ceux de la journée les hypothèses les plus fantaisistes: sur le seuil de la porte, ils étaient tous trois convaincus que le plus surprenant de cette affaire était qu'ils aient été un moment surpris de ce qui arrivait...

- Ça sent mauvais, dit le petit rouquin.

- *Wait and see*, coupa Candasse.

Le lendemain matin, jetant un coup d'œil rapide sur *le Petit Burgondien* et *la Croix de Bourgondie* en se rendant à l'Institut Pédantin, Candasse lut l'entrefilet suivant, en caractère gras, le titre arrachant les yeux :

*" La chasse aux espions. - La police nationale franconienne vient de découvrir une importante affaire de connivence avec l'ennemi dont les ramifications s'étendraient en Bourgondie. Le commissaire X.... Directeur général des services de contre-espionnage, mène lui-même l'enquête sur place. On s'attend à des arrestations imminentes. Nous tiendrons nos lecteurs au courant."*

Puis, il n'avait plus entendu parler de rien: à la fin du mois, les arrestations imminentes annoncées n'étant pas venues, il en avait conclu que l'affaire était classée.

Et il était parti en vacances, titrant encore un dernier article sur toute la largeur de la page: "Les marchands de mort subite n'auront pas leur guerre".

Car il avait la foi chevillée au corps et, déçu par les hommes, il avait fini par reporter sur les événements, dont il croyait qu'ils étaient plus forts qu'eux, un espoir toujours intact.

---

1. Employé seul, se prononçait "Boche", abréviation de -tBulger" ayant donné à l'usage "Boulge", puis "Fourhe" par altération et enfin "Boche" par franconisation. *CNote de l'auteur.*

## **CHAPITRE VI OÙ CANDASSE SE RANGE PARMI LES FRANCONIENS D'INTELLIGENCE COURTE**

MOINS de trois semaines après, Candasse traversait la Capitale de la Burgondie entre deux gendarmes et, délesté de sa cravate, de ses bretelles et de ses lacets de souliers se retrouvait en prison.

Un grave événement s'était produit : le chef du gouvernement des Russiens avait brusquement changé de camp!

Le chef du gouvernement des Russiens n'était pas un sot : il avait très bien compris la manœuvre du fils du boulanger et de l'homme au parapluie et il n'avait pas été sans remarquer que les concessions faites au Führer l'année précédente, consacraient un agrandissement de la Bulgarie germanienne en direction de la frontière russe.

[244]

S'expliquant ainsi, c'est-à-dire fort judicieusement, les raisons pour lesquelles ils l'avaient si cavalièrement tenu à l'écart des négociations, il le leur pardonnait d'autant moins.

Sur le moment, il avait fait semblant de n'y voir que du bleu et, se bornant à accuser le fils du boulanger et l'homme au parapluie d'une faiblesse coupable, continuant à jeter contre le Führer et les Bulgares germaniens, dans des termes de la plus grande violence, un anathème que ses amis en Franconie exploitaient sur un mode qui disputait le monopole du Patriotisme au leader socialiste, il avait décidé d'imiter le fils du boulanger, de le battre sur son propre terrain avec ses propres armes, c'est-à-dire parallèlement, de traiter, lui aussi en sous-main, avec le Führer.

Les diplomates du monde entier s'y étaient laissés prendre.

Il faut dire aussi que le traité qui avait mis fin à la précédente guerre entre les Franconiens et les Bulgares germaniens offrait d'infinies possibilités d'entente aux deux compères, dans la mesure où il avait créé entre leurs deux peuples, un État de bric et de broc, avec les provinces dont il avait dépouillé la Bulgarie germanienne et différents autres peuples : la Poldévie<sup>1</sup>.

[245]

De ces provinces, le Führer menaçait maintenant de ré-annexer, fût-ce par la force, celles dont il considérait, comme encore très peu de temps auparavant le leader socialiste franconien, qu'elles n'eussent

---

1. Certains historiens, dont l'auteur, ont prétendu que la Poldévie était une construction de l'esprit ou un canular et ils en ont fait des gorges chaudes. A tort puisqu'à cette époque elle fut à l'origine d'une guerre qui, elle, ne fut ni une construction de l'esprit ni un canular. Les Poldéviens étaient d'ailleurs un peuple très sensible : à une époque plus ancienne, il suffisait déjà qu'Auguste bût pour qu'ils fussent ivres. Et il en était encore ainsi. (*Note de l'Editeur.*)

jamais dû être arrachées à ce qu'il appelait, lui aussi, "la mère Patrie" et qui partageaient d'ailleurs sa manière de voir.

- Part à deux, lui dit le chef du gouvernement des Russiens, prenez-les, je prendrai le reste et ce sera entre nous, à la vie à la mort.

- D'accord, cher ami, lui répondit l'autre enchanté de l'aide inattendue qui lui tombait du ciel.

Et, il s'était aussitôt tourné vers le fils du boulanger et l'homme au parapluie pour les informer qu'il allait, séance tenante envoyer ses troupes établir leurs quartiers en Poldévie germanienne, que rien ne l'en pourrait dissuader et que ce serait ainsi, pas autrement.

Or, la Terre des Angles avait de gros intérêts financiers en Poldévie et ce fut l'homme au parapluie qui prit aussitôt la mouche. Mais elle n'avait pas d'armée.

- Qu'à cela ne tienne, dit le fils du boulanger, la Franconie a des soldats pour deux !

Et il décréta la mobilisation générale.

Mais le chef du gouvernement des Russiens n'avait rien dit : quand le fils du boulanger et l'homme au parapluie lui demandèrent ce qu'il attendait, il répondit que, puisqu'on n'avait pas jugé utile de l'inviter aux négociations de l'année précédente il ne voyait pas pourquoi il se mêlerait aujourd'hui de cette affaire ; qu'après tout, le Führer n'avait pas tort ; que, dans le but de sauver la [246] Paix, il avait signé la veille un pacte d'amitié avec lui ; que le fils du boulanger et l'homme au parapluie n'avaient qu'à en faire autant et que, s'ils ne le faisaient pas, ils prendraient tous deux devant l'Histoire, la responsabilité de la guerre qui en découlerait inévitablement et dans laquelle il ne pourrait évidemment pas les suivre, car il était pacifiste, lui.

Et il donna aussitôt à ses troupes l'ordre d'aller elles aussi, prendre leurs quartiers en Poldévie.

Quant aux Franconiens dans l'esprit desquels la querelle des Guelfes et des Gibelins sur le sujet avait commencé à perdre son sens dans le byzantinisme et son corollaire la lassitude générale, ils avaient accepté sans protester le décret de mobilisation, les uns parce qu'il fallait en finir une bonne fois avec les exactions du Führer, les autres, les plus nombreux et de loin, parce qu'il était maintenant prouvé par l'expérience que la mobilisation n'était pas la guerre, mais seulement une menace devant laquelle le Führer ne pouvait faire autrement que s'incliner pour la seconde fois.

Ainsi les Franconiens en étaient-ils progressivement et dans leur ensemble, venus à cette idée que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si la mobilisation générale était décrétée.

- Pèse pas lourd le Führer : s'il y a la guerre, son compte sera vite réglé, disaient les uns.

- Il s'inclinera, répondaient les autres, et il n'y aura pas la guerre.

Un grand journaliste de l'époque tenta un jour de rompre l'unanimité qui se formulait en ces [247] termes, montrant tous les dangers de l'opération et concluant qu'il n'y avait ni intérêt, ni gloire à vouloir mourir pour les Poldèves.

Mais on ne l'entendit point et c'est sans doute parce que cette opinion était beaucoup plus cavalière qu'originale.

- "Paix immédiate" avait crié dans un tract diffusé à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, un vieux militant pacifiste, plus heureux dans le choix des slogans et qui avait préféré passer la moitié de sa vie en prison, plutôt que de revêtir l'habit militaire.

On le mit en prison de nouveau et pas seulement lui.

Cette fois, le fils du boulanger avait bien fait les choses. Très habilement, il avait d'abord commencé par jeter en prison sous l'inculpation de "complot contre la sûreté de l'État" tous les amis des Russiens qui, à leur habitude, avaient porté au pinacle et préconisé l'attitude du chef de gouvernement des Russiens comme étant seule susceptible de sauver la paix : il n'avait eu aucune peine à faire admettre que cette propagande était à la solde d'une puissance étrangère.

Ensuite de quoi, il avait décrété qu'étaient amis des Russiens - par conséquent dans le même cas - ou même du Führer, tous ceux dont l'attitude passée permettait de penser qu'ils n'approuvaient pas la mobilisation générale, qu'ils n'hésiteraient pas à le dire et, par là même, à "porter atteinte au moral de la Nation".

Candasse figurait au nombre de ces derniers et c'est pourquoi il s'était, lui aussi, retrouvé en prison.

[248]

Fort heureusement pour lui, une amitié politique le tira de ce mauvais pas : un ancien socialiste hostile comme lui à la politique du leader du Parti.

On lui rendit donc sa cravate, ses bretelles et ses lacets de souliers. et, après l'avoir informé qu'il était affecté au...<sup>o</sup> Régiment d'Infanterie, on l'envoya le rejoindre aux portes de la ville dans une caserne où la première personne qu'il rencontra fut le grand frisé, sous l'habit militaire depuis une huitaine.

Ceci se passait le jour même où, à quelques heures d'intervalle, la Terre des Angles d'abord, puis la Franconie se déclaraient en état de guerre avec la Bulgarie germanienne.

Car le Führer n'ayant pas le moins du monde été impressionné par la mobilisation générale, il avait bien fallu en venir à cette extrémité.

Avant de passer aux actes, c'est-à-dire aux opérations militaires qui semblaient devoir résulter de cette déclaration de guerre, le fils du boulanger et l'homme au parapluie, avaient cependant décidé d'attendre les réactions du Führer.

Mais le Führer n'avait pas davantage été impressionné et on se trouva dans la situation historique bien connue des quatre qui voulaient se battre, aucun ne se décidant à porter le premier coup, l'un ne le voulant, les autres ne l'osant pas.

On commença donc à se regarder - on disait en chiens de faïence - par-dessus les frontières de part et d'autre bardées de fer et de ciment et on continua parce qu'on avait commencé.

Cela dura tout un hiver et la grande moitié d'un printemps pendant lesquels, ses hommes valides [249] tuant le temps comme ils pouvaient, dans les casernes, ses femmes et ses vieillards au travail et ses enfants à l'abandon, la Franconie offrit un des spectacles les plus curieux de son Histoire.

Mobilisé sur place, affecté à un régiment dont la plupart des officiers avaient été ses compagnons d'étude, ses collègues ou ses élèves, considéré par eux comme un original inoffensif, Candasse bénéficiait d'une situation d'autant privilégiée que, fonctionnaire de l'État, il continuait à percevoir ses émoluments. On le pria d'endosser l'habit de circonstance, en l'occurrence quelques nippes sales et dépareillées qui faisaient, probablement depuis l'autre guerre, le bonheur des mites dans quelque coin de la caserne, un képi de théâtre, des souliers de clochard, et on l'informa très loyalement que, pourvu qu'il ne fit "pas d'histoires" on ne se montrerait pas trop pointilleux avec lui sur le chapitre de la force principale des armées.

Cette mansuétude, Candasse l'exploita au maximum: tous les matins après le petit-déjeuner, Frégoli d'un nouveau genre, il se rendait à la Caserne dans cet accoutrement et, tous les soirs vers 17 h. il rentrait chez lui. Pour courtes qu'elles fussent, ces journées occupées seulement à des palabres de groupe en groupe parmi les milliers d'hommes qu'on avait entassés là et qui, livrés au désœuvrement, y vivaient en cohue, lui paraissaient interminables. Mais, à la pensée qu'il y avait pire, il s'en consolait.

Il se consolait moins facilement de n'avoir pu rétablir les ponts avec le petit rouquin envoyé au [250] diable et dont tous les efforts qu'il avait faits pour se procurer l'adresse étaient restés vains.

Par contre, il lui arrivait souvent de rencontrer le grand frisé logé à la même enseigne et, le soir, de l'emmener avec lui. Mais il ne recherchait pas sa fréquentation: le grand frisé pensait seulement des événements qu'il avait déjà fait une guerre et qu'appelé comme il l'était à en faire une seconde, c'était un peu beaucoup de gloire pour le même homme. A part cela, que d'autres dont c'était le tour y allassent, il le regrettait, certes, mais c'était nécessaire et il n'y voyait pas d'autre inconvénient. Chaque fois qu'ils se trouvaient ensemble, c'était des discussions sans fin sur le mode le plus aigre.

Autrement précieux lui apparaissait le contact qu'il avait pu garder avec sa rue et qui lui permit de voir la misère s'installer lentement dans les foyers ouvriers privés de leur gagne-pain, les mères ayant épuisé les maigres économies courant après un travail qu'elles ne trouvaient pas ou qui, si elles le trouvaient, était au-dessus de leurs forces, les petits mangeant le pain sec, puis allant nu-pieds tandis que dans une caserne semblable à celle où il se rendait tous les matins, les hommes étaient livrés au même désœuvrement, dans la même cohue et ne pensaient pas que les leurs pussent être gênés.

Car on leur avait dit que l'allocation d'usage serait, cette fois, très importante.

Car aussi, et contrairement à ce qu'on pense généralement aujourd'hui encore de ces institutions d'un autre âge, les casernes ne rassemblaient les hommes que pour mieux les isoler les uns des [251] autres et de la vie avec laquelle elles ne les maintenaient en contact que par l'intermédiaire du bistrot qui en fait perdre le sens, de la fille de joie qui lui en donne un autre et du journal dont l'information est dirigée qui brouille intentionnellement tout sous prétexte d'éclairer.

Ainsi, plus encore qu'aux opérations proprement dites de mobilisation générale qui s'étaient effectuées dans les mêmes conditions que l'année précédente, Candasse avait été sensible à leur corollaire, les mesures d'évacuation des populations civiles des régions frontalières. Cette fois, elles avaient été prises conformément à un plan d'ensemble qui ne laissait que peu de latitude aux initiatives individuelles et il ne s'agissait plus seulement des fils, des épouses, des belles-mères, des matelas, des bijoux, des chats et des perroquets des mieux fortunés ou des mieux renseignés, mais du tout-venant de la population. De longues caravanes - prudemment sectionnées - de chars tirés par des attelages hybrides, conduites par de vieux paysans accablés sous le double poids de la douleur et des ans, avaient traversé les faubourgs de la capitale de la Bourgogne. Sur les chars bâchés et contenant les trente kilogs de bagages réglementaires, des femmes de tous les âges, échevelées, éperdues et la marmaille. Des animaux, particulièrement des vaches et des chèvres étaient poussés devant ou suivaient à la traîne. Tous ces gens avaient quitté brusquement leurs villages en n'emportant que l'indispensable, les autorités qui les avaient jetés sur la route, leur ayant assuré que le compte du Führer serait vite réglé et que, pendant leur absence, l'intégrité de leurs biens serait [252] scrupuleusement respectée. Il n'y avait bientôt plus eu que les gens du gouvernement ou de l'Administration pour appeler cela "l'évacuation des

populations civiles" et les journaux pour en dire le plus grand bien à l'intention de la population des casernes : le commun disait couramment "l'exode" avec un accent qui évoquait un événement au moins de l'ordre de la fuite. d'Égypte aux temps bibliques.

Et Candasse était atterré.

Mais c'était au début de l'affaire et ses compagnons de caserne n'avaient qu'à peine remarqué ces choses : tous les soirs à 17 h, ils se rendaient dans les bistrotts de la ville par le plus court chemin, rentraient tard dans la nuit imbibés d'alcool et, le lendemain, la bouche pâteuse, discutaient à perte de vue dans la cohue, sur la date à laquelle le Führer ne pouvait manquer de s'apercevoir que le mieux pour lui, était de s'incliner.

Ils étaient en goguette, les compagnons de Caserne de Candasse : toute la Franconie masculine était en goguette, pas plus.

Sur eux, Candasse avait encore eu, tout à fait par hasard, un autre avantage.

Un jour, un officier supérieur chargé d'une mission d'inspection à l'avant, s'était présenté à la caserne et avait déclaré qu'il avait besoin d'un chauffeur sérieux pour remplacer le sien qui venait d'être hospitalisé : on avait relégué Candasse et on le lui avait donné.

Alors avait commencé un périple hallucinant à travers les villages abandonnés : les maisons occupées par la troupe avaient été pillées sans vergogne. Ici, une armoire à linge éventrée était cul [253] butée au beau milieu d'une chambre à coucher. Ailleurs, les matelas avaient été emportés et on les pouvait retrouver dans les fortifications de fortune qu'on avait hâtivement mises en place autour de la localité. Ailleurs encore, une mitrailleuse était en batterie à la fenêtre d'une chambre de jeune fille, et entre quatre pierres posées à même le plancher, un feu achevait de se consumer...

Candasse pensait que l'ennemi passant par là, n'eût pas fait pire et que l'intégrité garantie par les autorités avait un sens particulier.

Ce qui lui faisait le plus de peine c'étaient les bêtes, errant librement à travers la campagne ou attendant tristement aux portes fermées des maisons dédaignées par la troupe, puis "récupérées" ramenées vers l'arrière par des soldats, l'arme à la bretelle, traînant au long des routes en lamentables troupeaux ou, amaigries, éclopées, parquées en des espaces trop étroits, piétinant désespérément le sol et crevant lentement d'avoir mangé n'importe quoi ou rien et d'être restées si longtemps sans soins.

L'officier supérieur lui-même était indigné.

Huit jours après, écœuré, Candasse reprenait sa vie à la caserne, mais le samedi suivant, sans doute satisfait de ses bons offices, l'officier supérieur l'avait redemandé pour le conduire cette fois à quelque deux cents kilomètres en arrière, passer le week-end dans sa famille.

Là un spectacle non moins étrange l'attendait.

En temps normal, l'officier supérieur habitait la capitale de la Franconie. Mais, comme tout Franconien qui se respectait, il possédait une maison de [254] campagne ou il allait chaque année passer les vacances avec sa famille, et cette maison de campagne se trouvait dans un bourg de moyenne importance, quelque part en Rhodanie. La guerre ayant été déclarée au beau milieu des vacances, il avait rejoint son poste, mais sa famille avait jugé plus prudent. de ne pas regagner la capitale que tout le monde s'était mis à fuir.

C'était un bourg pour estivants modestes : deux ou trois hôtels, quelques artisans, la presque totalité de sa population s'élevant au maximum à un millier d'habitants tirant leurs ressources de l'agriculture. Or,

environ un millier de réfugiés de l'avant l'avaient choisi comme havre de grâce et y étaient arrivés en débandade, harassés, fourbus, sur leurs chars, avec tous ce qu'ils avaient pu emporter, et le maire les avait parqués comme il l'avait pu, dans les hôtels d'abord, puis dans la remise de la pompe à incendie, puis dans les granges, les fenils et les hangars particuliers.

L'officier supérieur fit manger Candasse à la cuisine avec la bonne et, pour le coucher, il obtint à grand peine qu'une des hôtelières lui installât un divan dans un réduit.

C'est seulement le lendemain dimanche que Candasse réalisa le tragique de la situation: le matin en voyant la longue théorie des réfugiés défiler à la queue leu leu sous le préau des écoles où il avait fallu installer une cuisine roulante pour les nourrir, l'après-midi par le concert de lamentations et de criaileries qui montait de toutes les granges et de tous les hangars.

Toutes ces choses, ses compagnons de caserne ne [255] pouvaient que les ignorer, il s'en rendait bien compte.

- Mais se corrigeait-il aussitôt, si cette coûteuse et pénible tragi-comédie s'éternise, ils ne manqueront pas de les apprendre un jour ou l'autre et il se pourrait bien que le réveil fût terrible.

Car, dans son esprit, les événements que la Franconie était en train de vivre ne sortaient pas du cadre de la tragi-comédie et, s'il ne croyait pas que le Führer s'inclinerait, il ne croyait pas davantage que les autres mettraient la menace à exécution, donc pas à la guerre. La Poldévie partagée, on renverrait les hommes dans leurs foyers et tout se terminerait par un échec diplomatique sanctionné par une crise ministérielle. Si grave que ce soit déjà ainsi, la Franconie n'en était malgré tout ni à un échec diplomatique, ni à une crise ministérielle près.

Les marchands de mort subite en seraient pour leurs frais.

Les metteurs de sardines en boîte, les perceurs de macaronis et les petits boutiquiers dans la caisse desquels la mobilisation générale avait ramené les liasses de billets à un niveau très respectable, seraient tranquilles pour un moment.

Et, comme d'habitude, le peuple paierait l'addition.

Dans la période d'accalmie qui suivrait, si courte soit-elle, les négociations pourraient, reprendre dans d'autres formes et sur d'autres bases avec le Führer, éventuellement avec le chef du gouvernement russe. Sans aucune chance de succès, assurément, mais, du moins, le mouvement ouvrier [256] pourrait et saurait peut-être profiter de ce répit pour reprendre son souffle.

Et Candasse, prolongeait ce rêve sur un meilleur des mondes possibles toujours au conditionnel hypothétique, mais à un conditionnel hypothétique qui ressemblait étrangement à un futur rapproché.

\*\*\*

Les jours passèrent, les semaines, les mois...

La Poldévie était partagée depuis longtemps - accessoirement le Führer et le chef du gouvernement russe avaient en outre mis la main sur quelques autres petits peuples sans défense que les hommes attendaient toujours dans les casernes ou l'arme au pied aux frontières et que l'on continuait à se regarder en chien de faïence. Une expression était née qui menaçait de faire sombrer l'opération dans le ridicule absolu: la drôle de guerre. On avait dû donner des permissions aux hommes pour relayer le moral et ils en étaient

revenus, la bouche amère, la gêne des foyers et les spectacles des granges et des hangars de l'arrière avait eu sur eux les mêmes effets que sur Candasse.

Cette dernière considération joua un rôle prépondérant dans les événements qui suivirent : aux yeux des gens du gouvernement elle signifia qu'il était devenu impossible de prolonger plus longtemps sans s'exposer aux conséquences d'un mécontentement général prêt à se cristalliser contre eux, une situation qui n'était ni la guerre ni la paix.

L'auteur convient volontiers que, dans l'obligation de faire l'une ou l'autre, les gens du gouverne[257]ment n'en décidèrent point à pile ou face mais qu'honnêtement, consciencieusement, scrupuleusement, minutieusement comme tout ce qu'ils faisaient, ils pesèrent le pour et le contre.

Il leur apparut, certes, très clairement qu'à aucun prix le Führer ne reviendrait sur ses décisions et que, pas davantage il ne passerait aux actes contre la Franconie et la Terre des Angles : non que l'envie lui en manquât mais il n'était point si sot que d'estimer au-dessus de sa valeur l'amitié soudaine du chef du gouvernement russe et, se lançant, dans une aventure à l'ouest, risquer d'être pris à revers par lui à l'Est. Déjà, des dissentiments étaient nés entre eux et le Führer qui ne disait rien, visiblement par souci diplomatique, se comportait en tout comme s'il eût été prêt à leur donner le pas sur ceux qu'il avait avec l'Ouest.

- Tiens, tiens ? fit le fils du boulanger.

Il venait de réaliser qu'il avait le choix entre la guerre à échéance à l'Est, (Bulgares germaniens contre Russiens) et la guerre de suite à l'Ouest (Franconiens contre Bulgares germaniens). Il marqua donc un temps d'une hésitation bien compréhensible en somme car ce choix posait sur sa conscience un cas délicat devant l'Histoire. On sentit que, seule l'inéluctable nécessité dans laquelle il se trouvait d'avouer que la mise et le maintien sur le pied de guerre de la Franconie pendant tout un hiver étaient sans objet, la crise ministérielle qui était à la clé et ses lendemains incertains, le retenaient de renvoyer purement et simplement les Franconiens dans leurs foyers, et, ce faisant, de permettre à la discorde de s'installer à son aise [258] entre le Führer et le chef du gouvernement russe, avec la possibilité certaine d'y prendre une ampleur cruciale sans grand délai.

Il n'eut pas le temps de choisir : au plein de ces supputations un petit homme atteint de mongolisme dont il avait fait l'un de ses ministres se leva qui l'accusa sans fard d'atermoiements et de tergiversations coupables pour ne pas dire louches...

Le leader du Parti socialiste vint à la rescousse : les socialistes bulgares germaniens qui, plutôt que de faire la révolution dans leur pays contre le Führer avaient préféré fuir ses foudres et se réfugier en Franconie l'excitaient encore. Dans la guerre précédente, les socialistes bulgares germaniens alors anti-franconiens n'avaient pas hésité à se ranger aux côtés de leur gouvernement et, cette fois, ils avaient compté sur la guerre pour les dispenser de la révolution. Entre temps ils avaient d'abord essayé de s'installer dans la contre-révolution qui les avait finalement rejetés, ce qui donnait toute sa saveur à leur prise de position.

D'un troisième côté, le député en renom qui, l'année précédente, avait réclamé la construction d'urgence de 5.000 avions en Franconie, écrivait maintenant :

"Si nous abattions le Führer<sup>1</sup> sans régler le compte<sup>2</sup> du chef du gouvernement russe, [259] c'est le chef du gouvernement russe qui, sur nos décombres, nous assujettirait à la plus abjecte des tyrannies. Échapper à l'un pour finir sous l'autre serait tomber de Charybde en Scylla. Nous nous efforcerons de ne point mériter ce comble de l'infortune".

Enfin, l'homme au parapluie était fermement décidé à abattre le Führer pour éliminer de tous les marchés du monde la concurrence que l'économie germanique, mieux équipée, moins chère, de meilleure qualité, faisait aux industriels et aux marchands de la Terre des Angles gagnait du terrain en Franconie et, aussitôt, le député avait écrit:

"Il arrive cependant qu'on surprenne dans certains milieux, quelques échos affaiblis de la propagande germanienne. Il arrive que de fort braves gens d'intelligence courte<sup>3</sup> et qu'avaient dévoyés les Russiens, vous déclarent qu'ils ne veulent pas se battre pour la Terre des Angles"<sup>4</sup>.

Les Franconiens de toutes les classes eussent tout accepté sauf d'être accusés d'avoir l'intelligence courte.

On eut encore l'impression que le fils du boulanger cherchait un appui ou un conseil chez les hommes de gouvernement du Peuple de l'Autre bout et qu'ils répondirent assez vaguement: ils étaient eux-mêmes aux prises avec une crise de [260] chômage qu'une guerre, soit entre la Franconie et la Bulgarie germanienne, soit entre celle-ci et les Russiens pouvait atténuer et peut-être résoudre. Par ailleurs, leurs industriels et marchands avaient investi d'importants capitaux en Bulgarie germanienne. Ils eussent bien voulu ne pas les perdre mais la concurrence de l'économie germanienne les gênait, eux aussi, considérablement sur tous les marchés. Ils se trouvaient donc dans une situation délicate et ils firent une réponse de Normand que les adversaires du fils du boulanger interprétèrent comme un message de sympathie et une promesse d'aide.

Un général assura que l'armée franconienne était en mesure de tailler en pièces celle du Führer et ce fut le coup de grâce: le mongolien devint chef du gouvernement.

Entre la guerre à l'Est à laquelle elle eût pu rester étrangère et la guerre à l'Ouest qui attirait la foudre sur elle, la Franconie avait choisi.

Les troupes franconiennes, toutes griffes dehors se mirent en marche en direction de la capitale de la Bulgarie germanienne qu'elles devaient atteindre en quelques jours.

Le temps de mettre le Führer en cage, de reprendre un peu de: souffle et - hop elles s'élanceraient vers

"... les longs pays où luit Moscou

"Où le Kremlin et ses dômes en or qui bouge,

"Mirent et rejettent au ciel les soleils rouges"

Candasse était toujours sans nouvelles du petit rouquin.

[261]

---

1. Car il ne s'était pas arrêté à l'idée qu'on pût s'en tenir là et renvoyer chacun dans son foyer dans l'espoir de mettre face à face le Führer et le chef de gouvernement russe.

2. Textuel.

3. Car il n'avait, lui, pas l'intelligence courte et tout le monde en convenait.

4. Cette citation et celle qui précède sont tirées d'un journal qui avait pour titre "La Justice".

Le grand frisé avait été démobilisé en raison de son âge et il se livrait à des exercices variés de littérature alimentaire sur le thème de "la drôle de guerre" dans un grand journal franconien.

Le lendemain du jour où les armées franconiennes étaient passées à l'offensive, Candasse avait reçu de lui une lettre par laquelle, entre autres protestations d'amitié affectueuse, il lui demandait s'il était "enfin revenu de son erreur".

Car le grand frisé avait vu juste et il n'était pas peu fier de s'être montré si perspicace.

## APOTHÉOSE

IL y en eut de nouveau pour cinq années. C'était une mode: à cette époque, les guerres duraient un minimum de cinq années... On raconte qu'en des temps fort anciens, les rois assyriens partaient régulièrement en guerre tous les printemps: la mode seule avait changé qui remplaçait l'automatisme et la fréquence par la durée. Et qui, aussi, comportait par comparaison quelques menus perfectionnements dans l'art de tuer, de lever le tribut ou de partager les dépouilles des vaincus.

[266]

Cette fois, la victoire restée si longtemps incertaine une vingtaine d'années auparavant ne faisait pas de doute car, si de mémoire de rose on n'avait encore jamais vu mourir un jardinier, de mémoire de Franconien on n'avait jamais connu la défaite, ce qui ne contribuait pas peu à rapprocher Guelfes et Gibelins aux moments décisifs de leur Histoire commune. Elle devait au surplus être rapide et totale, ne faire qu'une bouchée du Führer et du chef du gouvernement russe. Si elle ne fut pas tout cela et comme cela, finalement elle fut tout de même et la tradition ne subit aucun accroc.

Mais les choses commencèrent très mal: en un tournemain, l'Armée franconienne, qui s'était si courageusement élancée sur les dômes en or qui bouge via le Moulin de Sans souci du Führer, se retrouva culbutée, désarticulée, informe, inexistante sur la frontière extrême-sud du pays. L'Armée, non, son État-major, ses officiers, et les plus débrouillards, c'est-à-dire les mieux motorisés, qui avaient pu s'enfuir à une vitesse plus grande que celle à laquelle l'Armée du Führer progressait en Franconie. Les gens du gouvernement avaient suivi. Et dans un indescriptible désordre, les populations fuyant, elles aussi devant cette invasion incoercible et les conséquences horribles qu'on leur en avait promises. Quant aux troupiers communs qui constituaient le gros de l'Armée et qui n'avaient pu fuir, ils avaient été, au fur et à mesure, capturés et emmenés en Bulgarie germanienne: les trois quarts de l'Armée.

On comprit alors que l'Armée franconienne était à peu près totalement dépourvue d'équipement et que c'était la raison pour laquelle elle [267] avait été si rapidement mise hors de combat: les marchands de mort subite, en effet, n'avaient pas livré l'équipement, mais ils avaient gardé l'argent. Les mauvaises langues insinuèrent même que, pour que l'opération fût possible, il fallait qu'ils l'eussent partagé avec les gens du gouvernement.

Purement et simplement.

Et c'était pour cela qu'on avait payé tant d'impôts pendant tant d'années et renoncé au monde du lopin de terre et de la petite maison!

On était au bord du scandale dans la décomposition d'un régime.

Le scandale pourtant n'éclata point : chacun se dit que la situation eût pu être pire, que, par exemple, la guerre, du moins, allait être finie sans trop de dégâts, - car s'il y avait beaucoup de prisonniers, il y avait peu de morts, - qu'on allait réintégrer le foyer, que les prisonniers ne pouvaient marquer d'être rapidement relâchés, et que c'était une compensation à tant de malheurs.

De la frontière extrême-sud, le petit mongolien chef du gouvernement qui n'avait cessé de crier victoire<sup>1</sup> tout au long de cette débâcle, et d'autant plus fort que les troupes du Führer s'enfonçaient plus profondément en Franconie contemplait son œuvre.

Surpris par l'événement, les gens du gouvernement avaient, dans leur for intérieur et pour le cas où l'invasion ne pourrait être stoppée, décidé de se replier dans les colonies avec l'Armée et, à [268] l'abri de la mer supposée infranchissable, à y mettre au point la reconquête de la Franconie. L'heure étant venue de passer à l'exécution, ils n'avaient plus trouvé de bateaux dans les ports franconiens : les bateaux s'étaient volatilisés.

Aussi bien, l'Armée était prisonnière et il n'y avait plus rien à transporter.

La situation était sans issue.

Le petit Mongolien jugea donc qu'il y avait lieu de demander l'armistice au Führer et, comme il n'avait aucune chance d'être pris en considération par icelui, qu'il fallait désigner pour ce faire quelqu'un qui le fût, c'est-à-dire choisir un autre chef de gouvernement.

Ainsi fut fait : sur son conseil, le choix de ce lui restait du Parlement se porta sur le grand général entre temps devenu maréchal, qui avait stoppé les Bulgares germaniens au cours de l'autre guerre, permis la victoire et dont on ne savait pas encore qu'il était félon. Outre la demande d'armistice, le Parlement lui donna comme mission de gouverner la Franconie à son gré jusqu'à la signature de la paix.

Le Führer daigna le reconnaître comme chef du gouvernement et lui accorder l'armistice à des conditions que, sur le moment, l'opinion unanime trouva très honorables étant donnée la situation.

Les Franconiens mâles qui avaient échappé au spectaculaire et sensationnel coup de filet du Führer furent démobilisés ou se démobilisèrent d'eux-mêmes selon le cas et rentrèrent chez eux où, dans les villes et les villages abandonnés, c'est-à-dire dans les deux tiers de la Franconie, ils arrivèrent à peu près en même temps que les [269] populations civiles qui avaient été évacuées ou qui avaient fui devant l'envahisseur.

C'est alors seulement qu'on réalisa l'étendue du désastre : les éléments les plus divers, des mieux fondés aux plus fantaisistes, entrèrent dans son appréciation, et les mêmes qui quelques jours auparavant poussaient à conclure que tout pouvait être pire, maintenant qu'on était ensemble, établissaient clairement que tout était au plus mal.

Sur les lieux, les destructions et pertes de biens par des pillages, dont on acquit la certitude qu'ils étaient le fait autant des troupes amies que des troupes ennemies, parurent encore plus importantes qu'elles n'étaient en réalité, et plus inhumaines les conditions dans lesquelles on avait vécu pendant le long déracinement de la mobilisation générale et de l'attente sur un pied de guerre qui n'en était pas un. On faisait le compte des privations endurées, des journées de travail perdues, des économies envolées, etc. La gêne était partout qui handicapait lourdement la réadaptation.

Et pourquoi tout cela ?

---

1. Le plus célèbre de ses chants de victoire, "La Route du Fer est coupée", est entré dans l'Histoire du monde.

Il n'y eut plus ni Guelfes, ni Gibelins, ce ne fut qu'un cri :

- Les salauds qui nous ont mis dans ce pétrin !

Les salauds étaient, cette fois, les gens du gouvernement.

On apprit que les prisonniers ne reviendraient pas tout de suite, que les troupes du Führer occuperaient la Franconie pendant un temps indéterminé, qu'il faudrait vivre chichement, donc se priver pour les nourrir par priorité, tout cela [270] parce que la Terre des Angles continuait la guerre. Ayant mis la Franconie hors de combat et la tenant à merci, le Führer s'était tourné vers la Terre des Angles et lui avait proposé la paix à des conditions qui pourraient être débattues en commun. mais l'homme au parapluie était mort et il avait été remplacé à la tête du gouvernement par un autre qui, en guise de paratonnerre, préférait un cigare qu'il ne cessait de mâchouiller. il avait sur la guerre une opinion bien arrêtée que, dix ans après, il rendit publique en ces termes.

"Le Chef de gouvernement du Peuple de l'Autre bout me dit un jour qu'il allait demander que lui fût suggéré le nom qu'il convenait de donner à cette guerre. Je lui fournis aussitôt cette réponse: la - Guerre - qui - n'était - pas obligatoire. Car il n'exista jamais de guerre plus facile à éviter que celle qui vient de ravager ce qui subsistait du monde après le conflit précédent."

En conséquence de quoi, utilisant au maximum les moyens qu'il avait d'éviter les années de guerre qui restaient à courir, il avait dédaigneusement refusé de discuter avec le Führer, c'est-à-dire choisi la guerre jusqu'au bout.

En Franconie, le mécontentement grandit à proportion: il se polarisa sur la Terre des Angles et les hommes politiques franconiens qui avaient jeté à sa suite le pays dans cette guerre.

On était toujours unanime : les amis des Russiens étaient les plus hostiles à la Terre des [271] Angles et pour l'anéantir allaient jusqu'à prôner une collaboration loyale avec le Führer.

Finalement, le nouveau chef de gouvernement comprit que la réadaptation était singulièrement compromise et que, pour la rendre possible, il était nécessaire de donner à ce peuple des victimes expiatoires: il mit en prison le fils du boulanger, le petit mongolien, le leader socialiste, quelques autres comparses, et il annonça qu'ils seraient prochainement traduits devant une juridiction exceptionnelle comme responsables de la défaite dans une guerre dont le moins qu'on puisse dire était qu'elle avait été imprudemment déclarée.

Ça tombait bien: le Führer demandait justement qu'ils fussent châtiés pour l'y avoir impudemment contraint.

Cette mesure fut encore bien accueillie, sinon à l'unanimité, du moins par une opinion à 95% favorable.

En refusant la paix qui lui était proposée par le Führer, la Terre des Angles était devenue l'ennemi héréditaire et traître à la Patrie ceux qui avaient entraîné la Franconie dans son sillage.

On découvrit que les troupes occupantes se conduisaient très correctement, et si on avait totalement perdu de vue le meilleur des mondes possibles, on commença de penser que celui-ci pouvait être le moins mauvais.

Candasse avait eu la chance d'échapper au coup de filet.

[272]

Un matin, se présentant à la caserne comme à l'accoutumée, il l'avait trouvée déserte: son régiment était parti pendant la nuit. Il sut plus tard que l'ordre était arrivé brusquement et qu'on n'avait pas eu le temps de le prévenir.

C'est bien ma veine, pensa-t-il, abandon de poste, me voilà maintenant déserteur!

Il courut à la Place dans l'espoir d'y recueillir un renseignement qui le mît sur la piste et lui permît de rattraper ses camarades: la place elle aussi était partie dans une direction inconnue. Un caporal qu'on avait laissé là pour garder le matériel qui n'avait pu être emporté lui dit d'un air désabusé que la guerre était perdue et que le mieux était qu'il se démobilisât et rentrât tout bonnement chez lui.

- Je vais en faire autant ajouta-t-il, car les Bulgares germaniens sont à quelques kilomètres, et comme je ne veux pas être prisonnier, je ne tiens pas à ce qu'ils me trouvent ici dans cet accoutrement. Candasse jugea qu'il parlait sagement et il rentra chez lui. Mais une fois en civil, la pensée lui vint que, personnage assez voyant dans sa propre ville, peut-être serait-il mieux inspiré d'aller attendre les événements dans un endroit où il était moins connu: s'il était prudent de se méfier des conquérants, les réactions de conquis étaient imprévisibles. M<sup>me</sup> Candasse fut de cet avis.

Le flot des populations civiles fuyant l'envahisseur passait sous leurs fenêtres: ils s'y mêlèrent.

Leur intention n'était pas d'aller bien loin, niais, comme les fourmis qui traversent les routes [273] ou les anguilles qui vont à la mer des Sargasses sans savoir pourquoi, les foules humaines en mouvement livrées à elles-mêmes ont leurs lois dont elles n'ont pas plus conscience et qui n'en sont pas pour autant moins impératives que celles des sociétés dites policées: poussés par le flot qui les avait absorbés, ils se retrouvèrent un soir à cinq cents kilomètres au Sud, aux pieds de la statue d'un certain duc de Lesdiguières où ils apprirent la signature de l'armistice.

Le temps de souffler, de prendre le vent et de se mettre en règle avec la situation qui résultait de la tournure des événements: six semaines après, ils étaient de retour dans la capitale de Bourgogne où, sans nombre, les sujets d'étonnement les attendaient.

Ils les eurent tous le premier jour, les étonnements - tous ou peu s'en fallut.

Tout d'abord, ils n'en crurent pas leurs yeux dans toutes les vitrines, en lettres énormes, "*Man spricht German*". Les soldats germaniens sortaient des magasins les bras chargés de tout, principalement de victuailles, et les civils le nez long comme ça. C'était le patriotisme en application dans sa nouvelle version: les soldats germaniens payaient plus cher et les boutiquiers avaient perdu la guerre avec tout le monde, - la guerre et tout sauf le Nord.

Ils eurent de la peine à trouver leur premier repas: "Pensez donc, Madame, ils nous prennent tout." S'ils réussirent, ce fut seulement en y mettant le prix.

[274]

Une rencontre fortuite que, leur maigre provende en mains, ils firent sur le chemin de la maison ne les surprit pas moins. Au détour d'une rue, ils se trouvèrent brusquement en conversant nez à nez avec deux hommes en conversation sur le trottoir. Ils avaient toujours été en relation de bon voisinage et même de camaraderie avec eux et ils s'arrêtèrent: silence gêné, salutations froides. L'un d'eux, un fonctionnaire des

Finances, membre du Parti socialiste, avait jadis demandé à Candasse, le leader du Parti étant chef du gouvernement, d'intervenir auprès de lui pour obtenir le ruban de la Légion d'honneur, distinction fort enviée à l'époque, et Candasse, ennemi de ces sortes d'affaires, s'y était refusé.

- C'est peut-être cela, se dit Candasse.

L'autre était un grand dégingandé de fruit sec de la Bourgeoisie qui, incapable de gagner sa vie à quelque travail que ce soit, s'était cru destiné à une brillante carrière politique et, ayant naturellement échoué, là comme partout, s'était quand même acquis une certaine notoriété dans le ridicule en poussant des chansons d'un assez mauvais goût au dessert des banquets dits républicains.

- Tu comprends, dit-il à Candasse, des gens comme toi, la Franconie en a maintenant pardessus la tête : voilà où vous nous avez conduits avec vos rêves de Paix. Vous nous avez désarmés matériellement et surtout moralement devant le Führer. Ses agents, voilà ce que vous étiez.

- Mais vous ne perdez rien pour attendre, ajouta l'autre. Parce que, le Führer, il l'a dans l'os. Râpé qu'il est, le Führer. Les Turcs vont lui déclarer la guerre d'ici quelques jours, les Russiens [275] avant la fin du mois et le peuple de l'Autre-bout entrera dans la danse : dans deux mois la guerre est finie. Alors, on réglera les comptes... Pas fou, l'homme au cigare sait ce qu'il fait.

Ils en furent sidérés.

Enfin, arrivant à la maison et ouvrant machinalement la boîte aux lettres, – vieille habitude, instinctive et vite retrouvée – Candasse y trouva deux plis administratifs à son adresse personnelle : l'un était écrit en bulgare germanien, l'autre émanait de M. Pédantin.

Ayant ouvert le premier, il vit d'abord la signature : Hpt K... *Hauptsturmführer des Propaganda staffel, Presse Büro*. C'était une invitation à s'aller enquérir des conditions dans lesquelles Candasse pourrait reprendre son activité journalistique.

Par le second, M, le savant Pédantin, après l'avoir sévèrement admonesté pour son attitude politique passée, laquelle appelait évidemment des sanctions disciplinaires, l'informait que, s'il voulait bien déclarer sur l'honneur qu'il n'était ni Juif, ni franc-maçon, et prêter serment de fidélité au Maréchal-chef du gouvernement, il serait peut-être possible de le garder au service de l'État dans une autre province.

Le nouveau gouvernement ne voulait pas être en reste avec les précédents, et tout ce qu'il avait trouvé pour se distinguer d'eux était un changement dans la nature et l'orientation de l'inquisition.

Candasse n'était ni Juif, ni franc-maçon, et il était las de se battre contre les moulins à vent. Aussi, quand il se trouva le lendemain matin dans le bureau du savant Pédantin, il était décidé [276] à prêter serment de fidélité. En dernière analyse, il avait pensé que le fonctionnaire des Financés qu'il avait rencontré la veille avait dû, lui aussi, prêter ce serment puisqu'il était encore en fonctions.

- Travail, Famille, Patrie, commença le savant Pédantin.

Suivit un long discours qui partait des "mensonges qui nous ont fait tant de mal" pour aboutir au cri du cœur : "Maréchal nous voilà" via "la Révolution nationale".

Comment la conversation bifurqua sur les Bulgares germaniens et, comment Candasse en vint à parler de l'autre convocation qu'il avait dans sa poche, il eût été bien embarrassé pour le dire si on le lui avait demandé, fût-ce sur le moment. Toujours est-il que le savant Pédantin se montra très curieux de l'affaire et

encouragea vivement Candasse à reprendre son activité journalistique dans le sens qu'on ne manquerait pas de lui proposer, c'est-à-dire contre les criminels qui avaient déclaré cette guerre et, en définitive, pour le Maréchal qui, ne l'ayant jamais voulue, avait au surplus ramené une paix que la Franconie reconnaissante devait savoir mériter.

- Le Führer nous offre cette chance, conclut-il.

Et, se levant pour indiquer que l'entretien était terminé, il assura Candasse qu'il aurait le sentiment de commettre un crime contre la Patrie en le déplaçant et qu'en conséquence il le maintenait au poste qu'il avait, jusqu'à la déclaration de guerre, occupé dans son Établissement.

- C'est toujours autant, pensa Candasse.

[277]

Et, sans même se poser de questions, ni sur la fidélité qu'il venait de jurer, ni sur l'étrange attitude du savant Pédantin, il partit chez le *Hauptsturmführer des Propagandastaffel*.

- Nous avons apprécié, lui dit à peu près celui-ci dans un franconien très pur, vos efforts pour tenter d'empêcher cette guerre, votre courage et votre talent d'écrivain. Si vous êtes disposé à continuer dans cette voie, ce qui à nos yeux ne fait pas de doute...

Candasse expliqua que Superpangloss de profession, il n'était journaliste qu'en amateur, qu'étant donné la situation, s'adressant à une population presque exclusivement féminine, ce genre d'activité était voué à un insuccès certain et que, pour sa part, il avait décidé de se consacrer à sa tâche d'éducateur, moins spectaculaire sans doute, mais à coup sûr beaucoup plus efficace.

L'autre fronça les sourcils

- C'est votre dernier mot?

Et, Candasse ayant maintenu sa manière de voir:

- Bien, fit-il d'un air dépité.

Puis, il le congédia sèchement.

En rentrant chez lui, Candasse croisa la veuve du petit rondouillard dont les yeux lancèrent les éclairs habituels en arrivant à sa hauteur.

Dans les jours qui suivirent, il apprit que, secrétaire de rédaction d'un grand journal dans une ville du Sud, le grand frisé y tressait des couronnes de lauriers au Maréchal-chef de gouvernement.

[278]

Et, par une lettre qu'il lui adressait à tout hasard, que le petit rouquin, fait prisonnier dès le début, avait été emmené en Bulgarie germanienne.

Dans le moins mauvais des mondes possibles, la solitude serait complète, la liberté de plus en plus relative et le gagne-pain un dangereux exercice d'équilibre.

\*\*\*

Une année s'écoula, au terme de laquelle le Führer s'était le plus naturellement du monde trouvé en état de guerre contre les Russiens.

Une année encore et le gouvernement du Peuple de l'Autre-bout, coupé de ses clients par les événements, aux prises avec des monceaux de marchandises qui ne trouvaient plus preneur et, par voie de

conséquence, avec des multitudes d'hommes auxquels il n'était plus possible de donner du travail, à son tour la lui déclara: histoire d'occuper les hommes et, par là, de décongestionner l'économie.

L'homme au cigare jubilait.

En Franconie, ces événements avaient singulièrement influencé l'opinion. D'abord par leurs conséquences matérielles: la Franconie manquait de tout ce dont le Peuple de l'Autre-bout ne savait que faire et, par application d'un rationnement poussé à l'extrême, tous ceux qui n'étaient ni paysans, ni boutiquiers, ni gros rentiers y avaient faim. Par surcroît, le volume de tout ce qui s'échangeait ayant diminué de ce que le Peuple de l'Autre-bout n'envoyait plus, malgré le marché [279] noir éhonté auquel la raréfaction leur permettait de se livrer, le profit de ceux qui n'avaient pas faim était sensiblement diminué par rapport à ce qu'ils croyaient qu'il eût pu être et ils ne décoléraient pas. Tant et si bien que, sur les causes du drame, les Franconiens s'étaient une fois de plus retrouvés entre eux comme Guelfes et Gibelins.

- C'est la faute à l'homme au cigare, dirent les uns.

- Au Führer, répliquèrent les autres.

Ainsi naquirent et prirent corps les notions destinées à devenir célèbres de collaboration et de résistance.

La presse s'en mêla et aussi les partis politiques anciens clandestinement reconstitués. A une extrémité de l'opinion, il y eut le grand journaliste qui ne voulait jadis pas mourir pour les Poldèves: il avait trouvé de multiples raisons plus nobles les unes que les autres de mourir pour le Führer. A l'autre extrémité, les amis des Russiens qui, après avoir proposé leur collaboration au Führer, pensaient qu'il n'était plus bon, maintenant, même à jeter aux chiens. Signe particulier et commun à ces deux pôles d'attraction: chacun parlait au nom de la Patrie et estimait que l'autre la trahissait honteusement. Dans cette disposition d'esprit les uns à l'égard des autres, il était fatal que résistants et collaborateurs en vinsent aux mains.

Dans l'ensemble, les choses se passèrent ainsi: un soldat germanien était trouvé assassiné dans une rue sombre et le Führer prenait selon le cas cinquante ou cent Franconiens en otages, puis il faisait annoncer à son de trompe qu'ils seraient fusillés sans autre forme de procès si le coupable [280] ne lui était pas livré. Généralement, le coupable était une tête brûlée et il n'avait garde de se dénoncer. Les otages étaient fusillés. L'opinion était outrée à la fois par le crime et par sa sanction. La tête brûlée le prenait très mal et, à la première occasion, recommençait. A la troisième ou à la quatrième expérience de ce genre, le Führer décida la chasse aux résistants, les collaborateurs applaudirent ou lui apportèrent leur aide et le Maréchal-chef de gouvernement qui, à l'ombre du Führer, avait mis sur pied tout un plan de rétablissement de l'ancienne société féodale, pensant que la moindre agitation en compromettrait l'exécution, lui prêta main-forte. Les résistants ripostèrent en s'attaquant de préférence aux collaborateurs, ce qui présentait moins de risques, et le pli fut pris: finalement les querelles de bornage, les histoires de cocus et les vieilles rancunes politiques ou autres classèrent les Franconiens en résistants et en collaborateurs.

Dans la capitale de la Bourgondie, et ses environs immédiats, l'opération résistance fut d'abord menée dans ces termes par le grand dégingandé, le fonctionnaire des Finances et la veuve du petit rondouillard. Fine mouche, celle-ci avait d'ailleurs, sans que personne s'en doutât, ménagé ses arrières: à deux cents kilomètres de là, un de ses deux fils était un personnage très influent dans la collaboration, si bien que, de quelque façon que tournassent les événements, ayant la possibilité de voler efficacement l'un au secours de l'autre en cas d'accident, ils jouaient gagnant sur les deux tableaux. A eux trois, ces chefs improvisés firent fusiller et

déporter en Bulgarie germa [281] mienne où, dans des camps appropriés, ils étaient soumis à un travail forcé des plus meurtriers, des centaines et des centaines de personnes.

Ce fut une des plus sombres tragédies de la vie de Candasse.

\*\*\*

Réinstallé par miracle dans ses fonctions à l'institut Pédantin, Candasse avait, à son habitude, apprécié la situation au moyen des unités de mesure qui lui étaient particulières: il était devenu très pessimiste et, l'homme au cigare ayant refusé de discuter avec le Führer après l'armistice franco-germanien, lui qui, jusqu'au dernier moment, n'avait pas cru à la guerre, s'était soudain mis à penser que, ne s'arrêtant pas, elle ne pouvait que s'étendre et prendre les proportions d'un cataclysme planétaire étendant, à la manière de ces séismes à reprises des régions volcaniques, ses ravages dans le temps, sur une durée imprévisible. Avec leur fin victorieuse de la guerre dans deux mois, le grand dégingandé et le fonctionnaire des Finances lui parurent tout de suite ridicules.

Par malheur et pour une fois, il eut raison.

L'entrée en guerre des Russiens et du Peuple de l'Autre-bout transforma la Franconie et avec elle toute l'Europe occidentale en un vaste camp retranché et fit, des destins du monde, l'enjeu d'une partie qui se jouait entre deux forces de violence sensiblement égales que le hasard seul pouvait départager.

[282]

- L'une détruira l'autre, se disait Candasse, mais après une victoire à la Pyrrhus elle sera dans un tel état, si incapable de résoudre les problèmes qui les ont jetées l'une contre l'autre, ne serait-ce que parce qu'elle n'en aura pas davantage conscience, qu'à son tour elle se dissoudra dans la réprobation unanime des survivants.

Dans cette perspective échafaudée à partir des circonstances, il ne lui apparaissait pas que le devoir de l'homme franconien, par chance maintenu à l'écart des deux violences aux prises, pût être autre que de se refuser à se laisser intégrer à l'une ou à l'autre et, sans attendre, de se préparer à être, le moment venu, à même d'empêcher un effondrement malgré tout possible de l'Humanité désemparée dans le chaos. A ses yeux, le Führer et le chef du gouvernement russe symbolisaient un régime qui ramenait l'Humanité aux principes du trop célèbre Platon, c'est-à-dire à l'esclavage érigé en système de gouvernement. Quant à l'homme au cigare et aux hommes d'État du Peuple de l'Autre-bout, ils symbolisaient, eux, l'ancien régime c'est-à-dire celui de l'esclavage atténué, mais avec toutes ses prétentions à durer et son besoin incessant d'avoir constamment des Bulgares à portée de fusil pour y réussir. S'il lui arrivait de penser qu'après le cataclysme, l'Humanité reprendrait plus facilement conscience d'elle-même, la Terre des Angles et le Peuple de l'Autre-bout triomphant de justesse du Führer, le traité d'alliance qu'ils avaient signé avec le chef du gouvernement russe posait aussitôt des problèmes troublants: seules des raisons de circons[283]tances et non de principe avaient pu faire qu'un tel traité fût conclu avec le chef du gouvernement russe plutôt qu'avec le Führer, et cela projetait sur l'avenir des ombres sinistres, la Franconie et toute l'Europe n'échappant au joug du Führer que pour tomber sous celui, non moins lourd, du chef du gouvernement russe. Car il ne voyait pas plus la possibilité d'un accord loyal et durable entre la Terre des Angles, le Peuple de l'Autre-bout et le chef du gouvernement russe, qu'il ne l'avait vue entre celui-ci et le Führer.

\_ Peut-être seront-ils assez affaiblis l'un et l'autre, se disait-il, pour éprouver le besoin de reprendre leur souffle avant de se jeter l'un sur l'autre.

C'est dans cette reprise de souffle seulement que Candasse voyait pour l'homme, à condition qu'il la sache mettre à profit, la possibilité de jouer son destin gagnant.

Et c'est, assorti de ces considérations qu'il accordait un préjugé favorable à la Terre des Angles et au Peuple de l'Autre-bout.

Mais un triomphe du Führer n'étant concevable que dans les mêmes conditions, il s'en effrayait à peine plus.

De toutes façons, la preuve qui serait à faire après l'effondrement de l'un ou de l'autre était que, poussée à son paroxysme sur le plan des nationalismes, la violence qui préside à l'établissement des constitutions étatiques, non seulement n'avait pas résolu des problèmes qu'elle avait elle-même posés, mais encore qu'elle en avait créé d'autres tout aussi impossibles à résoudre par la violence. Sur ce point, Candasse était bien persuadé que loin de combattre la violence, l'emploi de la violence ne faisait que la légitimer en l'amplifiant, et que seuls seraient susceptibles de faire la preuve qui s'imposait avec quelque chance d'être pris en considération, ceux qui, prêchant d'exemple, n'auraient jamais cédé à ses sollicitations.

En l'occurrence et dans l'immédiat, la violence employée contre les troupes du Führer ne pouvait avoir d'autres résultats qu'une terrible répression habilement dirigée contre les forces de progrès par le Maréchal-chef de gouvernement.

En fait, il en fut ainsi : après chaque attentat, le Führer exigeait des otages et, dans toutes les provinces, ces otages étaient désignés par l'administration, c'est-à-dire par les hommes du Maréchal. Or, les hommes du Maréchal n'étaient point si sots que de désigner les leurs.

Car il nourrissait de très grands projets, le Maréchal : par une suite de démarches de la pensée un peu analogues dans la forme à celles que Candasse avait faites pour son compte, il était arrivé à cette conclusion que les deux blocs antagonistes ne pouvaient que se détruire mutuellement, sinon, qu'à tout le moins, viendrait fatalement un moment où ils seraient l'un et l'autre dans un tel état d'affaiblissement que, pourvu qu'il fût à la tête d'un État fort, il pourrait leur imposer son arbitrage. A toutes fins utiles, il s'était donc donné pour tâche d'édifier un État fort sur des principes médiévaux par l'élimination préalable de tous ceux qui l'eussent pu affaiblir. Les têtes brûlées doctrinaires de la résistance par l'attentat le fournissaient en prétextes et les [285] légions ou milices constituées sous sa protection par les collaborateurs sous couvert d'auto-défense, faisaient le reste.

Tels étaient les thèmes sur lesquels Candasse, condamné à la vie exclusivement professionnelle et familiale, c'est-à-dire végétative du Franconien moyen d'avant ces événements, spéculait en compagnie de M<sup>me</sup> Candasse, au cours de soirées qu'il leur arriva souvent de trouver longues. (Dans une si parfaite unité de vues au cours de soirées si longues, qu'inconscience ou foi téméraire dans l'avenir, un petit Candasse leur était né).

Or, le lecteur le pense bien, Candasse n'était pas homme à jeter le manche et à se définir pour lui-même seulement, les voies qui lui paraissaient encore susceptibles de conduire à ce meilleur des mondes possibles à sa façon dont il ne pouvait se résigner à désespérer.

Il se rendit bien compte que l'entreprise serait délicate : d'un côté, il y avait le savant Pédantin qui était professionnellement son chef et le *Hauptsturmführer des Propagandastaffel*, lequel ne manquerait pas de le surveiller, de l'autre le grand dégingandé et le fonctionnaire des Finances.

Elle le fut beaucoup plus qu'il ne le redoutait à partir du jour où le chef du gouvernement russe entra en guerre contre le Führer et où ses amis en France passèrent du camp des collaborateurs à celui des résistants: jusqu'à ce jour, le grand dégingandé et le fonctionnaire des finances n'avaient réussi qu'à faire fusiller ou déporter en Bulgarie germanienne quelques dizaines de Franconiens, mais Candasse était rentré en contact avec tout ce que la Bourgondie [286] comptait en révolutionnaires déçus et sur les données d'un socialisme authentique, les tenait clandestinement assemblés entre eux en un vaste faisceau qui faisait toile d'araignée et se consolidait ou s'étendait jour après jour, s'appêtant à interpréter avec beaucoup de chances de succès, les événements dans un sens bien défini quand le moment serait venu. Il publiait un petit journal qui colportait les consignes sous le manteau dans toute la Bourgondie et débordait même sur d'autres provinces de la Franconie. Les émissions radiophoniques de la Terre des Angles à destination de la Franconie disaient le plus grand bien de ce journal malgré que, condamnant les régimes du Führer et du chef du gouvernement russe, il condamnât aussi ceux de la Terre des Angles et du Peuple de l'Autre-bout, recommandât la plus grande prudence et déconseillât formellement les attentats: dans le dessein de les séduire, la radio de la Terre des Angles en prenait texte pour promettre aux Franconiens qu'après la guerre, c'en serait fini du régime dit capitaliste de type traditionnel.

Ces résultats encourageants confirmaient Candasse dans ses espoirs et le désignaient aux amis du chef du gouvernement russe comme étant leur ennemi numéro un dans la mesure où, en fin de conflit, son influence déjà considérable et destinée à augmenter sans cesse, mettrait en échec tous leurs projets.

D'autre part, le grand dégingandé, le fonctionnaire des finances et surtout la veuve du petit rondouillard ne décoléraient pas: grâce à la sympathie qu'ils avaient pour lui, Candasse avait [287] réussi à faire passer aux yeux des chefs nationaux<sup>1</sup> de la Résistance, le grand dégingandé, le fonctionnaire des finances et la veuve du petit rondouillard pour les hurluberlus criminels qu'ils étaient, sans aucune influence sur l'opinion, considérés par elle comme des provocateurs et réduits à se rabattre sur la lie de la population dans l'espoir d'y pêcher de temps à autre un tueur à gages qui consentît à perpétrer un attentat pour leur compte<sup>2</sup>.

Les amis du chef du gouvernement russe virent tout le parti qu'ils pourraient tirer de ce [288] dépit: ils entrèrent dans la résistance aux côtés du trio et, ensemble, ils commencèrent d'abord par condamner Candasse à mort comme collaborateur notoire.

---

1. A l'échelle de la Franconie, un Comité National de la Résistance s'était constitué. Son vice-président, qui avait connu Candasse au Parti socialiste avant la guerre, avait eu l'idée de le venir voir pour l'enrôler. Candasse ne lui avait pas caché sa manière de voir et que l'oppression l'intéressait beaucoup plus que la Patrie. Il lui avait remis un exemplaire de son petit journal de consignes. "Tu as tort à propos de la Patrie et de la violence, avait répondu l'autre, mais ça se tient: cette guerre est celle du Socialisme et tu es des nôtres". A la suite de cette visite, Candasse avait reçu du Comité national la haute main sur les organisations éventuelles de la résistance en Lorraine et en Bourgondie et il avait mis au point une entreprise de fausses cartes d'identité et de passage de la frontière neustrienne - la Neustrie était un tout petit pays qui avait réussi à se tenir à l'écart du conflit et elle avait un bout de frontière commune avec la Bourgondie - qui fonctionnait à merveille et à laquelle avaient recours à peu près tous ceux qui étaient traqués par la police francono-germanienne.

2. Comme son nom l'indique, le tueur à gages tuait pour de l'argent et indifféremment pour le compte des résistants ou pour celui des collaborateurs. Généralement, le même passait alternativement du service des uns à celui des autres et, également protégé par les uns et par les autres, menait la vie de château.

Or, le chef de la police du Führer dans la capitale de la Bourgogne venait justement de décider son arrestation comme résistant...

Le calcul des amis du chef du gouvernement russe était bon: le conflit terminé, on apprit qu'ils l'avaient fait à l'échelle nationale et qu'ils avaient ainsi réussi à décapiter le Parti socialiste d'à peu près tous ses éléments sérieux, lesquels avaient adopté la même attitude que Candasse dans presque toutes les provinces de France. Ceux de Bourgogne pourtant commirent une faute: venant de la collaboration et entrant dans la résistance par une volte-face à 180°, ils voulurent se signaler par des actions d'éclat et du jour au lendemain, dans le même temps qu'ils prononçaient leur sentence de mort contre Candasse, les attentats se multiplièrent. Pas spécialement contre les troupes du Führer, - c'était trop dangereux et, à moins de tomber tout à fait par hasard sur un pauvre diable de militaire germanien en rupture de consignes et isolé, ils ne s'y risquaient pas, - mais contre tout ce qui représentait, dans la population civile, un élément de progrès non susceptible de se rallier à eux et de se placer sous leur contrôle. Pas spécialement non plus contre les personnes: contre les choses. Les monuments publics, les devantures des magasins et les habitations partiellement[289]culières se mirent à sauter, d'ailleurs dans la réprobation générale. Des tracts circulaient sous le manteau qui portaient aux nues le chef du gouvernement russe et qui justifiaient cette pétarade par Vercingétorix, Jeanne d'Arc, le Chevalier d'Assas, Barra, Viala et tout l'arsenal du chauvinisme le plus borné. Il arrivait aussi qu'un matin, on apprit qu'un bout de rail remis en place dans la demi-heure qui avait suivi, avait sauté. Les journaux publiaient le nombre des otages que le Führer avait exigés en contre-partie et, de temps à autre, annonçaient que les coupables n'ayant pu être découverts, quelques-uns d'entre eux avaient été passés par les armes. Et on n'entendait plus parler des autres.

Un des résultats —inattendu celui-ci— de ce zèle intempestif avait été que Candasse s'était retrouvé dans une cellule de prison, les fers aux pieds et aux mains, avant que les amis du chef de gouvernement russe eussent eu le temps de trouver un tueur à gages pour exécuter la sentence qu'ils avaient prononcée contre lui.

Très normalement, d'ailleurs.

Ces attentats répétés avaient en effet mis la police du Führer et celle du Maréchal-chef de gouvernement sur les dents: un soir, les deux polices décidèrent de se déployer dans les rues dès la tombée de la nuit et, à la moindre explosion, d'arrêter aussitôt, indistinctement tous ceux qui s'y trouveraient à quelque endroit que ce fût. Ce soir-là, la devanture d'une pharmacie et celle d'un café sautèrent en même temps. Et, dans la centaine de personnes arrêtées sur le champ, une était en possession d'une carte d'identité dont une enquête [290] rapide révéla qu'elle était fautive: sous la torture, le porteur avait dit comment il se l'était procurée et ça n'avait pas traîné. Par mesure de sécurité, M<sup>me</sup> Candasse fut jetée dans une autre cellule.

Alors commença le calvaire.

Tout y passa: le chef de la police du Führer s'était mis dans la tête que Candasse était l'organisateur de tous les attentats. Très sincèrement, il faut le reconnaître, Candasse était le premier gibier de quelque poids qui lui tombait sous la main: son *curriculum vitae* en faisait à ses yeux un personnage politique important d'avant la guerre et il procurait de fausses cartes d'identité à ceux qui en avaient besoin. Seul donc il était capable d'avoir conçu et organisé ces attentats.

- Vous nous avez trompés, hurla blanc de colère, le chef de la police du Führer sous le nez de Candasse, dès le premier interrogatoire auquel, pour bien montrer qu'il n'était pas dupe, il avait tenu à ce que le *Hauptsturmführer des Propagandastaffel* assistât. Mais, maintenant nous savons tout et nous saurons bien vous faire donner vos complices !

En vertu de quoi, pendant onze jours consécutifs Candasse chargé de chaînes fut régulièrement extrait de sa cellule pour y être ramené le corps tout ensanglanté, brisé, anéanti, véritable loque humaine, après des "interrogatoires" qui n'en finissaient pas. Le plus dur, ce fut le jour où Candasse entreprit de démontrer au chef de la police du Führer qu'il n'avait jamais fabriqué de fausses cartes d'identité pour qui que ce soit et que son raisonnement péchait par la base : en présence de Candasse, celui sur qui la fausse carte avait été [291] trouvée avait tout de suite compris qu'il lui fallait revenir sur ses aveux mais il l'avait fait si maladroitement que des policiers se relayant ne les en avaient pas moins roués de coups l'un et l'autre pour tenter de leur faire avouer cette fois qu'ils étaient retombés de connivence. Finalement, les policiers y avaient renoncé au moment où ils s'étaient aperçus qu'à insister, ils couraient le risque de les faire passer de vie à trépas, ce dont on les avait prévenus qu'ils eussent bien garde de l'éviter à tout prix car, en comparaison des aveux qu'il fallait encore obtenir celui-ci était tout de même secondaire. Pour le reste, Candasse eût très facilement pu lever tous les soupçons qui pesaient sur lui : il connaissait très bien les auteurs des attentats et il lui eût suffi de donner leurs noms. L'idée ne l'en effleura même pas. Fort heureusement, au soir du onzième jour, un des amis du chef de gouvernement russe se fit prendre en flagrant délit et il vendit ceux de sa bande qu'il connaissait. Le chef de la police du Führer fit arrêter les autres dont il se procura les noms chez les collaborateurs avec lesquels ils avaient travaillé pendant une année et qui les connaissaient tous : deux douzaines d'entre eux furent fusillés. Seuls échappèrent à la rafle le grand dégingandé, le fonctionnaire des finances et la veuve du petit rondouillard : le chef de la police n'avait pensé à eux qu'en dernier lieu et ils avaient eu le temps de se mettre à l'abri en un endroit sûr.

Mais Candasse était sauvé. On ne lui parla plus de la fausse carte : on le maintint encore aux fers dans sa cellule pendant quarante-huit jours, [292] à tout hasard, puis, quelques côtes enfoncées, la mâchoire cassée, les doigts des mains et des pieds écrasés, pissant le sang et le corps couvert de plaies, on le déporta en Bulgarie germanienne par mesure de précaution.

Quant à M<sup>me</sup> Candasse après qu'on l'eût informée du sort qui était fait à son mari, on la libéra en la priant de considérer ce qui était arrivé comme une leçon et en l'avertissant qu'on l'aurait "à l'œil".

Lorsqu'il apprit la conclusion de ce petit drame personnel au sein du grand, Candasse poussa un soupir de soulagement : sa femme était hors de cause, le risque qu'il lui avait si inconsciemment fait courir était levé et le petit Candasse...

Il ne savait pas ce qu'était le camp de concentration où il allait passer deux années sous la matraque des amis du chef du gouvernement russe qui en avaient la direction et de la plupart de ceux qui, en Franconie, préféraient jadis la mort à la servitude, mourir debout à vivre à genoux, etc. et qui, pour sauver une vie soudain devenue des plus précieuses, vivaient à plat ventre devant quelques soldats du Führer, ne reculant pas jusque devant les pires forfaitures contre leurs camarades de détention.

S'il l'eût su, il n'en eût, il est vrai, pas moins poussé le même soupir de soulagement.

Car ce n'était pas à lui qu'il pensait.

Au terme de la cinquième année, c'est le Führer qui, selon l'expression consacrée, a été vaincu: en [293] ces temps primitifs, après les guerres, les victoires et les défaites s'appréciaient en fonction du sort qui était fait aux chefs d'États, non en fonction de celui des peuples.

En style militaire ou sportif, ce qui est la même chose, il a été battu au point, la Terre des Angles, le Peuple de l'Autre-Bout et les Russiens étant à bout de souffle.

Mais avant de déposer les armes, ses troupes sont allées d'un bout à l'autre de l'Europe, détruisant tout ce qui se trouvait sur leur passage dans la proportion moyenne de la moitié: très peu en Franconie, tout en pays russe. Pour n'être point en reste, celles des coalisés les refoulant en Bulgarie germanienne d'après les principes éprouvés de la technique dite de la conduite de Grenoble, ont détruit la moitié du reste en étroite collaboration avec elles.

Candasse est revenu du camp de concentration sur une civière. Il a retrouvé M<sup>me</sup> Candasse et le petit Candasse qui court sur ses quatre ans.

Le petit Candasse l'a regardé inquiet puis:

- Mon vrai papa, il reviendra quand?

Et comme il voit que personne ne comprend cette question pourtant si naturelle:

- Celui-là!

De son petit doigt, il a montré sur la cheminée, la photographie au moyen de laquelle M<sup>me</sup> Candasse lui a appris à connaître son père...

S'apitoyant peut-être pour la première fois de sa vie sur lui-même, Candasse a retenu ses larmes.

Le médecin de la Famille a été formel:

- Seize à dix-huit heures de lit par jour, le reste en chaise longue ou fauteuil. Station debout [294] limitée au temps nécessaire pour aller de l'un à l'autre. Alimentation prudente.

Il n'y a ni lit, ni chaise longue ni fauteuil dans la maison: les Bulgares germaniens ont emporté la moitié du mobilier et les libérateurs le reste en collaboration avec les résistants. Jusque-là, M<sup>me</sup> Candasse a dormi avec le petit Candasse sur un mauvais matelas, fait la cuisine sur un réchaud, mangé dans des assiettes sur des chaises et à une table prêtés par des voisins.

M<sup>me</sup> Candasse a raconté tout cela en pleurant et Candasse a bien compris que ce n'était pas sur les biens perdus qu'elle pleurait, mais à l'évocation tout intérieure des conditions dans lesquelles ils avaient été perdus, des misères de toutes sortes qu'entre résistants et collaborateurs, elle avait dû endurer en son absence et de la situation dans laquelle elle se trouvait pour le soigner.

Il l'a consolée comme il a pu: ils étaient tous trois vivants et, quant au reste, on avait toujours le temps de voir venir.

- On va toujours commencer par garder cette civière, a-t-il dit soudain d'un ton décidé: que je n'y sois pas mieux qu'à l'endroit d'où je viens m'étonnerait.

Et il a ri, heureux d'avoir retrouvé sa confiance en soi.

Mais, les voisins s'étant, une fois encore, empressés, une heure après, on a pu l'installer confortablement dans quelque chose qui ressemble de très près à une chambre à coucher.

Et la vie a repris son cours toujours aussi indéterminé, vers des horizons toujours aussi flous, cahin-caha, dans des conditions nouvelles impos[295]sibles à définir. Sur le moment, Candasse n'a d'abord vu que son horizon à lui : le plafond de sa chambre à coucher.

Un jour, il a demandé au médecin s'il y en avait pour longtemps :

- Pour des mois, a répondu l'autre. Après quoi, y aura encore des précautions sévères à prendre pendant des années.

M<sup>me</sup> Candasse a pris la réponse au sérieux : elle lui avait posé la même question la veille et il lui avait répondu qu'il y en aurait pour toute la vie, si on arrivait à le sauver.

Comme si de rien n'était, elle s'est installée courageusement dans son rôle de gagne-pain de la maisonnée.

Mais Candasse n'y a pas cru.

- Dans quinze jours, a-t-il dit...

De fait il reprend et, dans son entourage, personne ne peut nier que les forces lui reviennent.

Le petit rouquin rentré de captivité vient passer tous les jours une heure ou deux à son chevet : il complète les informations des journaux par les rumeurs de la ville...

A force d'imprudences, le fonctionnaire des finances a fini par se faire ramasser et fusiller.

Le grand dégingandé a passé à travers les mailles : il est président du comité départemental de la Libération, il voit des collaborateurs partout et il réclame des têtes que les autorités sous sa coupe lui accordent généreusement. Enfin, il est quelqu'un.

La veuve du petit rondouillard a fini par être déportée, mais son fils lui a bien adouci la détention et maintenant, toujours au mieux avec le [296] grand dégingandé, elle sauve son fils. Elle réclame naturellement des têtes, elle aussi.

Le grand frisé a tressé des couronnes de lauriers assez longtemps au Maréchal pour n'être pas déporté et il s'est arrêté assez tôt pour pouvoir parler au nom de la résistance. Il dit maintenant le plus grand mal du Maréchal et il réclame des têtes.

Le savant Pédantin réclame des têtes...

Tout le monde réclame des têtes : à l'image de ceux qui les réclament et qui n'ont pas la conscience pure, les policiers qui les procurent et les juges qui les accordent le font d'autant plus volontiers qu'ils arrêtaient et condamnaient avec le même zèle pour le compte du Maréchal et du Führer.

Réclamer une tête est devenu le meilleur moyen de sauver la sienne.

Au nom de la Patrie, la danse est menée par les amis du chef du gouvernement russe. Le leader socialiste qui a passé toute la guerre dans une prison malgré tout assez confortable en raison de sa personnalité, leur emboîte le pas et avec lui ce qui reste de son parti c'est-à-dire ce qui n'est pas tombé sous la mitraille assassine des amis du chef du gouvernement russe. De même les marchands de mort subite et les gros industriels qui, ayant travaillé pendant cinq ans, pour le compte du Führer ont, personnellement, beaucoup à se faire pardonner et, collectivement, le régime social ancien à sauver. A l'échelon de la vie courante, comme sous l'occupation, les querelles de bornage et les histoires de cocus continuent à classer les Franconiens en résistants et en collaborateurs et [297] c'est à qui réussira à faire passer son voisin pour un collaborateur soit par vengeance soit dans l'espoir de régler au mieux un différend. La Patrie qui était jadis à

droite dans une acception qui paraît modérée à distance, est maintenant à gauche dans son acception la plus rétrograde - : elle couvre la résistance et la résistance couvre tout. La mode est d'avoir été résistant : il en sort de partout.

Et rien qui ne serve les amis du chef du gouvernement russe : par reconnaissance les déportés qui ne peuvent être dans la plupart des cas que des leurs ou des obligés qui leur doivent la vie, les portent au pinacle, racontent des histoires horribles - d'ailleurs vraies dans l'ensemble pour l'horreur mais fausses dans le détail quant à ses causes - et réclament vengeance. Les amis du chef du gouvernement russe tirent un triple bénéfice de ces histoires en les montant en épingle : elles font oublier le problème social ce qui est appréciable dans le cas où ils réussiraient à prendre le pouvoir comme ils en ont l'espoir ; elles masquent les camps de concentration, en tout semblables à ceux du Führer qui étaient déjà, bien avant le Führer, monnaie courante dans le régime qu'ils prônent ; et enfin, elles cristallisent l'opinion contre la Bulgarie germanienne ce qui est une garantie qu'elle ne se cristallisera pas contre ce qu'ils représentent sur le plan extérieur. Sur ce plan, il faut aussi compter avec eux : tout ce qui a été refusé au Führer a été donné au chef du gouvernement russe, et en plus, la moitié de la Bulgarie germanienne, ce qui a placé la capitale [298] de la Franconie à quelques enjambées de ses troupes les plus avancées : il faut l'amadouer.

En Franconie, où selon un grand écrivain de l'époque, ils peuvent "prendre le pouvoir par téléphone" on n'a rien trouvé de mieux que de leur offrir des têtes.

Les impondérables de la lâcheté nationale jouent contre tout ce qui ne sert pas leurs desseins directement ou indirectement : le Maréchal a été déclaré félon et on instruit son procès mais l'acte d'accusation ne retient à sa charge que le crime contre la Patrie, tenant pour nul tout ce qu'il a fait contre le peuple. Le peuple ne demande d'ailleurs que des victimes expiatoires : peu lui importent lesquelles ou pourquoi et les mêmes qui applaudissaient le Maréchal quand il jetait le leader socialiste en prison applaudissent les amis du chef du gouvernement russe pour la seule raison qu'ils lui en désignent. Et ils savent les choisir, les amis du chef du gouvernement russe : par priorité tout ce qui est susceptible de faire contre-poids à leur influence dans le mouvement ouvrier, - douze balles dans la peau du socialiste authentique, du syndicaliste, de l'écrivain, du journaliste et un avertissement de pure forme ou un blâme de principe au gros industriel et au marchand de mort subite... Le leader du parti socialiste les encourage tandis que, comme au temps d'un certain Robespierre, César qui ne dit rien se réinstalle à son aise dans ses prérogatives à l'ombre des pourvoyeurs de la guillotine.

Il est prudent, César. Et habile : il était oiseau et il ne se prive pas de crier "Vivent les rats".

[299]

Il se tient à l'écart - et à lui seul personne n'en a. Dans la coulisse et en toute tranquillité sa domesticité époussette les décors de ce sombre théâtre et prépare les tapis pour la marche triomphale, tandis qu'à l'avant-scène, le leader socialiste inconscient de ce qui se fait dans son dos et les amis du chef du gouvernement russe de connivence, lui décernent des brevets de civisme et de patriotisme.

Aux vitrines, le "*Man spricht German*" a été remplacé par "*Englisch Spoken*".

Une étoile monte au zénith de la pensée: dans la capitale de la Franconie, un grand philosophe qui hurle avec les loups<sup>1</sup> enseigne à la jeunesse qu'on est bien dans une cave à vingt ans et la subjugué. Elle ne comprend pas bien ce qu'il dit la jeunesse: à tout hasard, elle déduit de ses discours qu'il n'y a plus lieu de se laver et, comme elle fait de l'exemple la condition de l'efficacité en matière de prosélytisme, chez elle, le contenu du corps, c'est-à-dire l'âme, chancit à une allure de record au contact de la crasse qui recouvre son contenant poreux. Le grand philosophe se rengorge, elle lui crie son admiration reconnaissante et, à travers le soupirail des caves pris comme belvédère, les yeux chiasseux, elle jette sur le monde un regard méprisant. "Sus aux propres" est tout naturellement son cri de guerre et, si d'aventure elle sort de ses caves c'est pour le hurler dans les rues en une sarabande effrénée.

Il est aussi celui de l'époque, ce cri.

[300]

A ses accents scandés sur l'air des lampions, les Guelfes exterminent les Gibelins à moins que ce ne soit l'inverse.

- Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si on arrivait à les exterminer tous.

César se frotte les mains.

Sa domesticité redouble de zèle dans la coulisse.

M<sup>me</sup> Candasse se tue au travail.

Le petit Candasse pousse.

Et Candasse interroge désespérément son plafond, grand écran blanc sur lequel le nouveau cours de la vie se projette en un chaos d'allure et de proportions dantesques. De petits bonshommes affolés courent dans tous les sens de ce chaos, s'invectivent, se menacent et s'entre-étripent: ce sont les Franconiens toujours aussi Guelfes et toujours aussi Gibelins, qui sont en train de découvrir les Bulgares russiens.

Car les Franconiens ne peuvent toujours pas vivre sans ennemi héréditaire.

Et, quand ils en ont trucidé un...

Aux quatre coins, des prisons et devant les prisons, des potences, le juge et le bourreau sereins qui attendent. En surimpression, il lit: "Surtout, garde-toi de t'en mêler, cette fois!" Le point d'exclamation est impératif, mais Candasse est surtout frappé par "cette fois..." C'est une révélation.

Il ne manque plus que le mot historique d'usage.

Mais Candasse n'entend rien à l'agriculture et. il ne possède pas de jardin. S'entendrait-il à l'une [301] et possédât-il l'autre qu'il lui manquerait encore l'imagination nécessaire.

Alors, il ne dit rien et c'est dommage, car il n'y aura pas de mot historique ce qui est, au surplus, assez inhabituel dans ces sortes d'aventures.

Ici, par un fâcheux concours de circonstances, l'auteur a perdu la trace de Candasse et, malgré tous ses efforts n'a pu la retrouver... Or donc, "ci fait la geste..."

---

1. Celui dont il est question page 178.

Mâcon, Janvier-Mai 1954.  
Achevé d'imprimer le 30 mars 1955  
pour les publications de *L'AMITIÉ PAR LE LIVRE*  
par les Imprimeries Réunies  
22, rue de Nemours - Rennes

+++++

Paul RASSINIER, *Candasse ou le Huitième Péché Capital -- Histoire d'Outre-Temps*, avec des  
dessins de Pierre Allin , a été publié dans la collection "Dits et Contredits" chez L'Amitié par le livre, 1955,  
301 p.

